

**collection**

**livres rouges**

**renaissance du bolchevisme**

# **EN URSS**

**mémoires d'un bolchevik/léniniste**



**françois maspero**



Un groupe de bolcheviks-léninistes déportés à Ienisseïsk (Sibérie) participe au meeting général pour l'Anniversaire d'Octobre, avec ses bannières : « Contre la droite, le nepman, le bureaucrate ! » « Vive la dictature du prolétariat ! »

Présents à la manifestation : Patriarka, Rafail, Martynov, Vantchinov.

Renaissance du bolchévisme  
en U.R.S.S.

Mémoires  
d'un  
bolchévik-léniniste

FRANÇOIS MASPERO  
1, place Paul-Painlevé - 5<sup>e</sup>  
PARIS

1970

## Table

Déclaration du Secrétariat unifié de la IV <sup>e</sup> Internationale ..	5
Introduction .....	22
 MEMOIRES D'UN VIEUX BOLCHEVIK .....	 29
1. La cavalerie rouge dans la guerre civile (1918-1921) ..	29
2. Les années 20 : la lutte interne dans le parti .....	60
3. Dans l'isolateur de Verkhne-Oural'sk (1932-1935) .....	126
4. Dans les camps de concentration de Vorkouta, sur la Petchora .....	147
 ANNEXES	
1. <i>Les fils et filles de vieux bolcheviks assassinés s'adres-         sent à la direction du P.C.U.S.</i> .....	169
2. <i>Discours prononcé au repas de funérailles</i> .....	171
Piotr Iakir .....	171
Khalid Doudaievitch Ochaev .....	175
Sergui Petrovitch Pissarev .....	178
3. <i>Léonid Plioutchtch</i> .....	179
4. <i>Appel de Piotr Grigorenko et d'Ivan Iakhimovitch aux         citoyens de l'Union soviétique</i> .....	182
5. <i>Iakhimovitch : « Levons-nous »</i> .....	183
6. <i>Iakhimovitch : « Léninisme oui ! Stalinisme, non ! »</i> ..	186

# Déclaration du Secrétariat Unifié de la IV<sup>e</sup> Internationale

## La nouvelle opposition communiste en Union soviétique

*La naissance d'une nouvelle opposition communiste en U.R.S.S. constitue un des événements les plus importants des dernières années. Toute proportion gardée, elle représente un véritable tournant de la situation mondiale, comme l'a été l'explosion révolutionnaire de mai 1968 en France. Pour la première fois depuis l'écrasement de l'Opposition de gauche au début des années 30, la voix du bolchevisme se fait à nouveau entendre dans sa terre natale. C'est le signe le plus net du mûrissement de la révolution politique en U.R.S.S. La nouvelle montée de la révolution mondiale frappe à la porte du pays d'où partit la première vague révolutionnaire internationale en 1917.*

*Les raisons immédiates de la naissance de la nouvelle opposition communiste en U.R.S.S. se révèlent au fur et à mesure que les écrits et les actes de cette opposition commencent à être connus du mouvement révolutionnaire international. Au lendemain du XX<sup>e</sup> Congrès du P.C.U.S. et de l'écrasement de la révolution hongroise par les blindés de Khrouchtchev, un climat réformiste s'établit en Union soviétique. Les couches les plus avancées de l'intelligentsia, de la jeunesse ouvrière, des communistes authentiques, doutaient de la possibilité d'une action par en bas. Elles avaient l'espoir que, par des réformes graduelles parties d'en haut, la dictature bureaucratique se libéraliserait, les aspects répressifs du régime dépériraient, un retour aux normes léninistes de l'Etat, du parti et de l'économie s'introduirait progressivement, couplé avec un relèvement constant du niveau de vie des masses. L'élargissement et la généralisation de la critique du stalinisme, que les XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> Congrès du P.C.U.S. semblaient avoir légitimée, leur apparurent comme la voie normale pour atteindre ces buts.*

*Mais, dès les années 1962 et 1963, ces illusions commencèrent à se dissiper. L'échec de la politique économique khrouchtchevienne et l'arrêt brusque de l'amélioration du niveau*

de vie des masses, voire une attaque ouverte contre ce standing encore fort modeste, aboutirent à une série de grèves, les premières depuis longtemps en Union soviétique. La chute de Khouchtchev, elle-même précédée d'un premier durcissement sur le « front idéologique », notamment à l'égard des artistes et des écrivains, fut suivie d'une « contre-réforme » continue dirigée contre les secteurs les plus avancés de l'intelligentsia et des militants communistes anti-staliniens (aussi bien dans la jeunesse que parmi les vieux bolcheviks). Cette « contre-réforme » qui est encore en cours brisa net les illusions dans un rétablissement de la démocratie soviétique par en haut. Dès 1964, le major-général Grigorenko, une des figures les plus marquantes de la nouvelle opposition communiste en U.R.S.S., envisagea, comme il le fit récemment savoir, de constituer une organisation bolchevique clandestine.

Les pires formes de la dictature stalinienne n'ont pas été rétablies et il n'est pas question que cela se produise, vu le changement des rapports de force entre les masses et la bureaucratie. Mais la reprise une par une des maigres concessions que les masses avaient arrachées dans la période 1953-1962 (notamment au moyen des grèves de Vorkouta et d'autres camps, et par une pression croissante en faveur d'une amélioration des conditions de vie et de travail) a été un véritable coup de fouet pour la nouvelle avant-garde en formation en Union soviétique. Elle acquit la conviction qu'elle n'avait plus rien à perdre : le renforcement du régime répressif et policier devait être combattu par tous les moyens. D'où non seulement la naissance d'une opposition mais d'une opposition qui a le courage d'agir au grand jour.

La tactique utilisée par cette opposition — prendre au mot la Constitution de 1936 et se revendiquer de toutes les libertés qui y sont garanties aux citoyens soviétiques, affirmer que c'est l'opposition qui agit dans la légalité et que ce sont les autorités bureaucratiques qui violent celle-ci constitue un choix politique judicieux parce que le combat pour la démocratie soviétique est incontestablement aujourd'hui le plus grand dénominateur commun des diverses couches sociales qui appuient l'opposition et des courants idéologiques fort différenciés qui y participent. Cette tactique correspond également à toute la logique politique de laquelle est née la nouvelle opposition communiste. Se plaçant sur le terrain de la société soviétique, de la structure sociale issue de la révolution socialiste d'Octobre, refusant de voir dans la terreur stalinienne le produit de cette révolution et du léninisme, l'opposition concentre forcément ses attaques sur les phénomènes politiques de dégénérescence bureaucratique et fait de l'établissement d'une véritable démocratie soviétique, avec des libertés démocratiques pour tous les travailleurs et toutes les organisations qui se placent dans le cadre de la constitution socialiste, l'objectif central de sa lutte. Dans ces condi-

tions, le stalinisme apparaît avant tout comme un phénomène de violation de la légalité et de la Constitution soviétiques, ses racines sociales ne sont pas toujours décelées, la restalinisation prend la forme du renforcement de l'arbitraire et de l'illégalité bureaucratiques.

La lutte contre l'injustice et l'arbitraire d'aujourd'hui, par la même logique, se rattache à la lutte contre l'injustice et l'arbitraire du passé. D'où l'importance exceptionnelle que prend, dans l'activité de la nouvelle opposition communiste en Union soviétique, la lutte contre la réhabilitation de Staline, pour la dénonciation pleine et entière de tous les crimes de Staline, pour la réhabilitation pleine et entière de toutes les victimes de la terreur stalinienne. Que ce soit dans le domaine littéraire (Soljenitsyne), militaire (Grigorenko), historique (Yakir), idéologique (Kosterine), scientifique (les savants de la région de Novosibirsk notamment), juridique (Pavel Litvinov), ce problème est au centre des préoccupations de toute l'opposition.

Il était inévitable que la montée de la révolution politique antibureaucratique dans la République socialiste de Tchécoslovaquie pendant l'année 1968 ait eu un écho croissant dans l'intelligentsia soviétique rebelle, dans la jeunesse communiste et parmi les vieux bolcheviks fidèles à l'héritage de Lénine. Les progrès en direction du rétablissement des normes de démocratie socialiste dans la gestion de l'Etat et du parti — cet aspect principal du « printemps de Prague » — répondaient directement aux préoccupations centrales de la nouvelle opposition communiste en Union soviétique. Cette opposition, coupée du monde, peu ou pas informée des changements advenus dans les rapports de force à l'échelle mondiale au cours des dernières années, participa indirectement, à travers les événements de Tchécoslovaquie, au phénomène universel de la nouvelle avant-garde révolutionnaire jeune et à la nouvelle montée de la révolution depuis 1968. D'ailleurs c'est là que réside la raison fondamentale de l'intervention contre-révolutionnaire des armées du pacte de Varsovie à Prague. Elles défendaient avant tout le pouvoir de la bureaucratie soviétique en U.R.S.S. même, ébranlé par la montée de la révolution politique en Tchécoslovaquie. A son tour, cette intervention militaire stimula l'action politique publique de la nouvelle opposition communiste en Union soviétique.

Au-delà des mobiles d'action immédiats et des mécanismes qui ont déterminé son activité croissante — quelques milliers d'exemplaires dactylographiés, plus rarement ronéotés du Samizdat, dit-on — des causes plus fondamentales expliquent la réapparition sur une échelle assez large d'une opposition communiste en Union soviétique. Après la période de reconstruction économique d'après-guerre marquée encore d'un emprunt généralisé aux techniques industrielles occidentales,

*après l'essor incontestable des industries soviétiques de l'aéronautique, des armements et de l'espace au cours des années 50, s'est fait jour une véritable crise structurelle de la société soviétique. La baisse des taux de croissance économique est une manifestation de cette crise, non la seule. Elle revient à l'avant-plan avec la nouvelle baisse de la production agricole et les nouveaux retards graves dans l'accroissement de la productivité du travail, révélés au début de l'année 1970.*

*Le fond de la question, c'est que la société soviétique — société bureaucratiquement dégénérée de transition entre le capitalisme et le socialisme — est menacée dans la plupart des domaines par les conséquences de l'absence de démocratie soviétique et d'une autogestion démocratiquement centralisée par les producteurs. Les retards graves dans la recherche et l'innovation technologique de certains domaines-clés comme celui des ordinateurs, le déséquilibre plus grave que jamais entre le niveau de développement technique et le niveau de vie médiocre des larges masses, la multiplication des gaspillages et des pertes dans la production et la distribution, la tension dans les universités, les disproportions croissantes dans le domaine de l'emploi, le mécontentement général des intellectuels et des savants, l'aggravation des phénomènes d'oppression nationale, l'apolitisme très large de la population laborieuse, sont autant de manifestations de cette même crise. Le pays est mûr pour la révolution politique. Le retard de celle-ci risque de provoquer des phénomènes de stagnation répétés et de graves crises dans de nombreux domaines.*

*Le courage dont font preuve les militants de la nouvelle opposition communiste qui n'ont pas peur d'agir au grand jour et d'afficher leurs objectifs, est lui-même un reflet de cette crise qui secoue la société soviétique. La promotion individuelle par la voie de l'enseignement et de la multiplication des postes dans les sphères administratives et intellectuelles, qui fut ouverte à des millions de fils et filles d'ouvriers et de paysans kolkhoziens, n'est plus possible comme par le passé. La sensation qu'il n'y a pas d'issue existe non seulement pour des couches sociales entières mais aussi pour les individus. Il n'y a plus une terreur qui soit susceptible de contenir cette sensation. Il en résulte et il en résultera inévitablement des manifestations de mécontentement et d'opposition plus ou moins articulées dans de nombreux secteurs de la société.*

*L'opposition est elle-même politiquement différenciée, mais ce qui reste frappant, c'est le divorce encore très grand entre cette petite minorité d'opposants courageux et les larges masses qui sont politiquement passives. Ce contraste n'a pas seulement pour origine la disparition de toute continuité personnelle entre l'ancienne génération bolchevique et la masse ouvrière actuelle, due aux massacres des cadres*

communistes à l'époque stalinienne, aux pertes humaines effroyables de la deuxième guerre mondiale, au renouvellement très large du prolétariat urbain ; il a encore et surtout pour cause le discrédit qui a frappé le marxisme-léninisme aux yeux des masses, du fait qu'il a été dégradé au niveau d'une religion d'Etat par la bureaucratie. L'absence totale d'auto-activité des masses depuis des décennies a créé un vide politique, que l'isolement par rapport aux grands courants du mouvement ouvrier et révolutionnaire international n'a pu qu'accentuer.

C'est ce qui explique la confusion de pensée très grande qui règne aujourd'hui dans de larges couches populaires et intellectuelles, où l'éventail s'étend depuis des réminiscences slavophiles et semi-médiévales jusqu'aux courants communistes les plus proches du léninisme, du marxisme révolutionnaire.

Dans les milieux plus articulés, l'éventail politique est plus restreint, mais il reste encore fort ample. On peut distinguer une droite (l'académicien Sakharov) partisan de la théorie de la « convergence » entre un capitalisme qui se « socialise » et la société soviétique qui se « démocratise », dépourvue de souffle révolutionnaire et de compréhension pour les problèmes révolutionnaires mondiaux et ne cherchant nullement une action des masses. La gauche est représentée par d'authentiques bolcheviks dont le programme se résume dans le cri du jeune président de kolkhoze Iakhimovitch : « Stalinsisme non, léninisme oui ! » et dont les représentants les plus éminents sont le major-général Grigorenko et le vieux bolchevik Kostérine aujourd'hui décédé.

Lors des funérailles de Kostérine, le 14 novembre 1968, se tint le premier meeting véritablement oppositionnel en U.R.S.S. depuis quarante ans, devant 400 personnes, pour la plupart amis politiques du défunt, avec une demi-douzaine d'orateurs, tous oppositionnels. Le courage, le tempérament de luteurs indomptables, d'hommes d'airain, qui marquèrent le vieux parti bolchevik de Lénine, sont transmis par les Kosterine, les Grigorenko, les Pissarev aux plus jeunes générations de combattants. Que ceux-ci sont dignes de leurs aînés, nous le constatons dans les écrits d'un Litvinov ou d'un Yakir, et surtout dans le ton de l'appel lancé par Iakhimovitch avant son arrestation : « Communistes, en avant !... Les puissants de ce monde sont forts parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! » Cet appel-là, des milliers de jeunes Soviétiques le suivront demain.

La confusion politique produite inévitablement par le stalinisme a amené certains courants dans l'avant-garde internationale à considérer l'opposition soviétique en bloc comme droitrière, voire pro-capitaliste. Les tendances maoïstes pour lesquelles l'Union soviétique elle-même est capi-

taliste et qui n'en sont pas à une contradiction près, condamnent dans le même sens la nouvelle opposition soviétique. C'est ignorer qu'à l'étape actuelle du développement de l'U.R.S.S., avec une classe ouvrière largement majoritaire dans la société, les paysans kolkhoziens qui revendiquent la sécurité sociale comme des salariés et non le retour à la propriété privée, la lutte pour la démocratie soviétique favorise beaucoup plus les courants révolutionnaires que les courants réactionnaires. C'est ignorer aussi que la très grande majorité des oppositionnels défend le maintien des rapports de production issus de la révolution d'Octobre.

Les opposants sont une minorité restreinte qui se bat encore à partir de positions de faiblesse. Ils peuvent être fractionnés et réprimés. Les premières organisations se présentant au grand jour tels le « Groupe d'initiative pour la défense des droits civiques » fondé en mars 1969 à Moscou et le groupe « Jeunesse indépendante pour la démocratie socialiste » fondé à Vladimir, le groupe de « bolcheviks-léninistes » de 200 personnes à Saratov, recrutées sur la base de « l'Etat et la Révolution » de Lénine et la lettre de Ras-kolnikov à Staline, ces groupes peuvent être démantelés par le pouvoir. Certes, on note une sympathie croissante pour les opposants parmi les masses (les témoignages affluent quant à la popularité d'un Soljenitsyne). L'opposition a gagné des appuis solides dans les nationalités, tels les Ukrainiens et les Tatares de Crimée, dont les droits ont été violés et que les oppositionnels défendent sur la base des principes léninistes. Elle a même des contacts au sein du P.C.U.S., sans doute jusqu'au sein de l'appareil du Comité Central, ce qui facilite en partie la centralisation et la diffusion des informations. L'ambassadeur de la République socialiste tchécoslovaque, à Moscou, dans un rapport secret transmis à Dubcek au lendemain de l'invasion du 21 août 1968, affirme que quelque 800 organisations du P.C. auraient exprimé leur désaccord avec l'intervention militaire. « A la télévision de Moscou, le groupe du Parti, formé d'une élite sévèrement triée sur le volet, fut convoqué à trois reprises pour participer à une réunion destinée à appuyer l'invasion ; cette réunion n'eut jamais lieu et la résolution qu'on attendait d'elle jamais publiée. » (Pavel Tigrid, La chute irrésistible d'Alexandre Dubcek, page 135 Paris 1969.)

Néanmoins l'isolement de l'opposition reste grand et elle mène pour le moment un combat de harcèlement. Elle n'a pas résolu et ne résoudra probablement pas de si tôt le problème d'une jonction avec le mécontentement ouvrier et de l'organisation d'une avant-garde prolétarienne. Mais elle sème des idées qui éclore demain et qui annoncent une reprise vigoureuse de la théorie et de la pratique marxiste révolutionnaire en Union soviétique. Quand l'ingénieur Leonid Plioutch écrit en février 1968 à la Komso-

molskaya Pravda : « Il est passé le temps où les bolcheviks proclamaient fièrement : « Nous n'avons pas peur de la vérité car elle travaille pour nous ». Leurs héritiers bâtards (les héritiers légitimes ont été exterminés dans les geôles staliennes de Beria), les thermidoriens d'Octobre ont peur de la vérité, c'est le signe annonciateur de la renaissance du bolchevisme qu'on entend. Celle-ci aboutira à la création d'un nouveau parti bolchevik, section soviétique de IV<sup>e</sup> Internationale.

Ce parti élaborera son propre programme. Celui-ci ne sera pas seulement basé sur tout l'acquis du bolchevisme, sur la continuité de la pensée léniniste maintenue par Trotsky et le mouvement trotskyste international pendant la noire période de réaction des années 30 et 40. Il sera basé également sur les expériences de lutte accumulées au cours des dernières années par la nouvelle opposition communiste en U.R.S.S., sur les expériences de la révolution hongroise de 1956 et des prodromes de révolution politique en Tchécoslovaquie en 1968. La IV<sup>e</sup> Internationale ne se substitue pas à l'avant-garde soviétique en voie de formation pour lui dicter ce programme. Mais elle peut avec fierté rappeler que, dès 1957, au lendemain de la révolution hongroise, elle esquisse les éléments d'un programme de la révolution politique en U.R.S.S., dont l'expérience a d'ores et déjà montré qu'ils correspondent aux préoccupations de la gauche oppositionnelle en Union soviétique :

« 13. — L'organisation de l'Etat ouvrier doit être revue à la lumière de la théorie léniniste classique en la matière, la théorie de la démocratie soviétique en tant qu'élargissement et non restriction des droits et libertés démocratiques dont peut disposer l'ensemble des masses laborieuses par rapport aux libertés dont elles jouissent même dans les Etats bourgeois les plus démocratiques. Dictature du prolétariat et démocratie soviétique sont synonymes dans ce sens que l'octroi de libertés politiques illimitées aux masses laborieuses peut être accompagné d'une restriction ou même d'un refus de libertés politiques à tous les représentants des classes hostiles, c'est-à-dire à tous ceux qui œuvrent au renversement de l'Etat ouvrier basé sur la suppression de la propriété privée des grands moyens de production.

En pratique, l'exercice réel du pouvoir par des soviets, des conseils librement élus par les travailleurs manuels et intellectuels des villes et des campagnes, organismes à la fois législatifs et exécutifs et représentant pour cette raison une forme supérieure d'organisation démocratique, n'est possible que si les garanties suivantes existent :

» a) Liberté d'organisation pour tous les partis qui se pla-

cent dans le cadre de la légalité soviétique, dans le cadre de la constitution de l'Etat ouvrier.

» b) Liberté effective de presse et de réunion, c'est-à-dire droit pour chaque tendance appuyée par un nombre minimum légalement établi d'ouvriers manuels et intellectuels, ou par un avis des soviets, d'obtenir à leur disposition des locaux de réunion, du temps d'émission aux stations de radio et de TV, du papier-journal et des installations d'imprimerie au prorata des disponibilités.

» c) Election et réélection des membres des organismes législatifs centraux et des principaux fonctionnaires centraux, provinciaux et locaux, au scrutin secret et avec multiplicité des candidats ou des listes, représentant les divers partis soviétiques, et révocabilité des élus au gré de leurs électeurs.

» d) Limitation du traitement de tout fonctionnaire dans l'administration, avant tout dans l'administration d'Etat, au salaire d'un ouvrier qualifié.

» e) Election et réélection périodique des juges au scrutin secret, garantissant leur indépendance complète par rapport aux organes d'administration de l'Etat. Juridiction contradictoire, avec droit de défense assuré dans chaque cas, et sur la base du droit écrit.

» f) Dissolution de tous les organes permanents de sécurité intérieure secrets. Ils doivent être remplacés par des milices ouvrières publiques, fonctionnant au besoin à l'aide d'organes auxiliaires soumis constamment au contrôle public des soviets.

» g) Armement général des travailleurs et établissement d'arsenaux d'armes automatiques dans les entreprises et les quartiers ouvriers.

» Le principe léniniste dont s'inspire la IV<sup>e</sup> Internationale, c'est que si la violence est nécessaire dans les relations entre le prolétariat et l'ennemi de classe, elle doit être bannie des relations qui opposent à l'intérieur de la classe ouvrière les tendances différentes du mouvement ouvrier, et les relations qui opposent à l'intérieur du parti révolutionnaire différents courants, tendances ou fractions. La dictature du prolétariat signifie l'emploi de la violence contre l'ennemi de classe, en fonction de sa résistance. La démocratie soviétique signifie le refus d'employer la violence à l'intérieur du mouvement ouvrier, et le recours exclusif du parti révolutionnaire dans ses relations avec sa classe et les autres couches laborieuses de la société à la persuasion et l'expérience.

» Comme en pratique les frontières entre la classe ennemie et les classes laborieuses ne sont pas nettement tracées ; comme de nombreuses conditions objectives peuvent amener l'ennemi de classe à s'appuyer sur les courants les plus conservateurs de ces classes laborieuses, l'avant-garde révolutionnaire peut être amenée parfois devant un choix douloureux :

ou bien admettre qu'une situation dangereuse se développe pour l'Etat ouvrier, ou bien employer, pour écarter ce danger, des méthodes qui sapent gravement la confiance des travailleurs dans l'avant-garde et dans leur Etat. Sans vouloir énoncer des vérités absolues ni des dogmes, la IV<sup>e</sup> Internationale déclare que, sur la base de l'expérience passée, il est absolument clair qu'un Etat ouvrier a constamment à faire face à deux dangers aussi longtemps que la victoire mondiale du socialisme n'est pas assurée : le retour de la contre-révolution capitaliste et l'affirmation de la dégénérescence bureaucratique. Plus l'Etat est faible, plus la pression ennemie est forte et plus la confiance de la grande majorité des travailleurs ainsi que leur initiative politique font défaut, et plus toute mesure de contrainte exercée contre des parties de la propre classe sape la confiance de celle-ci dans l'Etat et ouvre la porte à la dégénérescence bureaucratique. C'est pourquoi il est du devoir du parti révolutionnaire de se soumettre au verdict démocratique des soviets, même quand ceux-ci commettent des erreurs graves que l'expérience permettra à la masse des travailleurs de reconnaître et de corriger tôt ou tard. C'est seulement dans cet esprit que le principe : TOUT LE POUVOIR AUX SOVIETS, comme base d'organisation de l'Etat ouvrier prendra tout son sens.

» En développant le programme de la révolution politique pour le rétablissement de la démocratie ouvrière dans les Etats ouvriers, la IV<sup>e</sup> Internationale maintient inébranlablement le principe de la défense de tous les Etats ouvriers contre l'impérialisme. Elle combattra tous les efforts de celui-ci pour exploiter la révolution politique dans ses propres intérêts contre-révolutionnaires. Ces efforts s'accroîtront dans la mesure où la révolution politique progressera. Cela rend d'autant plus urgente notre tâche d'explication permanente de notre position traditionnelle en la matière aux masses et aux cadres communistes.

» 14. — La dégénérescence bureaucratique de l'U.R.S.S. a démontré que les racines de la puissance de l'appareil bureaucratique résident dans sa disposition plus ou moins arbitraire de l'appareil de production de l'Etat. Les relations entre l'appareil d'Etat, l'appareil dirigeant l'économie, et le parti révolutionnaire sont pour cette raison décisives pour assurer l'essor de la démocratie socialiste soviétique. Ces relations doivent être régies par les principes suivants :

» a) Distinction fondamentale entre l'Etat ouvrier et le parti révolutionnaire, l'un ne pouvant se confondre avec l'autre ni être subordonné à l'autre. Ceci signifie notamment que, dans aucune condition, un organisme quelconque de l'Etat — a fortiori un organisme de sécurité — ne peut intervenir dans des discussions ou des luttes de tendances

internes du parti. Ceci signifie aussi qu'aucun organisme d'Etat élu par les masses (ou les soviets) ne peut être modifié dans sa composition sur décision du parti.

» b) Election et contrôle démocratique des dirigeants du Parti par les membres du Parti, par l'observation stricte de toutes les règles de fonctionnement du centralisme démocratique : congrès et conférences à périodes fixes ; élection des dirigeants locaux, régionaux et nationaux au scrutin secret ; liberté d'organisation de tendances allant jusqu'au droit de publication de bulletins intérieurs de tendance ; information et discussion aussi complète que possible à la base avant que ne soient tranchés des différends importants par des organismes centraux, pas de sanction contre des membres sans accord des organismes de base dont ils sont membres, etc.

» c) Contrôle démocratique de l'appareil d'Etat et de l'appareil de l'économie par la masse du peuple laborieux, organisé respectivement dans ses soviets locaux et conseils d'usine. Election et révocabilité des principaux membres de ces appareils par ces organes respectifs. Participation active des différentes tendances politiques existantes au choix de dirigeants et de programmes d'action opposés.

» d) Absence de privilèges matériels attachés à l'exercice de fonctions dirigeantes, des exceptions ne pouvant être tolérées que dans le cas de techniciens non membres du Parti, qui doivent dans ce cas être soumis à un contrôle sévère par les organismes soviétiques de base.

» e) Principe du maximum d'information et de publicité pour toutes les questions controversées au sein du Parti, des organismes d'Etat et des organismes dirigeant l'économie. C'est la condition indispensable pour que le prolétariat puisse effectivement diriger l'Etat et pour qu'il acquière le plus rapidement possible l'expérience nécessaire afin d'effectuer cette direction avec le maximum d'efficacité possible.

» 15. — L'organisation de l'économie socialisée, pendant la période de transition du capitalisme vers le socialisme, est la pierre de touche de l'évolution de l'Etat ouvrier vers l'élargissement de la démocratie socialiste jusqu'au moment où la démocratie elle-même dépérit comme dernière forme de l'Etat, ou vers les déformations bureaucratiques de l'Etat et l'apparition de nouvelles inégalités sociales pouvant aller jusqu'à une dégénérescence bureaucratique monstrueuse.

» En tant que marxistes, nous savons que la dégénérescence bureaucratique de l'Etat ne peut être qu'une étape transitoire dans l'histoire de la lutte pour le socialisme mondial, étape rendue possible par l'insuffisance des bases matérielles dont dispose un Etat ou un groupe d'Etats ouvriers, et par son isolement. Cependant, en reconnaissant cette cause dernière de la dégénérescence, les marxistes n'admettent nullement un déterminisme mécaniste et automatique, c'est-à-dire

*l'inévitabilité d'une dégénérescence extrême du type soviétique. Ils reconnaissent seulement que plus la base matérielle de l'Etat ouvrier est pauvre, plus grand est le risque de déformations bureaucratiques de l'Etat. Mais s'appuyant sur la douloureuse expérience soviétique qui a coûté au prolétariat soviétique et international des hécatombes, des défaites et des sacrifices évitables, ils comprennent la nécessité absolue pour l'avant-garde révolutionnaire, pour le facteur subjectif, de contrecarrer dans la mesure du possible le jeu des forces objectives spontanées nées du besoin, de la pression du milieu adverse, du manque de culture et de qualification, etc.*

*» Il est essentiel de concevoir à ce sujet un partage des fonctions et des pouvoirs économiques qui limite à l'extrême les possibilités d'arbitraire bureaucratique, tout en créant en même temps les garanties les meilleures pour un essor aussi harmonieux que possible des forces productives. Ce partage des pouvoirs doit s'établir schématiquement d'après le plan suivant :*

*» a) Décisions centrales (dans un Congrès national des soviets ou des conseils ouvriers), après discussion démocratique de plans opposés, en ce qui concerne les grandes lignes de la répartition du produit national (politique d'investissement, taux de progression, politique des prix et des salaires). La IV<sup>e</sup> Internationale rejette comme antidémocratique et anticommuniste le mythe anarcho-syndicaliste de l'autonomie complète des entreprises qui ne peut aboutir qu'à la lutte de concurrence sur un marché, plus ou moins libre ou plus ou moins monopolisé, entre des entreprises, avec toutes les injustices que cela entraîne (appropriation par les ouvriers des usines plus modernes d'une partie du produit créé par les ouvriers des entreprises plus arriérées, etc.), et avec le danger de la dislocation de l'économie planifiée.*

*» b) Gestion des entreprises par les conseils ouvriers dans le cadre du plan général élaboré par les représentants élus de l'ensemble du prolétariat. Ces conseils doivent contrôler et, au besoin, modifier en cours de route l'exécution du plan, et doivent défendre, contre des exigences injustes de l'appareil économique central, les intérêts particuliers des producteurs (normes de travail et de salaires dans leur application concrète, licenciement et embauchage, organisation du travail, etc.). Ils doivent élire le directeur et constituer en même temps la grande école de gestion, dans laquelle un nombre croissant de travailleurs s'initie, à tour de rôle, à l'exercice des fonctions d'administration des entreprises.*

*» c) Rôle de contrôle joué par les syndicats qui, devant les conseils ouvriers — représentant avant tout le point de vue de la production — et les organes centraux de planification, doivent surtout défendre les intérêts des ouvriers en tant que consommateurs et citoyens ayant des besoins cultu-*

rels déterminés. Ils doivent discuter des normes générales du travail et des salaires et de leur application aux branches d'industrie et aux usines dans le cadre de contrats collectifs à termes fixes ; ils doivent veiller à la sécurité sociale des travailleurs sous toutes ses formes sans remplir un rôle d'administration (qui incombe à l'Etat, c'est-à-dire aux organismes locaux d'auto-administration) ; ils doivent s'efforcer de réduire la durée du temps de travail, d'augmenter les possibilités de congés payés et de participation des travailleurs à la vie culturelle sous tous ses aspects, etc. Ils doivent être basés, comme le parti, sur la stricte règle d'adhésion volontaire, contrairement aux conseils ouvriers et soviets, pour lesquels tout salarié de l'entreprise ou de la localité a automatiquement droit de vote.

» La garantie effective du droit de grève est en même temps la garantie du caractère effectif et non pas purement formel de ce partage des pouvoirs économiques.

» En affirmant l'importance de ce partage des pouvoirs économiques, la IV<sup>e</sup> Internationale affirme en même temps que toute structure organisationnelle quelque idéale qu'elle soit, reste une forme vide de contenu aussi longtemps que ne s'épanouissent pas la démocratie ouvrière politique et la participation effective à la vie politique d'un nombre croissant de prolétaires. Dans une économie planifiée, la détermination des grandes proportions de répartition du revenu national représente la décision capitale qui fixe à tous les organismes d'auto-gestion un cadre plus ou moins rigide auquel ils ne peuvent échapper sans désorganiser l'ensemble de la planification. Aussi longtemps qu'une majorité de prolétaires ne participe pas à cette décision, de façon directe ou indirecte (par ses représentants librement élus), et qu'en connaissance de cause, elle ne fixe pas elle-même la limite des sacrifices qu'elle consent pour l'essor des forces productives, on ne peut parler réellement d'une démocratie soviétique véritable, épanouie. Aussi longtemps que différents courants ouvriers n'ont pas le droit de présenter des plans généraux ou partiels de rechange au choix des travailleurs, cette participation reste plus fictive que réelle.

» 16. — Le socialisme est une forme d'organisation sociale basée sur l'abondance. Au moment où le prolétariat conquiert le pouvoir, dans n'importe quel pays, y compris dans le pays le plus avancé, les forces productives existantes ne suffisent pas à assurer une telle abondance à tous ses citoyens et a fortiori à tous les citoyens du globe. L'époque de transition entre le capitalisme et le socialisme est donc de toute façon une période pendant laquelle le prolétariat ne pourra se contenter d'une répartition nouvelle et plus juste de richesses existantes. Il devra de toute façon assurer un accroissement considérable de la production courante de richesses, et de là

du stock des moyens de production de la société, pour arriver à son but : l'organisation d'une société qui assure à chaque homme la satisfaction pleine et entière de tous ses besoins, sans calculer cette satisfaction d'après la mesure exacte du travail que l'homme aura fourni en échange.

» A la lumière de cette thèse on pourrait supposer qu'il n'existe qu'une différence quantitative entre les problèmes d'essor de la production posés pour un Etat ouvrier ou un groupe d'Etats ouvriers encore à peine industrialisés, et pour des Etats ouvriers apparus dans les pays où le capitalisme lui-même avait préalablement assuré un large épanouissement de l'industrie moderne. Ce n'est pas le cas : il y a entre ces pays des différences qualitatives en ce qui concerne les problèmes posés par l'essor d'une industrie socialisée :

» a) Du point de vue social, dans le premier groupe de pays, l'industrialisation, même si elle dispose de l'aide d'une économie socialiste internationale, se développe dans un milieu hostile (la majorité de la population constituée par les petits producteurs paysans). Dans le deuxième groupe de pays, l'Etat ouvrier peut compter dans sa politique économique sur l'appui de la majorité sinon des 2/3 de la population.

» b) Du point de vue économique, l'industrialisation dans le premier groupe de pays doit correspondre à des objectifs combinés : à la fois les intérêts particuliers des travailleurs, l'élévation de leur niveau de vie et de culture, etc., et la nécessité de différencier la paysannerie (en détacher une couche de paysans pauvres qui peuvent s'intégrer librement dans une économie socialisée, et une couche de paysans moyens qui peuvent être neutralisés dans la lutte contre l'accumulation primitive des paysans riches). Dans le deuxième groupe de pays, l'essor de l'économie peut être fondamentalement orienté vers la satisfaction des besoins croissants de la masse des producteurs, tout en réservant pendant une longue période transitoire une tranche importante du produit national à l'aide à accorder aux Etats ouvriers moins industrialisés.

» La IV<sup>e</sup> Internationale n'affirme pas seulement le principe qu'il est impossible pour un Etat ouvrier d'imposer aux travailleurs une marge de sacrifices supérieure à celle qu'ils acceptent librement. Elle affirme en même temps que toute tentative de surélever systématiquement pendant une longue période le taux d'accumulation se répercute négativement et sur la productivité du travail et sur l'auto-discipline des producteurs, et crée ainsi des pertes et des faux frais énormes qui épongent en grande partie les avantages escomptés d'une telle accumulation. N'est rentable à la longue qu'une planification qui établit une proportion harmonieuse dans la croissance des différents secteurs de l'économie, entre l'in-

*dustrie, l'agriculture et le système des transports, et entre les différentes branches de l'industrie elle-même. La base d'un tel système doit être une progression de la production accompagnée d'une élévation plus ou moins équivalente du niveau de vie des producteurs. Plus les producteurs peuvent parallèlement mesurer eux-mêmes directement ces progressions parallèles, et plus consciente et enthousiaste deviendra leur participation créatrice à l'essor économique. Les exigences d'un tel développement harmonieux de toutes les branches de l'économie excluent par avance toute politique de collectivisation forcée de l'agriculture, source de stagnation sinon de recul de la production agricole et de graves désordres dans l'approvisionnement en vivres des villes.*

*» Elles peuvent par contre être conciliées avec la création de coopératives de production agricoles dans toutes les couches de la paysannerie qui sont socialement et économiquement prêtes à accepter un tel mode de production, à condition qu'il leur apporte des avantages matériels précis.*

*» Sans exclure la nécessité, qui peut se présenter même à l'avenir, qu'un Etat ouvrier isolé sur un continent déterminé aïve entamer par ses propres forces la construction d'une économie socialiste, toute l'expérience a démontré que la division internationale du travail et l'entraide entre différents Etats ouvriers sur un pied d'égalité représentent un facteur facilitant et stimulant l'essor de l'économie, un facteur de toute façon indispensable pour rattraper et dépasser le niveau de productivité du travail atteint dans les pays capitalistes les plus avancés, seul critère de la victoire définitive de l'économie socialisée sur l'économie capitaliste. Toute idée de pouvoir achever la construction d'une économie socialiste autarcique dans un seul pays ou dans un petit groupe de pays doit être rejetée comme un mythe réactionnaire.*

*» 17. — La démocratie soviétique, objectif de la révolution politique dans les Etats ouvriers dégénérés et de la révolution sociale dans les pays capitalistes, est inconcevable sans un essor libre de la création artistique, du travail scientifique et de toutes les activités culturelles de l'homme. Un tel essor s'avère d'ailleurs de plus en plus une condition indispensable à une exploitation pleine et entière du formidable réservoir de forces créatrices techniques et productives que la révolution met à la disposition de la société nouvelle. Un tel essor libre ne signifie pas que le Parti et l'avant-garde révolutionnaire s'abstiennent de manifester leur propre avis au sujet des multiples controverses qui peuvent apparaître dans des domaines théoriques. Mais cela signifie :*

*» a) Que le parti révolutionnaire milite activement par la propagande et la persuasion pour toutes les thèses du marxisme et du matérialisme dialectique et historique, qu'il exige*

que la possibilité la plus ample soit donnée pour suivre l'engagement de toutes ces thèses, sans que l'Etat impose l'adoption ou l'exposé exclusifs de ces thèses au personnel enseignant ou à la jeunesse.

» b) Qu'aucune tendance scientifique, artistique ou culturelle qui n'est pas considérée comme progressive ou la plus progressive, par l'avant-garde révolutionnaire, ne peut être réprimée ou punie administrativement ou entravée dans son effort de production et de création.

» c) Que l'Etat ne donne pas son investiture officielle, ni par des avantages matériels, ni par une distribution de postes hiérarchiques, à une tendance quelconque dans le domaine de la science, des arts ou de la production culturelle, domaines qui sont les plus mûrs pour l'application intégrale du principe d'auto-administration.

» d) Que le parti distingue nettement entre le choix d'objectifs sociaux, économiques ou culturels à atteindre par priorité (par exemple la solution prioritaire de la crise du logement par rapport aux besoins de l'esthétique urbanistique) et la nécessité de défendre sur le plan théorique (de la planification à longue échéance) des principes corrects se rapportant à ces objectifs, même s'ils ne sont pas immédiatement réalisables.

» La démocratie soviétique est de même inconcevable sans la destruction radicale de toutes les barrières qui empêchent aujourd'hui encore une majorité de citoyens de jouir des dons matériels et culturels de la civilisation. Elle doit garantir la gratuité entière de l'enseignement à tous les échelons, la sélection ne pouvant s'opérer strictement que d'après les capacités ; elle doit garantir à chaque citoyen des soins de santé gratuits sans discrimination sociale aucune. Elle doit assurer aux jeunes une participation pleine et entière, et autonome, à la vie politique. Elle doit réaliser pleinement le principe « à travail égal, salaire égal », aider au maximum l'émancipation de la femme de millénaires de soumission et permettre en même temps une sélection professionnelle en faveur de la femme qui tient compte de ses particularités physiques. Elle doit revoir dans l'esprit de la Révolution d'Octobre le code du mariage, le droit au divorce et à la maternité volontaire (distribution libre de moyens anti-conceptionnels et droit à l'avortement), les droits des enfants, l'auto-administration à l'école, dans le sens de l'égalité absolue entre l'homme et la femme, de l'absence maxima de toute contrainte matérielle d'un être humain sur un autre.

» 18. — La bureaucratie soviétique avait usurpé le pouvoir sous le drapeau du « socialisme dans un seul pays » ; c'est sous le drapeau du véritable internationalisme prolé-

rien basé sur la stricte égalité entre toutes les nations, que triomphera la révolution politique contre la bureaucratie. La bureaucratie a empoisonné les relations entre les différents Etats ouvriers, ainsi que les relations entre les différentes nationalités à l'intérieur de l'U.R.S.S., par sa brutalité chauvine grand-russe et ses préjugés petits bourgeois bornés.

» La IV<sup>e</sup> Internationale condamne la conception stalinienne selon laquelle la subordination des intérêts du prolétariat mondial, aux intérêts de la bureaucratie du Kremlin, serait le critère de l'internationalisme prolétarien. Elle rejette également la thèse centriste, anti-léniniste, selon laquelle le chauvinisme de la grande nation oppresseuse ne serait condamné qu'au même titre que le nationalisme des petites nationalités opprimées. Tout en levant partout le drapeau de la solidarité internationale des prolétaires elle distingue nettement entre le chauvinisme grand-russe (et grand-han) inconditionnellement réactionnaire, et le nationalisme des petites nations opprimées par la bureaucratie, qui n'est souvent qu'une déformation de la juste révolte des masses contre l'oppression nationale dont elles furent l'objet et qui ne peut modifier la nature objectivement progressive de leur lutte d'émancipation...

» Un Etat ouvrier démocratique éduquera les travailleurs et la jeunesse dans l'esprit du respect total envers la personnalité culturelle de tous les peuples auxquels il assurera un essor illimité. Il combattra sans relâche toute manifestation de chauvinisme, de haine nationale ou raciale, d'antisémitisme, etc. Il s'efforcera d'accroître en toute occasion l'intérêt, la solidarité et la participation consciente des travailleurs de l'Etat ouvrier aux luttes prolétaires de tous les autres pays du monde. Toute tendance au « repli national », à la subordination des intérêts de la révolution internationale à une défense de l'Etat ouvrier, si important ou progressif qu'il soit, est toujours un signe sûr de déformation bureaucratique. »

En manifestant leur solidarité agissante envers la nouvelle opposition communiste soviétique, les marxistes révolutionnaires du monde entier sont conscients qu'ils servent la cause du communisme international, de la révolution socialiste mondiale. Il a suffi des premiers pas hésitants sur la voie de la révolution politique dans un Etat ouvrier industrialisé, la Tchécoslovaquie, pour qu'un immense espoir se lève à nouveau à l'égard du socialisme parmi de très larges couches de jeunes et de travailleurs qui avaient été profondément rebutés par le stalinisme. L'Union soviétique est aujourd'hui la deuxième puissance industrielle du monde, son prolétariat industriel égale ou dépasse en nombre celui des Etats-Unis. L'entrée sur la scène historique de ce prolétariat modifiera de fond en comble toutes les données de

*la situation mondiale et fournira une impulsion puissante à la lutte anti-impérialiste et anti-capitaliste sur tous les continents. Il n'y a pas de base plus pertinente de l'optimisme révolutionnaire aujourd'hui que la conviction qu'après le « printemps de Prague », le prochain « printemps » aura lieu à Moscou !*

*Le 10 avril 1970.*

*Le Secrétariat Unifié de  
la IV<sup>e</sup> Internationale.*

## Introduction

*Nous publions dans ce livre plusieurs textes provenant d'Union soviétique où ils ont été édités par le Samizdat, le principal de ces textes ayant paru récemment. On sait que, sous le nom de Samizdat qui signifie auto-édition a resurgi en Union soviétique une vieille tradition russe de lutte contre la censure des tsars. Des œuvres que les éditions officielles, seules légales, se refusent à publier ou qui n'ont aucune chance d'être publiées dans le régime actuel sont recopiées et recopiées, le plus souvent à la machine à écrire, parfois ronéotées, et circulent de lecteur en lecteur, vivant ainsi une vie clandestine en attendant les temps meilleurs qu'elles tendent à préparer.*

*Depuis 1968, surtout à la suite de l'invasion de la Tchécoslovaquie, Samizdat a pris un caractère politique plus accusé. Il ne contient pas seulement des écrits essentiellement littéraires, des ouvrages d'écrivains et de poètes aujourd'hui « maudits » en Union soviétique, y compris du plus grand d'entre eux, Alexandre Soljenitsyne ; il comporte des protestations, des dénonciations de la répression administrative ou judiciaire, des documents, des discussions et des critiques sur divers aspects de la société soviétique et de la politique de la bureaucratie dirigeante. Evidemment le jugement de la personne et de la politique de Staline y a une place éminente du fait qu'il s'agit là d'un point de cristallisation de la lutte politique en U.R.S.S.*

*Il nous faut dire quelques mots sur le principal texte que nous publions ici sous le titre Mémoires d'un bolchevik-léniniste. Tout d'abord, l'authenticité de ce document est, pour nous hors de doute. Il va de soi qu'il nous est parvenu d'Union soviétique comme nombre d'autres publications du Samizdat dans des conditions indiscutables. L'authenticité dont nous parlons, c'est celle du document lui-même. Les indications biographiques que l'auteur donne de lui-même (année et lieu de naissance, emplois avant la révolution, formations militaires dans lesquelles il a pris part au cours de la guerre civile et étrangère, fonctions occupées dans l'Armée rouge, lieux d'emprisonnement, etc.) sont nombreuses et il serait impossible de frauder sur tant de points. De ce fait, l'auteur est-il connu des autorités soviétiques ? Très vraisemblablement, mais les collaborateurs du*

Samizdat ne dissimulent généralement pas leur identité : se gardant de constituer une organisation, ils revendiquent le droit « constitutionnel » de s'exprimer librement dans des lettres à d'autres citoyens soviétiques.

Mais la véracité de ces Mémoires apparaît avant tout du texte lui-même, de son ton, de sa composition. L'auteur n'y fait aucune recherche de style ; il s'exprime comme peut le faire un homme n'ayant pas pour métier d'écrire, qui rassemble morceau par morceau ses souvenirs s'étendant sur plusieurs dizaines d'années et qui, au cours d'un récit, se souvient soudain d'autre chose et le note. De cette production littéralement spontanée est sorti un texte qui n'est ni une œuvre proprement littéraire ni un document spécifiquement politique, mais dans lequel, autour du récit des péripéties d'une vie liée à de grands événements historiques, se combinent avec beaucoup de bonheur des pages extrêmement émouvantes sur les combats de la guerre, les discussions de prisonniers, les souffrances, et des propos politiques tout à fait vigoureux et profonds exposant les luttes ardentes d'une période où il y avait une vie politique en Union soviétique, avant que Staline l'ait d'abord reléguée dans des isolateurs et des camps puis détruite totalement au moyen d'exterminations massives.

Véridique dans son ensemble, ce document contient cependant un certain nombre d'erreurs de fait (que nous signalons dans des notes), erreurs dont les raisons sont très compréhensibles. En premier lieu, la forme d'édition elle-même, les copiages et recopiages successifs et la circulation de main en main, entraînent nécessairement des erreurs de toute sorte : des pages s'égarent, ne sont pas reproduites, etc. D'autre part et surtout, nous ne sommes pas en présence de l'œuvre d'un historien qui a eu le loisir de compulsier soigneusement et de confronter les sources (et même chez les historiens les plus scrupuleux des erreurs s'introduisent) ; l'auteur en Union soviétique n'a guère d'ouvrages dignes de foi sur les événements qu'il narre, il transmet à plusieurs décennies d'intervalle des souvenirs, des incidents, des rappels de conversations, etc. Il écrit pour la première fois ce qui, dans son pays, n'a pu se maintenir qu'avec beaucoup de peine seulement par tradition orale chez quelques-uns. Il faut ajouter qu'une importante partie des faits qu'il mentionne est liée à des conditions de détention, et quiconque a peu ou prou connu de telles conditions sait avec quelle facilité s'introduisent des déformations. Tout compte fait, les inexactitudes involontaires que l'on trouve dans ces Mémoires sont sans importance réelle aussi bien par rapport aux faits et événements qu'ils rapportent que pour la valeur et la signification du document lui-même.

*Eu publiant ces Mémoires et d'autres textes du Samizdat, nous voulons en premier lieu apporter notre solidarité envers ceux qui, en Union soviétique, luttent pour y faire triompher la démocratie socialiste et ce dans des conditions extrêmement périlleuses pour leur liberté et leur existence même. Pendant de très longues années, dénoncer les crimes de Staline auprès du mouvement ouvrier et desdits « progressistes », c'était parler dans le désert et le pouvoir soviétique était tout à fait indifférent. A présent, la répression des successeurs de Staline ne trouve plus que des défenseurs honteux qui n'ont rien de la superbe de ceux qui hurlaient à la mort quand Staline assassinait les vieux bolcheviks. Le pouvoir soviétique s'efforce de faire le silence sur sa répression. C'est pourquoi l'action de l'extérieur n'est pas inopérante. Et, pour ceux qui en Union soviétique mènent le dur combat, savoir qu'ils sont soutenus de l'extérieur par des courants de plus en plus forts qui luttent dans les pays capitalistes pour la cause du socialisme, d'un socialisme dépourvu des vices bureaucratiques, c'est un encouragement précieux.*

*Les Mémoires nous sont particulièrement chers parce qu'ils font revivre la tendance soviétique à laquelle nous sommes historiquement et politiquement rattachés, l'organisation-mère du mouvement trotskyste international. Par la force des choses ne sont surtout connus que les grands noms de l'Opposition de gauche, les noms des hommes qui avaient eu des fonctions dirigeantes dans les grandes années de la révolution russe, ceux contre lesquels avaient particulièrement porté les mensonges staliniens. Mais l'opposition de gauche était loin de se réduire à ces grands noms. Elle regroupait beaucoup d'hommes de la génération plus jeune, celle qui était venue à la vie politique par la Révolution d'Octobre, qui s'était adonnée entièrement à celle-ci et dont beaucoup étaient tombés sur les champs de bataille. Ceux qui avaient survécu, Staline allait les exterminer dans les camps ou sous les balles du Guépéou. (Voir notamment I. Deutscher, Trotsky (Tome III, édition française, pages 553-559 et Quatrième Internationale, N° 17, décembre 1962.) Ces Mémoires sont en très grande partie l'expression de cette jeune génération ; ils expriment avec une extraordinaire vigueur l'attachement de cette avant-garde à l'internationalisme prolétarien, à la révolution mondiale, contre le « socialisme dans un seul pays » de la bureaucratie, de ses carriéristes et profiteurs engagés dans la course aux privilèges et à un bien-être obtenus aux dépens des conditions de vie des masses soviétiques. Celles-ci ne manqueront pas, dans un temps désormais proche, de rendre hommage et reconnaissance à cette avant-garde oppositionnelle. D'ores et déjà on en retrouve les traces dans les premiers ouvrages qui attes-*

tent eux aussi du renouveau de la création indépendante et de la grande littérature de langue russe. Dans *Le Premier Cercle*, Soljenitsyne consacre un chapitre intitulé « Vingt ans de passé » à un homme de cette génération et de cette avant-garde :

« Il semblait à Adamson que ces gens dans la salle ne pouvaient se comparer à ces géants qui, comme lui, avaient délibérément choisi l'exil sur le Ienisseï, au lieu de rétracter les propos qu'ils avaient tenus à des réunions du Parti pour demeurer dans le confort et la prospérité... Ils n'avaient pas accepté de voir la Révolution déformée et défigurée et ils étaient prêts à se sacrifier pour qu'elle restât pure...

» Adamson, qui n'avait pas été fusillé en son temps, ni affamé ni empoisonné... Deux décennies s'étaient écoulées... On avait fusillé ceux qui tenaient bon. On avait fusillé ceux qui capitulaient. Il n'y avait que dans la tête esseulée d'Adamson... que continuait à pousser, comme un arbre invisible, le souvenir de ces années... »

La publication de ces Mémoires par Samizdat en Union soviétique a également une importance politique dont le lecteur des pays capitalistes peut difficilement se rendre compte. Même pendant les plus noires années de réaction stalinienne dans le mouvement ouvrier, il fut possible dans ces pays à la poignée de trotskystes qui poursuivaient le combat d'assurer dans des publications, aux tirages hélas bien faibles, la défense de la vérité historique, de faire connaître les années grandioses de la révolution d'Octobre, de révéler les positions réelles de l'Opposition. Aujourd'hui les publications se multiplient, souvent à grand tirage, dans lesquelles les générations nouvelles, avides de connaître l'histoire si longtemps dissimulée par les mensonges staliniens avec l'aide de l'indigence intellectuelle de la social-démocratie, peuvent retrouver la vérité. Mais qu'en est-il en U.R.S.S. et dans les pays dominés par la bureaucratie ? Sous Staline et sous ses successeurs, il n'y a eu que des histoires « officielles » qui — ont le sait — ne sont que les éditions successives des mensonges officiels sur l'histoire de la révolution. Les mensonges de Khrouchtchev n'étaient plus exactement ceux de Staline, ceux de Brejnev-Kossyguine plus ceux de Khrouchtchev, mais dans aucune de ces « histoires » la vérité ne trouvait son compte. Il n'y a pas pour l'écrasante majorité des Soviétiques la possibilité de lire un livre honnête sur l'histoire de la Révolution russe<sup>1</sup>. Les successeurs de Staline

---

1. Il est vrai qu'après le XX<sup>e</sup> Congrès on a publié en U.R.S.S. le « testament » de Lénine, sa lettre sur les minorités nationales et quelques textes de lui dont la possession du temps de Staline entraînait la déportation ou la mort. Mais ces publications ont été faites dans des tirages sans comparaison possible avec ceux des mensonges, et

continuent à faire régner l'obscurité et le mensonge sur cette histoire parce que, ayant un sens très averti des intérêts bureaucratiques qu'ils défendent, ils savent que, cinquante ans et plus après Octobre, la vérité sur cette période ne ferait pas que satisfaire une curiosité intellectuelle, mais qu'elle constitue le puissant explosif qui peut faire sauter le carcan qui étouffe la société soviétique. Faire savoir en Union soviétique qui a été qui, qui a fait quoi dans la révolution d'abord, contre la montée du stalinisme ensuite, c'est porter des coups meurtriers au pouvoir bureaucratique. Grâce au Samizdat, un document comme ces « Mémoires » fait connaître la vérité sur cette période dans un pays qui a été abreuvé de mensonges depuis plus de quarante ans. Quelques milliers d'exemplaires pour plus de deux cent quarante millions d'êtres humains, l'aube est certes encore bien pâle, mais on ne peut indéfiniment arrêter la marche de l'histoire. Depuis l'accession de Staline au pouvoir, la société soviétique avait longtemps été caractérisée par une contradiction majeure entre une progression formidable de l'économie et une réaction profonde des superstructures sociales. La bureaucratie pendant tout ce temps n'avait joué qu'un rôle de frein relatif du développement des forces productives. Mais au niveau actuel de celles-ci, elle est devenue un frein absolu, d'où la stagnation et la crise actuelles. C'est cette contradiction que la société soviétique doit à présent surmonter de façon radicale.

Pendant très longtemps la révolution politique antibureaucratique avait été considérée, même par de nombreux opposants du stalinisme, comme une construction idéologique, une vue de l'esprit, une perspective chimérique de Trotsky et de la IV<sup>e</sup> Internationale. De gigantesques événements dans les pays où les rapports de propriété capitalistes ont été abolis — de la Yougoslavie à la Chine en passant par la Tchécoslovaquie — ont montré que, face à des déformations ou à une dégénérescence bureaucratiques, cette « vue de l'esprit » correspondait à une prévision juste du développement de ces pays, l'Union soviétique y compris, surtout maintenant. Sous des formes diverses et pleines de confusion, l'idée qu'une révolution mûrit à présent en Union soviétique pour briser l'omnipotence bureaucratique se fraye son chemin jusque dans les milieux les moins critiques, ceux des partis communistes officiels et des compagnons de route de longue date du Kremlin. Comme toute

---

dans des conditions telles que seuls ceux qui sont avertis peuvent situer ces textes dans les événements qui ont suivi la mort de Lénine et, par suite, en saisir l'importance.

De plus, il n'a jamais été question de la part des successeurs de Staline de publier un texte quelconque de Trotsky sur la révolution de 1917 et pas même sur la révolution de 1905.

*révolution, celle-ci se rattachera au passé. Les « Mémoires » que nous publions dans ce livre rappellent aussi, qu'en dépit de décennies de mensonges, l'Union soviétique est le pays qui possède les plus riches traditions de la révolution socialiste et que ces traditions ont été établies dans des événements colossaux où le « trotskysme » a joué un rôle dirigeant de masse.*

●

*A ces Mémoires nous avons ajouté plusieurs autres textes du Samizdat. D'une part, la « lettre des enfants » des vieux bolcheviks exterminés par Staline, lettre qui, en plus de son contenu, est signée par le martyrologe le plus émouvant et constitue le réquisitoire le plus accablant pour les héritiers de Staline. D'autre part, les textes de ces collaborateurs du Samizdat qui, par leur orientation, se situent dans le cadre du marxisme révolutionnaire, en dépit de toutes les lacunes de leur pensée, qui constituent l'aile gauche de l'opposition actuelle, car à la différence de ceux qui sont à droite, ils ne font pas appel à Brejnev pour qu'il « démocratise » la société soviétique. Ils savent que ce que la bureaucratie peut donner, elle peut aussi bien le reprendre. Et nulle part au monde la démocratie n'a été octroyée, elle a toujours été conquise à travers des luttes ardues.*

*Ce livre contient aussi une déclaration du Secrétariat Unifié de la IV<sup>e</sup> Internationale dans laquelle se trouvent exposées les solutions proposées par la IV<sup>e</sup> Internationale dans la crise de l'Union soviétique il y a plusieurs années et qui restent fondamentalement valables.*

*Nous avons ajouté aux textes le minimum de notes. Nous avons le plus souvent renvoyé le lecteur à des ouvrages aujourd'hui aisément disponibles où ils pourront trouver des renseignements détaillés sur des épisodes et faits mentionnés dans ces textes.*

Le 15 avril 1970

Pierre FRANK.

*Le texte publié ici sous le titre Les Mémoires d'un bolchevik-léniniste, est la traduction littérale du texte russe. Elle en restitue le désordre et les maladresses. L'auteur n'est visiblement pas un écrivain. Il a consigné à la hâte ses souvenirs avec le souci évident d'en dire le plus possible tant qu'il le peut afin de témoigner devant l'histoire. Qualifié ici de bolchevik-léniniste parce qu'il s'agit du nom que se sont donnés ceux qui, face à la dégénérescence stalinienne, ont maintenu la tradition léniniste, il fait partie de ceux qu'on appelle aujourd'hui en U.R.S.S. « les vieux bolcheviks », c'est-à-dire les acteurs de la Révolution d'octobre rescapés des camps. Ces « vieux-bolcheviks », souvent « regroupés » dans des maisons de retraite, prennent une part active à la lutte de l'opposition en particulier contre la réhabilitation de Staline.*

*Le texte, bien que non-daté, peut être considéré comme postérieur à 1967, puisque l'auteur se réfère à des livres publiés cette année-là. Par ses connaissances historiques, par les éléments d'analyse politique du stalinisme qu'il apporte, il tranche nettement sur les témoignages littéraires désormais assez fréquents, mais qui se contentent souvent de décrire et dénoncer l'aspect répressif du stalinisme sans en comprendre les racines et les contradictions.*

# MÉMOIRES D'UN BOLCHEVIK-LÉNINISTE

## I

---

### La cavalerie rouge dans la guerre civile (1918-21)

#### Le premier corps de cavalerie

De Vorotinsk, je rentrai à Belgorod dans l'espoir d'y trouver mon bataillon — le 3<sup>e</sup> bataillon spécial de skieurs — ou du moins apprendre où on pouvait le trouver. Le commandement militaire de la ville m'informa de ce que mon unité était dissoute et que les skieurs restés en vie avaient été affectés au régiment de réserve de la ville, où je fus également affecté.

La situation dans ce bataillon de réserve était celle d'une gare : une escouade de combattants arrivait, une autre partait. Le groupe dont je faisais partie reçut pendant un mois un entraînement en logistique et en tir, puis on nous donna de nouveaux uniformes et on nous emmena à la gare de Smelnikovo, où nous fûmes mis à la disposition de l'état-major de la 13<sup>e</sup> armée que commandait Ouborevitch<sup>1</sup>. Le même jour l'état-major envoya tout notre groupe à Pavlograd dans le gouvernement d'Ekaterinbourg, où on nous mit à la disposition de l'état-major du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie.

Là, je me séparai du bataillon de skieurs, avec qui je m'étais battu pendant plus d'un an contre Denikine et je me retrouvai parmi les cavaliers, gens au caractère particulier, d'une adresse et d'une force physique remarquables.

J'avais appris à monter à cheval dans ma tendre enfance, dans le village de Vorotinsk, bien que dans notre exploita-

---

1. Ouborevitch devint par la suite un des chefs de l'Armée rouge. Il fut condamné et exécuté à la suite du « procès » de Toukhatchevsky et autres chefs de l'armée en juin 1937.

tion il n'y eut pas de cheval, vu la pauvreté de mes parents, des paysans pauvres, des « sans-cheval ». Mais notre voisin Fédor Tarassovitch Stepantchikov, un paysan moyen, possédait trois chevaux. C'était un honnête paysan qui travaillait dans un champ avec toute sa famille du matin au soir et qui, à la sueur de son front, s'était gagné une bonne exploitation. J'étais l'ami de son fils Semion, avec qui je fis du cheval pendant 7 ans.

Dans mon enfance, je ne devins pas du premier coup un cavalier. D'abord je tombais souvent ou encore je me mettais en sang l'entre-jambe. Mais avec le temps, je me tins d'une manière plus assurée, sans m'accrocher à la crinière et je ne tombais plus. Lorsque, après la mort de mon père, ma famille m'envoya à Pétrograd apprendre le métier de chapelier (c'était en 1914, j'avais alors 12 ans), j'étais à vrai dire le meilleur cavalier, parmi les garçons de mon âge.

### **Le commandant de corps Doumenko**

Le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, dans lequel je poursuivis mon service, était composé de 3 divisions : la 2<sup>e</sup>, la 16<sup>e</sup> et la 21<sup>e</sup>. Ces trois divisions de cavalerie étaient une force redoutable sur le champ de bataille. Elles avaient été trempées dans les combats contre Denikine et Makhno.

La 2<sup>e</sup> division, considérée comme la meilleure, portait le nom de Blinov jusqu'en novembre 1919 ; elle était commandée par un simple cosaque du Don, Mikhaïl Fedossevitch Blinov, originaire du village de Kapinskaïa, région de Oust-Medveditsky. Les raids audacieux de la division de Blinov contre l'armée blanche avait apporté une grande gloire à son commandant. Des témoins racontaient que Blinov, au cours d'un combat avec les blancs, avait coupé d'un coup de sabre la tête et l'épaule d'un ennemi. Au cours d'une attaque à cheval, dans la région de Batourlinovka, en novembre 1919, Blinov fut mortellement blessé au ventre. Après sa mort, la 2<sup>e</sup> division porta son nom.

Avant de poursuivre la description du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, je veux faire une digression et parler de cette figure légendaire : le cosaque du Don, Boris Mokeevitch Doumenko, fondateur et organisateur du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie. Le jour de notre arrivée, les soldats parlaient de lui à voix basse, et racontaient ses exploits avec fierté, en regardant du côté de l'état-major.

1918. Dans tout le pays des soviets, on voyait des affiches représentant un ouvrier, sur un cheval au galop, sabre au clair, et une étoile rouge sur le bonnet.

« PROLETAIRE — A CHEVAL ! »

Ces affiches étaient apparues dans les villes et les villages après le célèbre appel que Trotsky, Commissaire du Peuple à l'Armée, avait lancé à la classe ouvrière, aux paysans pauvres, aux ouvriers agricoles de Russie, d'Ukraine et de Biélorussie, pour qu'ils créent leur cavalerie rouge dans la lutte contre la contre-révolution intérieure et extérieure<sup>2</sup>. Ce célèbre mot d'ordre de Trotsky, soutenu par Lénine et le parti rencontra un puissant écho chez les prolétaires. Les « prolétaires à cheval » jouèrent un rôle très important dans la création des premières unités de cavalerie de l'Armée Rouge qui venait de naître. Comme le montre l'expérience de la Guerre Civile, la cavalerie joua un rôle décisif dans les combats contre les adversaires de la Révolution ; sa mobilité au cours du combat, ses attaques frontales, ses charges sur les arrières de l'ennemi, — qui le plaçaient dans des situations très difficiles et inattendues —, l'emploi des armes à feu, démoralisaient complètement l'ennemi.

Les cosaques pauvres ou déclassés, prirent à leur compte l'appel de Trotsky aux prolétaires, se considérant comme faisant partie de la famille des prolétaires.

Très vite le cosaque du Don, B.M. Doumenko, qui était rentré du front de la guerre mondiale, parcourut les villages de la région du Don et forma avec des cosaques « va-nu-pieds » les premiers détachements de cavalerie, pour la défense du pouvoir des soviets.

De toute la région du Don affluèrent vers Doumenko des milliers de pauvres cosaques avec leurs armes et leur cheval. Le nom de Doumenko devint un étendard parmi les cosaques deshérités du Don ; grâce à sa popularité et à ses talents d'organisateur, il transforma ces puissants détachements en divisions et en régiments de cavalerie. Et lorsque leur nombre fut suffisant pour créer des unités plus importantes Doumenko créa trois brigades de cavalerie.

Doumenko était un homme très honnête, dévoué au pouvoir soviétique ; il soutenait son programme et toutes les mesures qu'il prenait. Il rallia par conviction la cause du prolétariat, car il aimait les pauvres cosaques et se préparait à les défendre contre les koulaks cosaques, qui s'étaient soulevés les armes à la main contre le pouvoir des soviets.

Les nuages de la guerre civile s'accumulaient au-dessus du pays. La révolution et la contre-révolution se préparaient à une lutte à mort et rassemblaient leurs forces.

« Une forme aigue de la lutte, les armes à la main, d'une classe contre une autre » c'est ainsi que Lénine caractérisait alors la situation dans le pays jeté dans la guerre civile à cause de la résistance des gardes blancs contre le pouvoir soviétique.

---

2. Voir L. TROTSKY, *Ecrits militaires*, p. 773 (t. I)

Les généraux Kornilov, Kresnov, Dénikine, sur le Don et dans le Kouban, rassemblaient ouvertement la canaille blanche, les officiers tsaristes qui avaient fui la Russie Centrale ; en liaison avec les riches cosaques, partisans du tsar, ils cherchèrent à créer sur le Don le bastion de la contre-révolution.

Doumenko créa ses détachements de cavalerie en même temps que Boudienny.

Leur lutte commune et coordonnée contre la contre-révolution cosaque, aurait sans aucun doute évité les effusions de sang que coûtèrent aux cosaques du Don les désaccords qui se manifestèrent au début de la guerre civile entre ces deux célèbres commandants.

La conscience du danger que représentait une division parmi les cosaques rouges n'était pas assez grande chez ces deux bouillants commandants, pour assurer l'unité d'action.

La tendance à agir chacun à sa guise était caractéristique de la première période de la création d'unités régulières et disciplinées (et se rencontrait même dans la première division soviétique de Chors (Batko, Bojenko, etc.) ; elle se manifestait surtout parmi les commandants cosaques : chacun d'eux voulait avoir la suprématie dans les combats, agissait comme il l'entendait et ne voulait pas se soumettre à un commandement unique. Doumenko et Boudienny comprirent rapidement qu'ils ne pouvaient collaborer. Ils n'étaient pas fait pour s'entendre. Très rapidement ils se disputèrent et se séparèrent. Boudienny prit un détachement de cavalerie et quitta la région du Don. A cette époque cet événement fut perçu d'une manière très confuse pour nous, simples soldats ; seuls pouvaient l'apprécier correctement ceux qui se trouvaient à la tête de la lutte et dont l'horizon était beaucoup plus large que le nôtre.

La querelle avec Boudienny laissa dans le cœur de Doumenko une blessure profonde qui ne se cicatrisa pas. Cette brouille devait jouer un rôle fatal dans le destin du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie et de la 2<sup>e</sup> armée à cheval, qui se termina tragiquement pour ses trois commandants.

Après la rupture avec Boudienny, Doumenko prépara intensément ses unités de cavalerie pour une marche au-delà du Don et du Kouban en direction de l'Armée Rouge. Mais à ce moment-là, les forces contre-révolutionnaires du Don, profitant de l'affaiblissement des cosaques rouges, dû à la scission, prirent le pouvoir et coupèrent la région du Don et le Kouban de la Russie soviétique.

La cavalerie de Doumenko se trouva enfermée en pays ennemi. Il fut décidé, au cours d'une réunion secrète des commandants des différentes unités d'opérer une percée en direction de l'Armée rouge.

Au jour et à l'heure fixée, Doumenko et son état-major organisèrent dans certains gros villages cosaques des soulèvements armés et s'emparèrent du pouvoir. Ils complétèrent l'armement, l'approvisionnement et l'équipement de leurs unités avec les dépôts de l'armée blanche, s'emparèrent des chevaux des koulaks cosaques et de chariots de fourrage chez les blancs puis entreprirent une marche pénible d'un mois et demi afin d'échapper à l'encerclement.

Surmontant les privations et les obstacles, s'ouvrant un passage par les armes dans des conditions incroyablement difficiles, à travers la steppe déserte, Doumenko rejoignit avec ses unités l'Armée rouge ; il amenait aussi la population civile qui s'était ralliée à lui et qui redoutait les mesures de représailles de la part des Blancs.

Tous les journaux du pays des soviets parlèrent alors de cette marche héroïque de la cavalerie de Doumenko. Le nom de Doumenko était sur toutes les lèvres. Les historiens écrivirent sur cet exploit encore beaucoup de choses intéressantes et instructives pour les générations futures. Il me semble que dans son roman « Le Torrent de Fer » Sarafimovitch fait écho à la marche impétueuse de l'héroïque commandant de la cavalerie rouge du Don.

Au nom du gouvernement soviétique, le Commissaire du Peuple à l'Armée, Trotsky envoya un télégramme à Doumenko, pour féliciter tous les soldats et commandants des unités de cavalerie d'avoir échappé à l'encerclement ennemi.

Dans le même télégramme, on l'informait que, par décret, ses unités de cavalerie étaient réunies en une division spéciale de marche, intégrée dans les effectifs de l'Armée rouge ; lui, B.M. Doumenko était nommé commandant de cette division.

Mais la joie d'être sorti de l'encerclement s'accompagna d'un malheur : Doumenko apprit que les cosaques blancs avaient fusillé sur le Don sa femme et sa fille et avaient incendié sa maison. Les blancs se vengeaient de Doumenko qui avait rejoint l'Armée rouge. La division de Doumenko participa glorieusement à toutes les batailles importantes contre les armées blanches de Dénikine — devant Tsaritsyne, Koursk, Orel, etc.

En septembre 1919 Doumenko forme le 1<sup>er</sup> corps à cheval. Dans ce corps entrèrent la division de Doumenko, la division de fer de Jloba et les unités de cavalerie de certaines divisions d'infanterie.

Le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie de Doumenko se couvrit d'une gloire immense au cours des premiers combats. Dans ses ordres du jour à la 9<sup>e</sup> Armée et dans un télégramme envoyé à Lénine, le commandant d'armée Stepine écrivait :

« Doumenko — combattant hardi et commandant appré-

cié. Ses victoires sont des pages glorieuses des actions de notre armée...

» Combats du 2 novembre 1919, village d'Alexcevskaïa : victoire éclatante remportée par les valeureuses unités de cavalerie du corps de Doumenko ; prises importantes : 1.000 prisonniers, des mitrailleuses, deux canons, 500 chariots avec divers chargements. Village de Likhaïa, 1<sup>er</sup> janvier 1920 — le corps d'armée de Doumenko a joué un rôle décisif dans la défaite des armées de Dénikine. Sa cavalerie a frappé l'ennemi à la tête, capturant 4.500 hommes, l'état-major de la 5<sup>e</sup> division ennemie a été décapité.

» 7 janvier : le corps d'armée de Doumenko a porté un coup sévère à dix régiments de Dénikine, et s'est rué dans Novotcherkassk, s'emparant de 5 tanks, 100 pièces d'artillerie et d'une grande quantité d'autres trophées... »

Doumenko communiqua au commandement :

« L'ennemi dans sa panique s'est enfui en direction de Rostov-Manytcheskaïa-Bogaevskaïa, laissant sur le terrain un grand nombre de tués.

» Le 7 janvier au cours du combat un coup décisif à été porté à l'ennemi. »

Après la défaite de Doumenko, le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie fut envoyé au repos et ses rangs furent complétés. C'est alors que commencèrent les ennuis et les désagréments pour le brave et honnête Doumenko.

Le département politique de la 13<sup>e</sup> armée envoya de plus en plus souvent des commissaires politiques dans le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie. Certains d'entre eux se mirent à répandre des bruits absurdes sur le compte de Doumenko, sapant son autorité auprès des soldats, ce qui rendait Doumenko furieux contre les calomniateurs. Doumenko au début supportait ces « commissaires », puis il se mit à rassembler les soldats d'un escadron ou d'un régiment, et, avec leur accord, chassait ces « commissaires » du corps d'armée.

Mais de nouveaux commissaires affluaient sans cesse. La toile de mensonges et de calomnies contre le commandant du corps d'armée se tissait ouvertement. C'était à croire que quelqu'un dirigeait d'en haut cette campagne pour discréditer Doumenko. Cela affligeait et révoltait le commandant, et parfois cela le mettait hors de lui.

Un jour à la suite d'un échange d'injures entre le « commissaire » et le commandant, quelqu'un se glissa la nuit jusqu'au commissaire et l'étrangla dans son lit. Il y a des raisons de penser que le meurtrier était venu de l'extérieur.

Quant à Doumenko, il n'était, bien sûr, pour rien dans l'assassinat du commissaire. Il est possible que ç'ait été le

fait de quelqu'un proche du commandant, désireux de le venger de la persécution dont il était victime. Ou, plutôt, de quelque provocateur envoyé de l'extérieur pour fabriquer une « affaire politique » contre Doumenko.

A la suite de l'assassinat du commissaire, des provocateurs et les ennemis de Doumenko lancèrent des bruits mensongers, comme quoi Doumenko persécutait les communistes, fusillait les commissaires (le même genre de calomnies, comme il est établi sur la base de documents historiques, fut répandu contre Trotsky par Staline et ceux qu'il flattait sur le front de Tsaritsyne : Vorochilov et Boudienny).

Le caractère non fondé de ces bruits provocateurs est confirmé au moins par le fait que dans le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie il y avait beaucoup de communistes. Tous les commandants des divisions, des brigades, les chefs de l'état-major du corps d'armée étaient des communistes, et il n'y avait jamais eu entre eux et le commandant du corps d'inimitié ou de tiraillements. Les escadrons, les divisions, et les régiments avaient leurs cellules du parti qui jamais n'avaient ressenti une attitude hostile à leur égard chez Doumenko.

Avec ses amis intimes et ses compagnons de lutte de la guerre civile, Doumenko se demanda d'où soufflait ce vent glacé contre lui, depuis quelle époque et pour quelle raison. Et il se souvint de ses divergences et de sa rupture avec Boudienny, que Staline flattait depuis Tsaritsyne. Lorsque fut créée la 1<sup>re</sup> division de cavalerie à partir du détachement de Boudienny, les rapports entre celle-ci et le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie devinrent aussitôt très mauvais à cause d'intrigues haineuses, de rivalités et d'inimitiés.

Et tout ceci était dirigé par un intrigant haut placé, celui-là même qui avait lancé des insinuations et des calomnies contre le président du Conseil militaire supérieur, Trotsky, placé à ce poste par la Révolution, Lénine et le parti. Cet intrigant avait également une attitude intolérable à l'égard des militaires qui soutenaient Trotsky, et il se vengea cruellement de ceux-ci.

... Le procès de Doumenko eut lieu à Rostov sur le Don en février 1920. On l'accusa d'insoumission à l'égard du pouvoir des soviets et d'hostilité à l'égard des communistes et des commissaires, que, disait-on, il faisait fusiller.

Des faux témoins le calomnièrent au tribunal. Trois rangs de gardes de la Tcheka entouraient le bâtiment du tribunal. Les organisateurs du procès redoutaient une attaque des cosaques du Don, pour libérer Doumenko. Le procès dura quelques jours et Doumenko, le chef d'état-major Abramov, et d'autres membres de l'état-major furent condamnés à

mort<sup>3</sup>. Ce fut l'un des premiers assassinats, organisé par ceux qui intriguaient contre le commandement militaire de la République des soviets, sous couvert de « motifs politiques », c'est-à-dire de la prétendue attitude anti-parti de Doumenko.

Les pauvres cosaques du Don pleurèrent leur chef et leur défenseur. Ce procès les avait induit en erreur au sujet de la politique soviétique et ceci se marqua par des divergences entre eux sur l'attitude à avoir à l'égard du pouvoir soviétique, surtout après qu'ils eurent appris que Dénikine avait vivement remercié la Tcheka pour avoir exécuté son adversaire principal au cours de la guerre civile, le grand commandant des régiments rouges de cavalerie, Doumenko.

Les années passaient, mais le nom de Doumenko n'était mentionné nulle part. Il était voué à l'oubli et ses exploits héroïques furent attribués à son ennemi Boudienny.

Mais la justice finit par triompher. Le commandant B.M. Doumenko fusillé malgré son innocence fut réhabilité trente-six ans plus tard. Son nom fut lavé de la boue dont l'avaient couvert ses ennemis personnels et ceux qui jalouaient sa gloire militaire et personnelle.

## Le commandant Jloba

Dimitri Petrovitch Jloba fut le deuxième commandant du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie. Avant la révolution Jloba avait travaillé comme mineur dans le bassin du Donetz. Membre du parti bolchévique, il avait participé à des cercles clandestins.

Durant les journées d'Octobre 1917 Jloba participa à l'écrasement du soulèvement des Junkers à Kiev. Puis il constitua avec des mineurs du Donbass un détachement armé de 1.500 hommes pour combattre le général Kaledine.

En 1918 dans les combats devant Tsaritsyne, il commandait la division de cavalerie, baptisée « division d'acier ».

Devant Tsaritsyne, il rencontra Doumenko, se lia avec lui et par la suite, avec l'accord du haut commandement il intégra sa « division d'acier » dans le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie dont il devint le chef d'état-major.

Le commandement politique et militaire de l'Armée rouge

---

3. Dans son *Staline*, Trotsky écrit : « A cette classe [anciens sous-officiers d'origine paysanne] appartenait le cavalier Doumenko, commandant de corps à Tsaritsine et supérieur immédiat de Boudienny (Boudienny commandait alors une division). Doumenko était plus doué que Boudienny. Mais il finit par s'insurger, tuant tous les communistes de son corps, tenta de rejoindre les forces de Denikine, fut fait prisonnier et exécuté. Boudienny et les commandants proches de lui connurent également une période de vacillations. »

était au courant des bonnes relations de Jloba et Doumenko, qui avaient la même compréhension du rôle tactique et stratégique du combat de cavalerie dans la guerre de manœuvres qu'était la guerre civile.

Entre Jloba et Doumenko il n'y eut jamais de désaccord de principe ni de jalousie personnelle, ni d'intrigues ni de rivalité, mais une entente parfaite.

Jloba fut nommé commandant du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, après l'exécution de Doumenko ; dans ce corps il était aimé autant que Doumenko et son retrait du commandement aurait pu susciter le mécontentement des cosaques, déjà fortement montés contre la Tcheka à la suite de l'exécution de Doumenko.

Au printemps 1920, le corps d'armée de Jloba s'empara de Ekaterinodar (Krasnodar), après avoir écrasé un détachement important des forces ennemies. La guerre contre Dénikine touchait à sa fin. Le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie fut alors envoyé en Ukraine pour se reformer et compléter ses rangs ; ses bases se trouvaient au sud sud-ouest du gouvernement de Ekaterinoslav. A cette époque, les commandants du corps d'armée étaient :

Rojkov : commandant de la 2<sup>e</sup> division Blinov.

Volynsky : commandant de la 16<sup>e</sup> division.

Lyssenko : commandant de la 21<sup>e</sup> division.

Katchalov : chef d'état-major.

Sokolov : commissaire militaire.

Karpov : commissaire militaire.

Dans les conditions d'accalmie provisoire, après la débâcle de Dénikine les unités du corps d'armée menaient des opérations de petite envergure contre les bandes de Makhno et autres atamans.

Les koulaks ukrainiens considéraient Makhno et ses bandes comme les sauveurs de l'Ukraine face aux « pillards rouges ».

Les nationalistes ukrainiens, ainsi que les koulaks et une partie des paysans moyens égarés soutenaient leur « petit père Makhno » comme un chef militaire qui luttait en même temps contre l'armée rouge et contre Dénikine. Les partisans de Makhno trouvaient dans chaque maison d'Ukrainien aisé ou moyen, un gîte et un abri contre les unités de l'armée rouges lancées à leur poursuite. Ils s'y ravitaillaient en chevaux et en chariots, s'y approvisionnaient en nourriture et en fourrage et complétaient leurs rangs avec les fils des koulaks.

On trouvait également dans les rangs de Makhno pas mal d'éléments du lumpen-prolétariat, des pillards et des brigands qui avaient fait leur la devise « l'anarchie est la

mère de l'ordre ». Des anarchistes convaincus comme Voline et d'autres qui participaient aux orgies de Makhno et à ses raids contre les unités de l'Armée rouge s'efforçaient de brandir au-dessus de Makhno le drapeau noir « idéologique » de l'anarchisme ; ils estimaient que le mot d'ordre de Lénine « Vole ce qui a été volé » les rapprochait des bolcheviks.

Aussi dans les rangs de Makhno ceux qui pensaient qu'il fallait rejoindre l'armée rouge avaient une certaine influence. Mais les groupes importants de koulaks et de nationalistes, qui avaient une plus grande influence sur Makhno que ces « idéologues », s'y opposèrent.

Makhno disposait d'une armée de 20 000 hommes avec des auto-mitrailleuses. C'était la cavalerie avec ses mitrailleuses mobiles qui lui conférait une grande mobilité et une grande facilité pour manœuvrer. Aux moments critiques du combat, l'armée de Makhno se dispersait dans les maisons, dans les villages, avec ses armes, pour réapparaître au moment voulu.

Les partisans de Makhno terrorisaient la population, se cachaient chez elle sous la menace de leurs armes.

Les koulaks connaissaient les familles qui avaient un fils dans l'Armée rouge et les menaçaient de représailles, si elles livraient les partisans de Makhno.

Au cours de ces mois, on ne pouvait sortir la nuit sans risquer de se faire abattre par un bandit. Des fusillades éclataient chaque nuit et le matin nos patrouilles ramassaient des soldats blessés ou tués.

Les bandes de Makhno se ravitaillaient impunément en armes dans les villes et les villages de la région Ekateni-noslav.

Il était impossible de découvrir les repaires de ces bandits et de leurs chefs. Les paysans aisés sympathisaient avec eux et les cachaient ; le reste de la population était terrorisé et n'osait pas révéler qu'ils se cachaient dans leurs maisons.

Notre commandement et les simples soldats étaient à bout de patience. Sur l'initiative de nos soldats, les organes locaux de la Tchéka de la région sud de Sinébrikovo avec les détachements de la section spéciale se mirent au travail. Un beau jour, ils arrêtèrent et mirent en prison une centaine d'otages pris dans la population aisée, commerçants, koulaks, popes, etc.

Après interrogatoire, on les fit sortir dans la cour de la prison et on exigea d'eux qu'ils révèlent qui étaient les chefs de bandes, cachés quelque part : dans leurs maisons, dans leurs granges, et dans d'autres refuges ? On prévint les otages qu'en cas de refus, 25 d'entre eux seraient fusillés sur place comme responsables de meurtres et de pillages.

Les otages se taisaient.

Les vingt-cinq premiers par ordre alphabétique furent

conduits à vingt pas et fusillés sous les yeux des autres ; on prévint immédiatement les parents et on leur rendit les cadavres.

Le deuxième jour, la même chose se répéta. Les otages se turent à nouveau. Et encore une fois, vingt-cinq furent fusillés sous les yeux de ceux qui restaient, et leurs cadavres rendus à leurs familles. Troisième jour : même scène, vingt-cinq cadavres sont rendus aux familles.

Quand le quatrième jour, on fit sortir dans la cour les vingt-cinq otages restants, on leur dit que le courage de leurs amis fusillés serait certes digne de louanges s'ils avaient permis à des gens bons et honnêtes d'échapper aux poursuites, mais qu'ils cachaient les meurtriers d'innocents soldats de l'Armée rouge, venus libérer le peuple ukrainien des propriétaires fonciers tsaristes, des généraux qui foulaient au pied les libertés du peuple russe et ukrainien. Les otages demandèrent un jour de réflexion.

Le lendemain, à la suite de cette discussion, les otages eurent peur et donnèrent les noms des chefs des bandes de Makhno et leurs refuges dans la région. Il s'avéra que ces chefs étaient des agents de Makhno infiltrés dans les organes du pouvoir soviétique et dans la direction locale du parti : en particulier le président du soviet de la ville, le secrétaire du comité de ville du parti qui avaient réunis autour d'eux des ennemis du pouvoir soviétique.

Dans la région de Ekaterinoslav, l'ennemi décida de s'infiltrer activement dans les organes du pouvoir soviétique pour s'armer de l'intérieur contre lui et il n'est pas sûr que l'on ait réussi alors à démasquer et à mettre hors d'état de nuire tous ces agents de diversion.

Nous avions réussi, avec le minimum d'effusion de sang, à liquider un groupe important de dangereux ennemis de la révolution, qui était en liaison avec les soldats des autres régions ; cependant la lutte des unités de notre corps d'armée dans la région de Ekaterinoslav se poursuivit jusqu'en juin 1920. Dans les premiers jours du mois de juin, le général Wrangel débarqua au sud de Melitopol un détachement important d'armées blanches et commença une offensive dans toute la Tauride. C'était le début de la guerre contre Wrangel.

Notre 1<sup>er</sup> corps de cavalerie reçut l'ordre du commandant d'armée Ouborevitch de chercher immédiatement le contact avec l'ennemi et d'arrêter sa progression vers le Nord.

Les régiments à cheval de la 2<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> division de cavalerie ainsi que des unités d'infanterie, occupèrent de nouvelles positions dans la région de Nikopol — Alexandrovka — Militopol, et reçurent les premiers coups des armées de Wrangel.

Tout le mois de juin notre cavalerie, avec des succès di-

vers, combattit l'ennemi et stoppa sa progression. Nous étions chargés des opérations de reconnaissance : nous protégeions l'avance de notre infanterie vers de nouvelles positions, empêchant par tous les moyens la progression vers le Nord de l'armée de Wrangel.

Pendant que notre 1<sup>er</sup> corps de cavalerie recevait le premier coup des troupes que Wrangel avait débarquées et commençait à les affronter dans de durs combats, la 1<sup>re</sup> armée à cheval de Boudienny fut retirée de notre front et rejoignit, musique en tête, la région sud-ouest du front de Pologne, dans la région de Lvov, où elle resta en réserve jusqu'à la fin d'août 1920.

Lorsque la situation se modifia sur le front de Pologne et que le Conseil Militaire de la Révolution de la République (R.V.S.R.) donna l'ordre de déplacer la 1<sup>re</sup> armée à cheval du front sud-ouest, sur le front occidental, pour aider Toukhatchevsky qui marchait sur Varsovie, Staline, à cette époque membre du R.S.V.R. du front sud-ouest, refusa d'exécuter l'ordre de Trotsky. Le 5 août le Plenum du C.C. du parti entérina la proposition du R.V.S.R. de mettre à la disposition du front Ouest la 1<sup>re</sup> armée à cheval ainsi que la 12<sup>e</sup> et la 14<sup>e</sup> armées.

## Lacune

Mais la lenteur de mouvement de cette armée, couverte par son protecteur Staline, entraîna le retard de la jonction jusqu'au 20 août, alors que les 16-17 août, les armées de Pelsudsky, deux fois plus nombreuses que les armées du front ouest, lancèrent une contre-offensive, et l'opération de Varsovie se termina par un échec. Nos armées furent forcées de reculer.

Pendant la période du culte de la personnalité, les causes de cet échec devant Varsovie, furent présentées d'une manière déformée. Staline et ses apologistes rejetèrent toute la responsabilité de l'opération de Varsovie sur Toukhatchevsky.

Le général Todorsky, vieux bolchevique et vétéran de l'armée soviétique, le raconte bien et en détail, connaissant parfaitement la situation militaire de cette époque, dans son livre *Le Maréchal Toukhatchevsky* édité en 1966 (pp. 66-67)<sup>4</sup>.

Bien sûr, Boudienny à cette époque ne pouvait savoir quelle diversion politique accomplissait Staline, en refusant de fournir à temps des renforts à Toukhatchevsky pour le front ouest. Mais, lui aussi, il retarda l'envoi des armées de

---

4. On trouvera le récit de cette affaire de la guerre polonaise dans plusieurs ouvrages de Trotsky (*Ma vie, Staline, etc.*).

renforts, dans le but de nuire à Trotsky, comme il avait déjà essayé de le faire par ses calomnies au moment du front de Tsaritsyne. Certes Boudienny et Vorochilov étaient entre les mains de Staline, du fait de leur participation aux actions malhonnêtes contre Doumenko et d'autres commandants de l'Armée rouge, qui s'étaient couverts de gloire. Mais il est peu probable que même maintenant ils aient le courage de le reconnaître.

Du fait du départ pour le front sud-ouest de la 1<sup>re</sup> division à cheval de Boudienny, nous eûmes à nous battre sur notre front, contre l'armée de Wrangel, à 1 contre 2 ou 3. Le premier corps de cavalerie sous le commandement de Jloba passa avec succès son examen, aussi sur ce front. Mais... des forces obscures agissaient également contre Jloba.

... Fin juin 1920, le commandant de la 13<sup>e</sup> armée Ouborevitch envoya à notre commandant Jloba un ordre chiffré sur l'offensive générale des troupes de la 13<sup>e</sup> armée contre les positions occupées par l'ennemi, au nord-est de Melitopol. Cet ordre du jour fixait également la date et l'heure exacte de l'attaque, le nom des unités qui devaient y participer et leurs points de départ. Le premier corps de cavalerie reçut l'ordre de percer à 4 h. du matin, le 3 juillet 1920, les lignes de l'adversaire dans le secteur nord-est de Melitopol, de développer l'attaque en faisant opérer à la cavalerie un tournant en direction nord-ouest, à une heure et en un point donnés, et d'opérer la jonction avec les unités d'infanterie, qui devaient s'avancer à notre rencontre. J'ai participé personnellement au décodage de cet ordre du jour d'Ouborevitch et je me souviens parfaitement de certains points de son contenu. Je me rappelle également que les membres de l'état-major de notre corps étudièrent très soigneusement cet ordre du jour. Jloba lui-même et le chef d'état-major Katchalov se rendirent plusieurs fois à l'état-major de la 13<sup>e</sup> armée, pour préciser l'emplacement des troupes et le début de l'attaque.

A cette époque un conseiller du secteur opérationnel près de l'état-major de la 13<sup>e</sup> armée, homme expérimenté qui travaillait depuis longtemps à l'état-major, fut envoyé dans notre corps. Il travaillait avec nous depuis le début de la percée sur le front. Il semblait à tous — du commandant au simple soldat — que tout allait bien se passer.

Tout fut préparé soigneusement et les heures encore une fois furent contrôlées.

Mais malgré cela le malheur arriva. Il causa beaucoup de victimes et de souffrances. C'est la tâche des historiens que d'éclairer ce malheur. En tant que participant aux batailles sur ce front, je vais décrire ce qui se passa comme je le vis. Je me souviens de tout cela avec une grande tristesse.

Voici le déroulement des événements :

A l'heure fixée les trois divisions de cavalerie du 1<sup>er</sup> corps à cheval, comme une tempête, se lancèrent sur l'ennemi, brisant ses premières lignes de défense. Développant l'attaque en profondeur sur le territoire ennemi, nos divisions, comme il était dit dans l'ordre d'Ouborevitch, opérèrent un tournant vers le nord-ouest, pour faire leur jonction avec les unités d'infanterie.

Les cavaliers, envoyés en éclaireurs rapportèrent à notre commandement qu'au nord-ouest il n'y avait aucune attaque de nos unités d'infanterie et que notre corps se trouvait encerclé de toutes parts. Et de fait, très vite, nous fûmes pris de tous les côtés sous le feu des canons, des mitrailleuses et des avions.

A midi, il était tout à fait clair qu'aucune unité, à part notre corps, n'était parti à l'attaque.

Et même nos unités d'infanterie tiraient sur nous, croyant que l'ennemi les attaquait. Au début de l'attaque je me trouvais avec le commandant du corps, chef d'état-major Katchalov, le commissaire militaire Sokolov et le conseiller du secteur opérationnel de la 13<sup>e</sup> armée. Nous étions à l'arrière-garde de notre meilleure division, la division Blinov, que commandait alors un célèbre participant d'Octobre — Dybenko<sup>5</sup>.

Lorsque l'ennemi commença à tirer de très près sur notre cavalerie, je reçus l'ordre de trouver immédiatement les fourgons de l'état-major du corps et avec l'état-major de sortir de ce cercle de feu et de rejoindre notre point de départ. Je trouvai l'état-major et nous traversâmes au galop, l'arrière de l'ennemi sous une pluie diluvienne. Enfin, la nuit du deuxième jour, l'état-major du corps réussit à échapper à l'encerclement. Deux jours durant (4 et 5 juillet), notre cavalerie tenta d'échapper à l'encerclement, perdant la moitié de ses hommes avec leurs chevaux. Dans certains escadrons, il ne restait que 5 hommes. C'était la catastrophe.

Le lendemain, suite à la tension nerveuse et au refroidissement sous la pluie (la pluie d'ailleurs évita des pertes encore plus grandes), j'attrapai d'énormes furoncles sur tout le corps, qui bientôt percèrent et auxquels se collait ma chemise. Mon cœur était désolé et triste, et mon corps se tortait de douleur.

Vers la mi-juillet 1920, notre état-major se trouvait à la

---

5. DYBENKO (1889-1938), membre du Parti bolchevik depuis 1912. officier subalterne de la flotte de la Baltique, un des dirigeants militaires de l'insurrection d'Octobre, occupa par la suite divers hauts postes militaires. En 1938, alors qu'il commandait le district militaire de Léningrad, il fut victime des purges. Réhabilité pendant la « déstalinisation ».

station d'Alexandrovsk. Une commission gouvernementale arriva de Moscou. Elle comprenait :

- Rosa Zemliatcka du C.C. du P.C. (b).
- Gleb Boky de la Tchéka.
- Klim Vorochilov du R.V.S.R.

La commission venait pour juger Jloba, qui était accusé de l'échec de l'attaque, de l'anéantissement du corps à cheval, de « partisanat » et de modification arbitraire de l'heure de l'attaque qu'il avait, disait-on, avancé de 2 heures.

Il nous semblait à nous — soldats du corps de Jloba — étrange et suspect que se trouve du côté de l'accusation, le conseiller du secteur opérationnel près l'état-major de la 13<sup>e</sup> armée et qu'il donne un témoignage tout à fait faux : il était parfaitement au courant de l'innocence de Jloba, puisqu'il se trouvait avec nous au début de l'attaque, pendant l'encerclement.

Nos chefs de divisions, les commissaires et les membres de l'état-major de notre corps défendaient Jloba et confirmaient que l'heure du début de l'attaque et celle de la jonction avec les unités d'infanterie étaient les mêmes que celles indiquées dans l'ordre du commandant de la 13<sup>e</sup> armée Ouborevitch.

Mais la commission avait son opinion. Elle ne chercha pas à résoudre l'énigme des heures. Elle n'en avait pas le temps... Quelqu'un de Moscou lui enjoignait d'en finir au plus vite... Aussi l'énigme de la débacle du premier corps de cavalerie resta entière.

Qui était le véritable responsable de cette aventure militaire, qui coûta la vie à des milliers de nos camarades, cavaliers de grande valeur ? Peut-être était-ce une erreur d'Ouborevitch ? Ou encore du chef d'état-major Alafonso ?

Il me semble qu'une main cachée et méchante dirigea son épée contre les dizaines de milliers de soldats de l'Armée rouge et en premier lieu, contre le commandant Jloba, ancien mineur bolchevik.

Je ne sais trop pourquoi, beaucoup pensaient alors que quelqu'un se vengeait ainsi de Jloba à cause de son amitié pour Doumenko. Et il ne s'agissait pas de comptes personnels, mais de l'action d'un ennemi caché et perfide de la révolution qui accomplissait alors une diversion politique.

La commission gouvernementale condamna Jloba à être exclu des rangs de l'Armée rouge.

Nous nous séparâmes de Dimitri Jloba à la station d'Alexandrovsk. On raccrocha en queue du train de la commission gouvernementale un wagon pour Jloba, héros de la guerre civile. Sa femme partagea avec lui toutes les peines de son destin, partit avec lui, ainsi que ses deux enfants.

Plus tard nous apprîmes qu'en mars 1921 en Transcaucasie Dimitri Pétrovitch Jloba commandait la 18<sup>e</sup> division de cavalerie qui opéra le difficile passage du col de Gueder et prit Batoum...

Apparemment le but essentiel de l'éloignement de Jloba en 1921 du commandement de la cavalerie soviétique était de le discréditer et de l'éloigner du front sud parce qu'il était un rival possible d'un certain commandant (Boudienny), protégé par une « personnalité », qui prétendait être géniale et supérieure à tous le monde, et qui était en fait une grande nullité, douée seulement pour l'intrigue et la provocation<sup>6</sup>.

Après le départ de Jloba, le 1<sup>er</sup> corps à cheval fut emmené pour se reposer et compléter ses rangs dans le gouvernement d'Ekateronislav ; à Alexandrie, Znamenka, Piatikhatka, Mikhailova, Lozobévaia, Tsare Konstantinova, Vasilievka et dans d'autres endroits.

Notre corps resta presque un mois sans commandant. A Moscou se décidait notre sort ; notre corps serait-il maintenu ou non ? Des bruits divers parvenaient jusqu'à nous : quelqu'un avait proposé de supprimer notre corps de cavalerie en tant qu'unité indépendante, de diviser les trois divisions en petites unités et de les intégrer à des unités d'infanterie. On racontait aussi qu'on allait nous intégrer dans la 1<sup>re</sup> armée à cheval de Boudienny qui venait d'être retirée de notre front et qui avait été basée sur le front sud-ouest de Pologne, en réserve.

Mais laisser le front de Wrangel sans cavalerie revenait à la même chose que couper les ailes à un oiseau. Le président du R.V.S.R. s'intéressa lui-même du sort de notre corps de cavalerie. Apparemment, il avait percé à jour les desseins de deux membres du conseil militaire du front sud-ouest. Staline et Vorochilov, qui cherchaient à favoriser Boudienny par tous les moyens.

Trotsky signa l'ordre de rebaptiser le 1<sup>er</sup> corps à cheval, 2<sup>e</sup> armée à cheval. Et le commandement du front sud-ouest (Egorov-Staline) nomma Oka Gorodovikov, ancien commandant de division dans l'armée de Boudienny commandant de la deuxième armée à cheval.

Sous ses ordres, la 2<sup>e</sup> armée à cheval s'installa à Ekaterinoslav, dans la maison de l'ancien gouverneur de la ville.

Les jours et les semaines passaient. Nos régiments, dont les rangs s'étaient clairsemés, complétaient leurs effectifs en hommes et en chevaux, se reposaient et reprenaient des forces. Le souvenir de la défaite subie commençait à s'effacer. Le jour vint où la 2<sup>e</sup> armée à cheval entra en action. Pendant que nous complétions nos rangs et que nous nous

---

6. Après la guerre civile, Jloba occupa divers postes économiques et administratifs dans le Caucase et le Kouban. Il mourut en 1944.

repositions, la ligne du front s'était déplacée vers le Nord jusqu'à Nikopol et Alexandrovsk.

Dès les premiers jours il fut clair pour tous que Gorodovikov était incapable de gagner ne serait-ce qu'une bataille<sup>7</sup>. Il n'avait ni l'expérience suffisante pour commander une importante unité de cavalerie, ni les connaissances théoriques pour mener une guerre de manœuvres.

Aussi la 2<sup>e</sup> armée à cheval ne remplit-elle pas les tâches fixées par le commandement ; elle arriva avec du retard sur le champ de bataille, et du fait de l'inexpérience de son commandant, tomba sous les coups de l'ennemi.

Vers la mi-août on ordonna à Gorodovikov d'accomplir un raid de cavalerie sur les arrières de Wrangel et dans la région de Melitopol, d'opérer la jonction avec le groupe de Kakhok des armées de Blücher. Gorodovikov ne sut remplir cette tâche et le raid échoua. Peu après, dans la région de Serogazy notre armée arriva en retard au but fixé et ne put aider l'infanterie de Blücher.

Le 30 août notre armée refusa le combat dans la région de Serogazy, où nos unités d'infanterie menaient des combats acharnés contre la cavalerie du général wrangélien Barbovitch.

Les Verkhnie Serogazy changeaient chaque jour de mains et notre armée ne faisait rien. Les unités d'infanterie de Blücher nous injuriaient et nous maudissaient. Le commandement de la 2<sup>e</sup> armée à cheval — Gorodovikov, Chadenko, Gorbounov, Chelokov, Sokolov — s'énervait, s'agitait et promettait de redresser la situation, mais rien ne changeait.

On avait l'impression que nos cavaliers ne savaient plus combattre. Les soldats et les commandants des unités commençaient à murmurer et à critiquer ouvertement le commandant Gorodovikov et Chadenko membre du Conseil militaire.

De plus sur nos arrières, Makhno continuait à s'agiter. Ses bandes essayèrent de s'emparer de l'état-major de la 2<sup>e</sup> armée à cheval à Ekaterinoslav. Ils entrèrent dans la ville avec des chars équipés de mitrailleuses, camouflés en chariots de foin, ouvrirent le feu, soulevèrent une immense panique et s'emparèrent d'un grand nombre de bâtiments d'organisations soviétiques.

La garde ne les laissa pas approcher de l'état-major. Mais le lendemain, des patrouilles découvrirent aux abords de la

---

7. Dans *Staline*, Trotsky mentionne Gorodovikov parmi d'autres commandants dont « les contributions à l'Armée rouge et à l'Etat soviétique ne s'élevaient pas au-dessus de celles de centaines de milliers d'autres, mais dont les noms furent sauvés d'un oubli total seulement en raison de leur association précoce avec Staline ».

ville dix soldats de l'Armée rouge, le ventre ouvert et rempli de blé, avec des écriteaux :

« C'EST POUR LES REQUISITIONS DE BLE »

On ramena les soldats tués à l'état-major de l'armée et un meeting de plusieurs milliers de personnes fut organisé. Du balcon de l'état-major parla le représentant de la section politique de l'armée. A côté de lui il y avait une jeune fille employée pour le codage dans la 2<sup>e</sup> division de cavalerie, Augusta Solomonovna Lariouchina.

### **Le commandant Mironov**

Le 21 septembre 1920, par décision du gouvernement soviétique, le front sud fut considéré comme un front indépendant. Frounzé fut nommé commandant de ce front ; F.K. Mironov, revenu de Moscou, fut nommé commandant de la 2<sup>e</sup> armée à cheval. Beaucoup d'entre nous savaient qu'il venait de sortir de prison, où il avait passé quelques mois, en attendant de comparaître devant un tribunal révolutionnaire. Il risquait d'être fusillé pour violation du règlement militaire, c'est-à-dire pour des actions arbitraires menées malgré l'interdiction du haut commandement.

Mais Trotsky intervint en sa faveur et demanda sa grâce et sa libération. Ces années là, Trotsky sauva un grand nombre de spécialistes militaires, favorables à la Révolution, des officiers et des généraux de l'armée tsariste, soupçonnés ou arrêtés par les organes de la Tchéka.

La Guerre civile commencée par les généraux Dénikine, Ioudenitch, Koltchak, Wrangel, contre le pouvoir des soviets attira dans les rangs de ces généraux une grande partie des officiers blancs. Cependant, du côté de l'Armée rouge, au début de la révolution et de la guerre civile, se trouvaient un certain nombre de spécialistes militaires.

Pour vaincre l'ennemi, il fallait acquérir l'art de la guerre, la tactique et la stratégie du combat. L'intervention des quatorze Etats contre la Russie soviétique en alliance avec les gardes blancs exigeait le renforcement par des spécialistes militaires de l'armée d'ouvriers et paysans, qui venait d'être créée.

Trotsky mena une lutte acharnée pour sauver la vie des généraux condamnés à mort, pour les rallier au pouvoir des soviets, pour utiliser leur savoir militaire, sous le contrôle de commissaires militaires communistes ; en cela il s'opposait à Staline qui, sur le front de Tsaritsyne, avait su se faire des alliés de Vorochilov et Miniere, contre les spécia-

listes militaires arrivés sur le front avec un ordre de mission délivré par Trotsky.

Trotsky se « battit » littéralement pour sauver la vie des généraux Broussilov, Snessarev et de beaucoup d'autres, les sauvant des exécutions entreprises par Staline déjà sur le front de Tsaritsyne. Lénine soutenait Trotsky dans cette noble affaire, malgré les immenses calomnies qui lui étaient adressées, à lui et au C.C., par Staline et Vorochilov.

Ce n'est pas par hasard que Lénine disait à Gorki :

— « Oui, oui, je sais, on raconte par là beaucoup de blagues et plus particulièrement, ce me semble, sur moi et Trotsky. Et encore s'ils indiquaient un autre qui soit capable d'organiser en un an, presque une armée modèle et encore de conquérir l'estime des spécialistes militaires.

» Cet homme, nous l'avons. Nous avons tout ce qu'il faut. Et nous ferons des miracles. » (Cf. la revue : *Le Contemporain Russe* n° 1, pp. 241-43, 1924.)

Le cosaque Mironov qui fut nommé commandant de la 2<sup>e</sup> armée à cheval, ancien colonel de l'armée tsariste, était l'un de ces spécialistes militaires. Ce n'était pas seulement un commandant doué mais aussi un patriote et un révolutionnaire.

F.K. Mironov était né en 1872 dans une famille de cosaques du Don dans le village d'Ouest Medveditsky. Il termina le gymnase et un institut militaire, commanda une centaine d'éclaireurs à cheval au cours de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, dut quitter le service pour avoir participé en 1906 aux actions révolutionnaires des cosaques. En août 1914, rappelé dans l'armée tsariste, il est envoyé au front. Il fut fait colonel pour ses exploits sur le front germano-russe.

Après la révolution de février il est élu comme commandant du 32<sup>e</sup> régiment des cosaques du Don en janvier, et s'empara de son drapeau noir avec une tête de mort.

Devant Saransk, Mironov n'eut pas de chance. La lutte contre les blancs était acharnée et il s'était créé une situation dangereuse, l'Armée rouge étant menacée d'encerclement.

A la tête du corps spécial de cavalerie, le 24 août 1919, Mironov voulut s'élançer au combat pour éviter l'encerclement, mais on l'en empêcha, on ne le lui permit pas par un ordre venu d'en haut.

Il sentit une certaine défiance à son égard de la part des commissaires communistes du fait qu'il était un spécialiste militaire (ancien officier de l'armée tsariste), il voulut prouver son dévouement à la révolution et à ses propres risques emmena son corps de cavalerie au combat, désirant montrer par là le caractère éronné de la tactique appliquée en cet endroit du front par les spécialistes militaires, les conseillers de l'Armée rouge.

Mais il fut ramené en arrière, car on avait envoyé à sa poursuite Boudienny et sa cavalerie qui l'amena sous escorte directement au Tribunal Révolutionnaire.

Après ces courtes notes biographiques, je vais raconter la dernière page de la vie héroïque du célèbre commandant Mironov.

Je le vis le lendemain de son arrivée. Responsable du chiffre auprès de l'état-major, je suivais à cheval le commissaire et le chef d'état-major. Nous parcourions les régiments, les brigades et les divisions le long du front où se déroulaient de durs combats. Le commandement de l'armée fit connaissance des escadrons et des régiments au combat.

Il se révéla un dirigeant expérimenté par la manière dont il sut s'intégrer immédiatement dans le combat et dont il résolut les problèmes posés.

Le 8 octobre Wrangel força le Dniepr et commença une opération qui visait à mettre en déroute nos unités d'infanterie à Nikopol et à prendre le bastion de Kakhovka. Notre infanterie ne put repousser l'attaque de Wrangel ; elle fut écartée, et la ville de Nikopol fut prise par l'ennemi.

Les combats devant Nikopol atteignirent une grande intensité, les forces de Wrangel se heurtant à une résistance acharnée des troupes soviétiques. A la suite de la prise de Nikopol les troupes de Wrangel se préparaient à prendre Apostolovo et de là entreprendre une attaque dans la région de Kakhovka.

Le commandant de l'armée fit la preuve de son talent en repoussant l'ennemi sur ce front. Le 14 octobre 1920 les troupes de la 2<sup>e</sup> armée à cheval, par une attaque soudaine, anéantirent complètement le regroupement des forces ennemies près d'Apostolovo et toutes les troupes débarquées par Denikine dans la région de Khortitsa. C'était une victoire, Nikopol fut libéré. Les troupes ennemies refluaient vers le sud, poursuivies par nos unités.

L'automne 1920 fut très froid, et les grands froids frappèrent très vite. De Moscou, un télégramme chiffré de Trotsky arriva pour Frounzé, Mironov, Blücher, Prinakov et les autres commandants ; il leur ordonnait de « prendre la Crimée, avant l'hiver, à n'importe quel prix, sans tenir compte des pertes possibles ».

Fin octobre, notre infanterie commandée par Blücher et notre cavalerie commandée par Mironov s'approchèrent très près de Perekop. C'était une forteresse naturelle remarquable, formée d'une immense muraille turque avec, devant, un fossé large et profond, dont les extrémités débouchaient sur la Mer Noire et la Sivah (« la mer pourrie »).

Mironov divisa son armée en 2 parties. Il envoya une partie — la 16<sup>e</sup> division de cavalerie — à la suite des unités d'infanterie, à l'arrière de Perekop, traverser à gué la Sivach.

Il garda la deuxième — la 1<sup>re</sup> et la 20<sup>e</sup> divisions de cavalerie constituaient les forces principales de l'armée — pour une attaque frontale, avec les principales unités d'infanterie de Blücher. L'attaque, à l'arrière de Perokop, eut lieu dans des conditions très difficiles. La vase aspirait les hommes et les chevaux. Il faisait très froid, les habits mouillés gelaient sur les soldats, mais ils avançaient toujours sous le feu des mitrailleuses.

Beaucoup se noyèrent dans la Sivach, avant d'atteindre la rive opposée. Pendant 3 heures les soldats avancèrent avec l'eau glacée jusqu'à la ceinture et atteignirent la presqu'île de Litov... Ce fut une marche héroïque de gens, que n'arrêta pas la peur de la mort, au nom de la victoire de la révolution mondiale.

S'il s'agit de comparer les souffrances et les peines que connurent ceux qui participèrent à cette victoire historique de la guerre civile, avec celles des soldats et des officiers de la guerre patriotique, en tant que combattant de ces 2 guerres, je dois dire, sans passion, que combattre pendant la guerre civile était beaucoup plus pénible que pendant la guerre patriotique.

Et si nous avons vaincu alors un ennemi armé jusqu'aux dents, qui comptait dans ses rangs tant de spécialistes militaires, qui avait pour alliés les états impérialistes, cela ne s'est fait que parce que l'idée de la révolution mondiale nous portait en avant.

Ce serait un crime et un sacrilège contre la conscience et la mémoire de l'humanité, si les générations futures vouaient à l'oubli les souffrances inhumaines, les privations et le dévouement à la révolution des soldats et des commandants de l'Armée rouge, qui ouvrirent la voie à la victoire du pouvoir des soviets sur la contre-révolution mondiale et les gardes blancs locaux. Celui qui oublie le passé, vivra sans avenir.

Pour en revenir aux actions de la 2<sup>e</sup> armée à cheval et au destin de son commandant Mironov, je dois raconter certains épisodes héroïques de cette guerre, qui sont restés gravés dans ma mémoire.

La ligne principale de défense suivait la muraille Turque. Elle était longue de 11 km, haute de 8 m. Devant cette muraille, il y avait un fossé profond de 10 mètres, large de 20. De plus il y avait deux lignes de barbelés, et une troisième ligne était dissimulée dans le fossé.

Au sommet de la muraille Turque il y avait tout une série de guérites et d'abris reliés par un réseau de passages protégés. Les approches de la muraille se trouvaient sous le feu de 400 mitrailleuses et d'un grand nombre de pièces d'artillerie. Il y avait aussi des tanks, des blindés et des projecteurs.

La 51<sup>e</sup> division d'infanterie et la 2<sup>e</sup> division de cavalerie se lancèrent à l'assaut de la muraille Turque. Deux assauts furent repoussés par l'ennemi. Par deux fois notre cavalerie essaya de prendre la muraille, et par deux fois sous un intense feu d'artillerie dut reculer.

Le 9 novembre 1920, après le troisième assaut la muraille Turque tombait. Le 11 et 12 novembre les positions ennemies de Iouchoun tombaient.

Mais l'ennemi n'était pas encore complètement brisé. Près du ravin de Karpovo les unités d'infanterie des troupes de Blücher se heurtèrent à une résistance active des soldats de Wrangel. Une énorme quantité de troupes ennemies étaient concentrées à cet endroit, en particulier le célèbre corps de cavalerie du général blanc Barbovitch.

En cas de défaite de nos troupes près du ravin de Karpovo, quelques brigades et deux divisions de Blücher auraient été isolées et anéanties.

La cavalerie du Général Barbovitch se trouvait déjà sur l'arrière de la 52<sup>e</sup> division, menaçant de la couper des premières lignes.

Mais ici encore, le talent militaire de notre commandant évita la catastrophe.

J'assistai à cette bataille de très près. Elle était grandiose et terrible, émouvante et héroïque.

Sur la steppe immense, notre cavalerie de la 16<sup>e</sup> division s'avancait à la rencontre de la cavalerie de Barbovitch.

Derrière elle, dissimulée aux regards de l'ennemi, s'avancait une rangée d'auto-mitrailleuses. A la dernière minute, notre cavalerie se scinda en deux et les cavaliers ennemis se trouvèrent face aux menaçantes auto-mitrailleuses. 200 mitrailleuses tirèrent. Les sabres étincelèrent. La steppe retentit des gémissements des gardes blancs. Les premiers rangs de la cavalerie ennemie furent balayés en un instant, les autres firent demi-tour mais furent fauchés par les balles comme par une faux. Très peu réussirent à y échapper. L'infanterie blanche, prise de panique refluit en abandonnant ses armes, et se rendit. Ce fut une débâcle totale pour l'armée de Wrangel et surtout pour la cavalerie du général Barbovitch.

Désormais l'initiative d'action appartenait à notre 2<sup>e</sup> armée à cheval. Nos trois divisions firent irruption en Crimée, s'emparant des villes et des villages, anéantissant les forces vives de l'ennemi.

Le 13 novembre 1920, la 2<sup>e</sup> armée à cheval fut la première à pénétrer dans Simferopol, laissant loin derrière elle les unités d'infanterie de Blücher et la 1<sup>re</sup> armée à cheval de Boudienny (revenue vers la mi-octobre du front de Pologne) qui pénétra à Simferopol 28 heures après l'occupation de la ville par l'armée de Mironov.

Le 15 novembre la 2<sup>e</sup> armée à cheval s'empara de Sébastopol et le 16 de Kertch. A vrai dire toute la Crimée fut prise par la 2<sup>e</sup> armée à cheval commandée par Mironov.

Quand notre cavalerie pénétra à Simforopol et à Sébastopol toutes les rues de ces villes étaient barrées par des chariots abandonnés, chargés d'armes, de ravitaillement, d'équipements. Les chevaux en essayant de se libérer de leur charge, avaient complètement emmêlés leurs rênes, formant dans les rues des embouteillages qui freinaient la progression de notre cavalerie.

Les fenêtres des maisons étaient barricadées avec des planches ce qui leur donnait l'apparence d'être vides de tout habitant ; en fait la population n'avait pas fui, je ne parle pas bien sûr des riches, mais des petits bourgeois, des travailleurs, des petits artisans et commerçants. En parlant avec les habitants de ces villes, des causes de l'accueil si timide et si froid réservé à nos troupes (planches barricadant les fenêtres, portes verrouillées), nous apprîmes que les officiers blancs avaient répandu parmi la population, d'infâmes calomnies sur l'Armée rouge, qualifiant ses soldats de barbares et d'agresseurs. C'est ainsi que les gardes blancs avaient terrorisé la population, avant de quitter pour toujours la Crimée.

Lorsque nous allâmes sur le bord de la mer près de Sébastopol, un spectacle étonnant s'offrit à nous : l'horizon entier était rempli de bateaux, qui emmenaient en émigration la bourgeoisie russe et les débris de l'armée blanche.

Le lendemain, après la prise de Sébastopol, tous nos soldats et le commandement subalterne reçut des cadeaux venant des prises de guerre. Pour ma part, je reçus 20 livres de sucre en poudre, un costume anglais en laine et un browning blanc n° 2.

Peu après nous, Frounzé, commandant du front sud arriva à Sébastopol. Au cours de l'offensive il se trouvait toujours parmi nos détachements. C'était un homme hardi et bon ; il discutait avec les soldats sans affectation, d'égal à égal. Il était très respecté par les communistes de l'armée.

Le troisième jour de notre séjour à Sébastopol l'état-major de la 2<sup>e</sup> armée à cheval reçut un télégramme chiffré de Moscou pour Frounzé. C'était un ordre du jour du président du R.V.S.R., Trotsky, dans lequel il remerciait au nom du gouvernement soviétique, les soldats et les commandants, qui s'étaient emparés de la Crimée et ordonnait de disloquer la 1<sup>re</sup> armée de partisans de Makhno et de l'intégrer par petits groupes dans les effectifs d'infanterie et de cavalerie de l'Armée rouge.

En septembre 1920, Batko Makhno avait cessé la lutte armée contre l'Armée rouge, s'y était rallié et avait lutté avec elle contre Wrangel jusqu'à sa défaite finale. Lorsque

nos troupes et les partisans de Makhno avaient occupé les villes et villages de Crimée, Makhno avait dévasté un grand nombre de dépôts de provisions de l'ennemi et envoyé tout cela de Crimée en Ukraine.

Le commandant du front sud Frounzé, ordonna au commandant Mironov d'emmener son armée de Crimée et de la concentrer dans la région de Taganrog pour liquider l'armée de Makhno.

A la station de Volnovakh, notre état-major fut réparti dans les wagons. Mironov exécuta l'ordre de Frounzé. Mais on sentait chez tous les combattants un certain dépit dû à une vexation confusément ressentie. Beaucoup d'entre nous se demandaient pourquoi on envoyait notre cavalerie liquider Makhno et non celle de Boudienny, qui de mai à octobre n'avait pas pris part au combat. En mai elle avait été retirée de notre front et transférée à Lvov où il n'y avait pour ainsi dire pas de batailles. Les combats se déroulaient en direction de Varsovie et là les armées de Toukhatchevsky, en particulier l'héroïque cavalerie de Gaï.

La 1<sup>re</sup> armée à cheval se trouvait tout l'été en réserve pour le commandement du front sud-ouest (Egorov-Staline) et ne revint sur le front sud que dans la 2<sup>e</sup> quinzaine d'octobre, alors que la 2<sup>e</sup> armée à cheval et les unités d'infanterie de Blücher livraient de très durs combats contre Wrangel.

La cavalerie de Boudienny n'avait pas pris part aux combats décisifs contre Wrangel et suivait en fait dans les fourgons ; c'est la cavalerie de Mironov et l'infanterie de Blücher qui livrèrent les combats décisifs contre Wrangel.

Et voilà maintenant que c'était encore la 2<sup>e</sup> armée à cheval qu'on envoyait sabrer les partisans de Makhno...

Il m'arrivait très souvent d'accompagner Mironov dans ses fréquentes expéditions sur les lignes où se trouvaient nos unités de cavalerie. Bien que chargé du chiffre, je ne restais pas souvent à l'état-major. La plupart du temps je suivais Mironov et chiffrais les ordres et les rapports dans des conditions fort difficiles — sur mes genoux, sur ma selle ou dans la boue d'un chemin.

Je connaissais le chiffre militaire par cœur, ce qui me permettait de travailler en route, de mémoire, sans traîner avec moi le chiffre imprimé (ce qui dans les conditions du front n'était pas sans danger).

Notre Commissaire militaire Karpov et un spécialiste militaire — chargé des missions auprès du commandant de l'armée Katchalov (notre ancien chef d'état-major du temps de Jloba) accompagnaient aussi Mironov dans des expéditions.

Un jour, nous étions très fatigués à la suite d'une tournée à cheval et le commissaire proposa de prendre un peu de

repos dans un ravin en pente douce. C'était en octobre un vent froid et pénétrant soufflait. Nous avions lâché nos chevaux, sans toutefois les laisser s'éloigner trop loin.

Le commandant était couché dans l'herbe jaunie et regardait le ciel automnal. Il était pensif. Sur son visage fin et sévère, on lisait une certaine tristesse. Nous le comprenions, car il portait une lourde responsabilité quant à l'issue de la guerre dans le secteur du front qui lui avait été confié. On attendait de lui l'écrasement de Wrangel. Les victoires de l'Armée rouge sur cet ennemi acharné coûtaient beaucoup de victimes, de souffrances et de tourments. Mironov était un homme droit, intègre et un soldat dévoué à la Révolution. Ce n'est pas pour rien que Trotsky, qui connaissait bien les hommes et se trompait rarement sur leur compte, s'était porté garant de Mironov. Mais son talent et ses succès militaires suscitèrent à plusieurs reprises l'envie de certains de ses anciens compagnons d'armes, qui étaient devenus ses ennemis secrets. Comme des taupes, ils creusaient le sol sous ses pas.

Il ne pouvait pas ne pas le sentir, en évoquant son passé récent.

Pendant ce court repos dans le ravin, nous commençâmes à discuter. Le commissaire lui demanda : « que pensez-vous de Doumenko et Jloba, vos prédécesseurs » ?

Mironov répondit à peu près la chose suivante :

« C'étaient d'honnêtes commandants de l'Armée rouge du temps où nous combattions tous ensemble contre Dénikine, Boudienny, était aussi avec nous mais il s'écarta par la suite. Maintenant on le garde à Moscou et on le flatte... parce qu'il est utile, commode... quelqu'un veut miser sur ce cheval... il est au centre du jeu des forces politiques... on le garde dans le but politique... il n'est pas querelleur... il est toujours possible de s'entendre avec lui... »

Après un court silence, il reprit :

« Par contre Doumenko et Jloba sont — comment l'exprimer au mieux — pleins de piquants. On ne peut jouer avec eux comme sur une balalaïka... et je leur ressemble. »

Je ne jugerais pas qu'il employa exactement ces termes, mais je me souviens en tous cas parfaitement du sens de ses paroles. La discussion prit fin. Quelque part dans la steppe un cheval hennit. Les nôtres lui répondirent, dressant les oreilles. Nous sautâmes en selle et filâmes en direction de nos divisions de cavalerie...

Janvier-février 1921, il faisait si froid que les oiseaux gelaient en plein vol et tombaient comme des pierres sur le sol. Les wagons confortables pris à Wrangel où s'était logé notre état-major, gelèrent sur les rails si fort que la locomotive fit, mais en vain, deux tentatives désespérées pour les détacher. Les gens de l'état-major qui versaient sur les roues

toute sorte de liquides ne s'imaginaient pas ce que ça leur coûterait, plus tard, quand il faudrait se déplacer rapidement, au cours d'une alerte.

Un jour où il faisait si froid, on apprit qu'un détachement de mille partisans de Makhno avançait en direction de la station de Volnovakha avec l'intention d'anéantir l'état-major de la deuxième armée à cheval.

Nos trois divisions de cavalerie combattaient alors avec acharnement Makhno et resserraient l'étau autour de ses bandes dans la région de Tagenrod.

Mironov appela le chef de station et lui ordonna d'accrocher au train de l'état-major une deuxième locomotive, pour décoller les wagons gelés. Mais le chef de la station répondit qu'il n'y avait pas de locomotive de réserve ni à Volnovakha ni dans les stations voisines.

Le chef d'état-major annonça qu'il ne pouvait joindre par ligne directe les divisions qui étaient en déplacement perpétuel à la poursuite des bandes de Makhno. Alors Mironov alla lui-même au télégraphe et sans chiffrer le texte, envoya par radio un communiqué sur le danger que courrait l'état-major, leur enjoignant de venir immédiatement à son aide.

Nous nous préparions au pire et primes nos armes. Nous étions 70 à travailler à l'état-major et chacun de nous avait une arme personnelle : revolver, browning, ou encore un « Smet Vesson », vieux pistolet à 5 coups.

Il y avait également un détachement de 40 hommes armés de carabines. Mais il y avait peu de cartouches.

Pour résister à un millier de partisans de Makhno c'était très peu. Nous couper en morceaux ne les gênait absolument pas. Ils l'avaient déjà fait à maintes reprises, au cours de raids contre des unités de l'Armée rouge, inférieures en nombre.

Mironov était calme et vif. Dans ces minutes de danger, il révéla une maîtrise de soi extraordinaire. Je me souviens de ses paroles. « Si avec le peu d'armes dont nous disposons nous résistons et tuons la 1<sup>re</sup> centaine de partisans de Makhno, les autres reculeront et se disperseront ». Cela nous rendit confiance en nous-mêmes et dans le succès.

Deux heures environ s'écoulèrent dans cette atmosphère tendue. Soudain nous entendîmes un bruit de galop et des cris. Un de nos régiments de cavalerie arrivait à notre secours. Nous l'accueillîmes avec des cris de joie et le commandant du régiment après avoir embrassé Mironov, raconta comment il avait entendu nos appels à l'aide.

Ils avaient rattrapé les partisans de Makhno et les avaient dispersés à 5 km de la station de Volnovakha.

A peine cet incident était-il terminé, qu'un nouveau malheur fit son apparition. A l'état-major de notre armée, arriva

un homme étrange venant de la section politique de l'état-major général du front. Il présenta un document, où il était écrit que le commissaire de notre armée Karpov était retiré de son poste et rappelé à la section politique de l'état-major du front, et que cet homme étrange était nommé à sa place. Ce nouveau « commissaire » se mit aussitôt à répandre le bruit qu'on allait bientôt écarter Mironov de son poste et qu'il serait arrêté pour avoir eu des contacts avec Makhno. Ces nouvelles troublèrent chacun de nous.

Ensuite le « nouveau commissaire » vint dans le wagon où était installée la section de codage de l'état-major de la 2<sup>e</sup> armée à cheval et chassa tous les 3 codeurs (Nefediev, Matiouchenko et moi) du wagon et nous ordonna de jeter aux ordures la boîte qui contenait les différents chiffres. Cela ressemblait beaucoup à une diversion politique. Toutefois nous obéîmes sans rien dire et nous nous retrouvâmes dehors, au froid, tremblant d'indignation devant cet arbitraire total, nous restions, profondément offensés et sans défense, à côté du wagon. Le chef de la section spéciale de notre armée s'approcha et nous demanda ce qui s'était passé. Nous lui en fîmes le récit.

Il ne savait encore rien du nouveau « commissaire » qui s'occupait à discréditer Mironov. Nous lui en parlâmes aussi. Il nous quitta rapidement, disparut on ne sait où, sans rien nous dire. Quelques heures après, nous apprenions que le nouveau « commissaire » était un imposteur, avec de faux documents, et qu'il était sous bonne garde à la section spéciale.

Cet événement nous rappela quelque peu la situation qui régnait à l'état-major du 1<sup>er</sup> corps de cavalerie du temps de Doumenko. Il semblait que maintenant aussi une main cachée et traître commençait à agir contre Mironov. Malheureusement ce n'était pas seulement une impression, annonçant le malheur qui allait atteindre Mironov.

Bientôt, en effet, il fut communiqué que Mironov était rappelé à Moscou, à l'état-major du R.K.K.A., au poste d'inspecteur général des unités de cavalerie de l'Armée rouge. C'était un avancement mérité. Mais Mironov se retrouva non pas à l'état-major du R.K.K.A. mais dans la prison politique de la Boutyrka. C'était tout à fait inattendu et incompréhensible pour tous les soldats de notre armée.

A la suite de cela, la deuxième armée à cheval fut transformée et rebaptisée deuxième corps à cheval, sous prétexte qu'elle n'avait pas rempli sa tâche en ce qui concerne l'anéantissement de Makhno.

En réalité, cela ne correspondait pas à la vérité. Les troupes de Makhno avaient été anéanties, et, et en parties dispersées. Seul un petit groupe de gens proches de Makhno

avaient réussi à échapper à l'encerclement devant Taganrog et avait franchi la frontière roumaine avec son ataman.

Puis on apprit l'arrestation et l'exécution de Mironov. Le deuxième corps de cavalerie, formé à partir de la deuxième armée à cheval, fut embarqué, comme un lépreux, avec les chevaux dans des wagons et emmené dans un coin perdu près de Rostov sur le Don. Peu après je fus rappelé pour aller travailler au chiffre à l'état-major de la 3<sup>e</sup> armée du Kouban, dans la ville de Krasnodar.

... Ainsi se termina le destin dramatique du commandant d'armée Mironov. Son apparition à la 2<sup>e</sup> armée à cheval fut un heureux événement pour le destin de la République des Soviets, mais marqua la fin de son destin personnel. C'était une forte personnalité, capable et fort doué qui se détachait nettement, sur le fond de certains commandants, qui essayaient de rivaliser avec lui, mais qu'il éclipsait par ses connaissances et par l'indépendance de son caractère.

Pourquoi Mironov a-t-il péri ? — cela doit être établi par d'honnêtes historiens militaires, sur la base des documents, qui seront un jour tirés des archives des organismes d'enquête, de celles du parti et de l'Armée rouge.

Je fus injustement arrêté en 1949 et enfermé dans le camp de Karaganda. J'y fis la connaissance d'un Russe blanc émigré, Roudenko, le fils du colonel Roudenko dans l'armée de Wrangel. La famille de ces Roudenko vivait avant la révolution à Novotcherkask puis émigra. Au cours de la discussion, il s'avéra que j'avais combattu en Crimée, dans la 2<sup>e</sup> armée à cheval, et lui, dans le corps à cheval du général blanc Barbovitch et qu'il avait échappé alors par miracle à la mort. Il me raconta qu'en 1921, à Paris il avait appris l'exécution de Mironov et qu'il s'en était beaucoup réjoui.

« Mironov écrasa notre cavalerie — dit-il, et nous chassa sans répit jusqu'à la mer noire. Il est le principal responsable de la fin de l'armée de Wrangel et de notre destin d'émigrés. »

Puis, affectant une bienveillance chevaleresque, il évoqua Mironov, comme « le commandant le plus doué de tous ceux qui commandaient des régiments de cavalerie dans l'Armée rouge » et déclara qu'« il avait effacé par sa gloire, beaucoup d'autres cavaliers remarquables qui par la suite causèrent sa perte... ».

En 1956, après le XX<sup>e</sup> Congrès, F.K. Mironov fut réhabilité à titre posthume<sup>8</sup>.

---

8. Mironov, cosaque, né en 1872. Colonel de l'armée du tsar, se mit après Octobre au service des Soviets. Il eut des démêlés avec le haut commandement soviétique en 1919, fut fait prisonnier et condamné à mort, amnistié et libéré pour commander une armée contre Wrangel. Il fut décoré pour ses actions dans ces combats. Un an plus tard, il fut accusé de trahison et fusillé. Il a été réhabilité à titre posthume.

Ces souvenirs ne prétendent ni à l'exhaustivité ni à une exactitude totale. Ce sont les souvenirs d'un participant et d'un témoin de la lutte héroïque de l'Armée rouge contre ses ennemis, témoin qui se trouva aux côtés des commandants légendaires de la guerre civile, Doumenko, Jloba, Mironov, etc.

Par la suite, je fus en contact et rencontrai, dans mon travail au commandement supérieur de l'Armée rouge, Toukhatchevsky et Trotsky, qui éveillèrent en moi une profonde sympathie à leur égard, par leur immense dévouement à la cause de la révolution mondiale. Je ne peux pas me taire sur ces héros disparus et tant calomniés de la République des Soviets, en pensant aux générations qui connaîtront un jour la vérité sur eux.

Les crimes doivent être punis.

### **La « nuit des pauvres » à Krasnodar**

En 1921, je me retrouvais à Krasnodar, en tant que militaire dans l'état-major de la 10<sup>e</sup> armée du Kouban. La ville était en état d'alerte. La nuit il était dangereux de sortir. Des coups de feu éclataient partout.

La contre-révolution dans le Kouban avait assassiné par derrière, le président de la Tchéka de Krasnodar Ian Polowian. C'était un défi à la révolution, et un appel au soulèvement contre elle.

La bourgeoisie du Kouban rassemblait ses forces depuis longtemps et les concentrait à Krasnodar. Sur toutes les routes, des officiers blancs déguisés, et dissimulant leurs armes, se dirigeaient vers la ville. Le soulèvement était fixé au 1<sup>er</sup> mai.

Mais les cadres révolutionnaires bolcheviques ne dormaient pas non plus. Le complot des forces contre-révolutionnaires fut démasqué. Tous ceux qui en faisaient partie, furent fusillés. L'état de siège fut proclamé à Krasnodar.

Le secrétaire du parti pour la région Kouban-Mer Noire, Mikoyan et un membre du conseil militaire de la 3<sup>e</sup> armée, Epstein, avaient créé dans la ville un état-major secret pour l'expropriation de la bourgeoisie.

Vint la nuit agitée, que la bourgeoisie de Kouban appela par la suite « nuit des pauvres ». Des groupes de soldats en armes circulaient dans les rues, et aux carrefours il y avait des patrouilles renforcées. Tous étaient prêts.

Dans le théâtre municipal, tous les communistes de la ville s'étaient réunis d'urgence. A la tribune apparut Kalinine, qui était de passage dans la ville. A côté de lui, Mikoyan et Epstein qui s'adressa à nous avec un discours enflammé. Dans sa conclusion, il déclara tous les commu-

nistes de la ville, y compris ceux des unités armées, mobilisés et prêts au combat.

Il nous fut ordonné de passer immédiatement à l'expropriation de la bourgeoisie de Krasnodar. Il fut mis à la disposition de chaque communiste, 5 soldats d'un régiment d'infanterie qui était stationné à l'entrée du théâtre. Puis on nous distribua des papiers officiels tamponnés et signés dans lesquels étaient indiquées les rues et les maisons, où vivaient les riches, chez qui il fallait aller réquisitionner les biens pour l'Etat.

Durant cette nuit inoubliable, il y eut beaucoup d'incidents dramatiques, d'autres comiques. Souvent on ne nous laissa pas entrer sur le champ, nous faisant attendre longtemps dans la rue. Dans de nombreuses maisons, on nous injuria grossièrement et on nous éprouva durement, cherchant à nous faire commettre des actes de violence, mais nous nous conduisîmes correctement. Certains bourgeois nous promettaient la potence, des femmes sanglotaient et s'évanouissaient.

Je me souviens d'une bourgeoise, qui m'accusa de pillage. D'une voix hystérique elle me lança au visage : « vous êtes encore un enfant, et vous avez déjà appris à piller ».

Dans beaucoup d'autres situations offensantes cette nuit-là, je me tus, mais cette fois je ne me contins pas.

Je répondis à cette bourgeoise en colère que nous étions venus dans sa maison non pas pour piller mais pour reprendre ce qui avait été pillé. Je me souviens, elle pleurait, en tant qu'homme j'avais pitié d'elle, mais les temps étaient durs c'était une période de lutte de classes intense et j'étais un soldat de la révolution.

Les sentiments humains perdaient leurs droits devant le devoir du soldat, qui m'obligeait à exécuter l'ordre donné. C'est ce que je fis honnêtement, en révolutionnaire.

Nous prenions l'or, les objets précieux, les surplus de vêtements et d'aliments : farine, gruau, graisse, sucre. Nous faisions particulièrement attention aux armes.

Nous fîmes un inventaire de tout ce qui avait été saisi et l'emportâmes par convoi militaire, au dépôt de l'Etat.

La classe ouvrière et les travailleurs de Krasnodar applaudirent à l'expropriation de la bourgeoisie, la qualifiant de mesure révolutionnaire.

Le but fixé était atteint. La bourgeoisie se calma et déposa les armes.

Cependant, nous apprîmes que Lénine mis au courant de cette « initiative, apparemment locale » au cours de laquelle il avait pu se produire des exagérations, — envoya à

Mikoyan et à Epstein, un télégramme qui disait (je cite de mémoire) :

« Vous ne comprenez pas la complexité de la situation. Nous venions d'en finir avec Cronstadt et l'Antonovchina, et vous, vous exacerbez nos rapports avec la bourgeoisie du Kouban, en grossissant sa méfiance et sa haine pour le pouvoir des soviets... Vous avez commis une erreur politique, et je vous adresse un blâme. »

En nous trouvant à Krasnodar, nous ne pouvions voir et savoir tout ce qui murissait dans le pays. Le caractère acharné de la lutte contre la bourgeoisie, nous masquait la nécessité forcée d'attirer pour un laps de temps déterminé, les couches aisées de la ville et de la campagne, pour qu'elles collaborent au redressement de notre économie détruite. La révolte de Cronstadt et l'Antonovchina avait montré à Lénine, que le paysan moyen ne s'était rallié que provisoirement à la révolution et que tout retard dans le réexamen du problème des prélèvements de produits agricoles et dans le passage au système de l'impôt en nature, pouvait le pousser dans les bras de la contre-révolution.

Il fallait revoir nos analyses sur la paysannerie et changer radicalement le cours politique. Ceci, nous ne pouvions le voir à Krasnodar mais Lénine l'avait prévu, Lénine préparait la N.E.P.

## Les années 20 : la lutte interne dans le parti

La Révolution d'Octobre ne souleva aucun doute quant à sa légitimité historique dans la mesure où dès le début elle montra au monde entier sa nature internationale.

Mais il a suffi que quelqu'un de la direction, après la mort de Lénine, utilise son « immense pouvoir » à l'intérieur du C.C. et remplace le drapeau international de la Révolution d'Octobre par le drapeau national (le socialisme national dans un seul pays) pour que parmi les communistes du monde entier apparaissent des doutes et commence une lutte interne.

La lutte interne amena en fait la division du mouvement communiste mondial. Et ceci fut particulièrement sensible dans les rangs du P.C. (b) qui se divisa en trois courants : la gauche, la droite, le centre.

L'AILE GAUCHE du P.C. (b) dirigée par L.D. Trotsky représentait les intérêts du prolétariat urbain, de la paysannerie pauvre et des salariés agricoles. L'opposition de gauche proposa un plan d'industrialisation du pays, ce qui découlait de la nécessité vitale de transformer techniquement la Russie et d'améliorer l'existence du prolétariat et de la paysannerie. L'opposition de gauche appelait le Parti à fournir une aide immédiate au prolétariat mondial pour l'instauration dans le monde entier du pouvoir des ouvriers et des paysans, c'est-à-dire le pouvoir des Soviets. Elle s'appuyait sur la situation favorable à la prise du pouvoir dans le maillon le plus faible du capitalisme qu'était l'Allemagne dans la première moitié des années 20.

« Toutes les puissances capitalistes de ce qu'on appelle l'Occident le déchiquent et l'empêchent de se relever », écrivait Lénine dans l'article *Mieux vaut moins, mais mieux* en mars 1923.

« Nous avons pour nous cet avantage que le monde entier

est entraîné d'ores et déjà dans un mouvement qui doit engendrer la Révolution Socialiste universelle. »

Cependant les intrigues de Staline contre Trotsky, qui avaient déjà commencé au moment de la guerre civile et qui avaient pris toute leur ampleur après la mort de Lénine se reflétèrent d'une manière catastrophique sur le mouvement communiste international et en premier lieu sur le Parti communiste allemand : de sa direction furent écartés de vieux cadres bolcheviques expérimentés, partisans du Testament de Lénine. La scission dans le P.C.A. provoqua le désarroi de la classe ouvrière allemande. Par cette fissure s'introduisirent les fascistes qui utilisèrent le chaos et les errements provoqués par les intrigues staliniennes dans les rangs du prolétariat allemand. A cette époque, le P.C.A. était la force la plus puissante et la plus décisive pour le destin de la Révolution socialiste mondiale. A mesure qu'à l'intérieur du Parti communiste soviétique devenaient prépondérants les partisans de la théorie du socialisme dans un seul pays, suite à l'exclusion du parti des partisans du Testament de Lénine, en Allemagne se développait le national-socialisme qui amena Hitler au pouvoir en 1933.

... « Je pense que pour se préserver de la scission, et du point de vue de ce que j'ai écrit plus haut des rapports mutuels entre Staline et Trotsky, ce n'est pas une bagatelle à moins que ce soit une bagatelle pouvant acquérir une importance capitale. »<sup>1</sup>

Les prévisions de Lénine étaient perspicaces et justes. Il faut seulement regretter que le parti n'ait pas suivi ces paroles de Lénine. La cause principale en fut que le groupe fractionnel des sept qui s'était formé dans le C.C. aussitôt après la mort de Lénine dissimula au parti le testament de Lénine pendant les années 20. Dans ce groupe fractionnel des sept (comme nous le confia Zinoviev quand, avec Kamenev, il rejoignit Trotsky) entrèrent à l'origine l'aile droite et les centristes, soutenus par l'autorité de Zinoviev, Kamenev, Iaroslavsky, Parmi eux, Boukharine, Tomsy, Rykov, représentaient l'aile droite<sup>2</sup>.

L'aile droite du P.C. (b) dirigée par N.I. Boukharine représentait les intérêts des classes possédantes — les koulaks, la paysannerie moyenne, les Nepmans, la vieille intelligentsia<sup>3</sup>. L'opposition de droite s'opposait à l'industriali-

---

1. Voir le « testament » de LÉNINE : *Œuvres complètes*, t. 36, édition française, p. 608.

2. L'auteur commet une erreur : ce n'était pas Iaroslavsky mais Koubichev, alors président de la Commission Centrale de Contrôle, qui était le septième membre de la fraction de Staline.

3. La formulation de l'auteur est politiquement erronée : les droitières ne représentaient pas les koulaks, les nepmen, etc. mais reflétaient la pression de ces couches sur le parti bolchevik, alors seul

sation par des moyens étatiques. Elle insistait sur la nécessité de la libre activité des entreprises privées et l'abandon du monopole du commerce extérieur. L'aile droite estimait possible (du fait du retard de la révolution mondiale) de conserver — jusqu'à la remontée révolutionnaire — la propriété capitaliste privée. En liaison avec cela, elle avançait le mot d'ordre de « passage pacifique du koulak et du ncp-man au socialisme ».

Subjectivement, Boukharine, Rykov, Tomsy n'étaient pas de mauvaises gens, ni de mauvais communistes. Cependant ayant perdu foi dans la victoire de la Révolution mondiale, objectivement ils avaient pris la voie erronée d'adaptation du système soviétique aux intérêts des éléments capitalistes que, selon Lénine, on pourrait utiliser au moyen de la N.E.P. jusqu'à un moment déterminé seulement.

Le danger principal de la part de l'opposition de droite résidait dans le fait qu'elle défendait un rythme très faible d'industrialisation, alors qu'il fallait par un rythme élevé assurer avant tout le développement de l'industrie de guerre et l'aviation au cas d'une attaque du pays des Soviets par les pays capitalistes.

Au moyen de la transformation technique et de l'équipement en machines de l'agriculture, organisée sur la base du plan coopératif de Lénine, il était possible d'assurer la consolidation de la victoire de la Révolution d'Octobre et d'être prêt, non seulement à repousser les coups venant des pays capitalistes, mais à fournir une aide réelle et efficace au prolétariat mondial qui aspirait à arracher le pouvoir à la bourgeoisie en décomposition à la suite de la guerre impérialiste.

Maintenant, il est clair pour tous que le temps perdu, à cause des droitiers et du centre, en ce qui concerne l'industrialisation du pays au rythme nécessaire, défendue par l'aile gauche du parti avec, à sa tête, Trotsky, se fit sentir dès l'époque de la guerre civile espagnole, et au début de l'attaque de l'U.R.S.S. par l'Allemagne hitlérienne.

Le CENTRE du Parti, dirigé par Staline, représentait les intérêts d'une couche importante de fonctionnaires de l'Etat et du Parti qui détenaient le pouvoir dans la capitale et la province. Cette bureaucratie influente était une force menaçante dans le pays et était en mesure de s'opposer à toute proposition venant de la gauche ou de la droite.

Les centristes ne possédaient pas de programme économique propre et se voyaient contraints d'emprunter des idées isolées aussi bien à l'aile droite qu'à l'aile gauche et

---

parti légal. D'ailleurs l'auteur lui-même rectifie sa formulation sommaire lorsqu'il dit que les droitiers « n'étaient pas de mauvais communistes ».

de les appliquer sous une forme modifiée, en y adjoignant quelques rares idées originales. De plus, hypocritement, ils faisaient passer ces idées pour leur « ligne générale » qu'ils qualifiaient de « léniniste ».

Mais en fait le comportement des centristes était anti-léniniste, non seulement en raison des crimes qu'ils commettaient à l'intérieur du Parti, mais aussi parce que, usant de leur pouvoir immense, ils cachèrent les derniers textes fondamentaux de Lénine et son Testament, parce qu'ils provoquèrent toutes sortes de scissions à l'intérieur du mouvement communiste dans le monde, cassant le développement de la Révolution mondiale. Puis, arguant du « retard de la Révolution mondiale » ils lancèrent la théorie de la « victoire du socialisme dans un seul pays », afin d'accomplir de nouveaux pas criminels lors du redressement économique et du processus d'industrialisation du pays et discréditèrent l'idée du communisme par leurs exactions sanglantes pendant la période du culte de la personnalité.

Au cours de la lutte fractionnelle intense des groupes oppositionnels se créa dans le parti une situation d'autonomisation des trois courants internes au parti qui eurent leurs chefs et leurs centres organisationnels.

Un tel chaos dans le Parti était le résultat des désaccords apparus dès avril 1917, lors de la discussion des « Thèses d'avril » de Lénine et de la question fondamentale de l'insurrection armée. Comme chacun sait maintenant, Staline, soutint alors les « briseurs de grève d'Octobre » qui s'opposèrent à Lénine et Trotsky et défendaient une ligne de « pression sur le gouvernement provisoire ».

Par la suite, il a reconnu son « erreur », mais il ne manqua pas de déclarer qu'il s'était trompé ainsi que la majorité du C.C. du P.C. (b).

Ceci, fondamentalement, confirme ce que dit Trotsky dans les « Leçons d'Octobre ».

Quand Lénine tomba malade après la célèbre « Affaire géorgienne », puis mourut, alors qu'il lisait les résolutions de la 13<sup>e</sup> Conférence du Parti, les opposants d'Octobre 17, qui étaient aussi les adversaires du Testament, formèrent une coalition contre Trotsky, contre les 46 membres du C.C. et les vieux bolcheviques qui étaient intervenus en faveur de l'exécution du Testament de Lénine et d'un programme d'industrialisation rapide, et organisèrent un « Centre fractionnel à l'intérieur du C.C. (le groupe fractionnel des 7) » ce qui marqua une scission de fait à l'intérieur de la direction et du parti lui-même.

Ainsi la direction stalinienne du C.C. créa à l'intérieur du Parti une situation telle, qu'elle conduisit à une rupture totale avec les principes du bolchevisme.

Chaque groupe oppositionnel avait dans la capitale et

dans chaque ville des appartements pour les réunions clandestines, où l'on discutait des divers problèmes politiques, de la même manière que le groupe fractionnel des 7 à l'intérieur du C.C., avant d'amener une question devant le B.P., élaborait derrière le dos du B.P., ses décisions, préparait l'éviction de la direction des membres du groupe des 46, partisans du Testament de Lénine.

Je me rangeais parmi les partisans de l'exécution du Testament de Lénine, à notre tête, il y avait Trotsky. Je me souviens qu'après le 14<sup>e</sup> Congrès, les léningradois avec à leur tête Zinoviev et Kamenev se détachèrent du bloc stalinien.

Ils reconnurent leur activité fractionnelle à l'intérieur du C.C. contre le Parti, contre Lénine, et rejoignirent l'opposition de gauche.

A Moscou se tenaient un grand nombre de réunions clandestines de l'opposition de gauche, où se rassemblaient des ouvriers des usines et des fabriques de la ville ainsi que des étudiants ; y venaient également les leaders de l'opposition de gauche : Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Radek, Lachevitch, Piatakov, Mouralev, Sapronov, etc.

Dans un lieu de réunion clandestine, dans la rue Petrovka, je vis souvent Kamenev, membre éminent du P.C. (b). Ces rencontres avec Kamenev eurent lieu au cours de l'automne 1926. Ce qui me marqua le plus, ce furent les discussions avec lui, sur le parti et ses cadres dirigeants.

Tout ce que j'ai entendu alors, je vais essayer de le raconter dans dix lettres.

## **CE QUE J'AI ENTENDU DE LA BOUCHE DE L.B. ZINOVIEV ET G.E. KAMENEV ET CE QUE JE SAIS DES DOCUMENTS DE LENINE**

### **Première lettre**

Le centre dirigeant du Parti bolchevik — c'est-à-dire le bureau du C.C. — se trouvait pendant les journées de Février 1917 à Pétrograd. Il était alors composé de représentants en vue de la vieille garde. Parmi eux, il y avait Molotov — homme lent et sans énergie — La situation pendant ces journées était révolutionnaire et très tendue. Le Gouvernement Provisoire venait d'arriver au pouvoir.

L'histoire faisait reposer sur les bolcheviks une tâche d'une importance énorme : ne pas se laisser dépasser par les événements, mais influencer sur leur marche et créer des bastions pour les combats à venir du prolétariat dans sa lutte contre la bourgeoisie et le pouvoir.

Mais le bureau du C.C. ne sut pas remplir cette tâche. Il n'avança aucun mot d'ordre politique, alors que le peuple s'était soulevé et il répétait par inertie les mots d'ordre d'hier du Parti.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Staline et Kamenev, qui venaient de rentrer d'exil ne tolérèrent pas une telle inactivité de la part du Bureau du C.C. De force ils retirèrent à Molotov le contrôle de l'appareil du Bureau du C.C. et la rédaction de la Pravda. Sans perdre de temps, ils déployèrent dans les usines et fabriques de Pétrograd une « intense activité » en faveur du Gouvernement Provisoire bourgeois et de sa politique de poursuite de la guerre jusqu'à la victoire...

Cela marquait le passage des bolcheviks à des positions défensistes<sup>1</sup>.

A la suite des vieux-bolcheviks de Pétrograd, ceux de Moscou — Boubnov, Rykov, Piatakov Noguine et d'autres apportèrent leur appui à Staline et Kamenev et affirmèrent leur soutien au Gouvernement Provisoire, qui s'efforçait de poursuivre « la guerre jusqu'à la victoire ».

Ce n'était pas seulement une grave erreur politique de la part de la vieille garde bolchevique, mais aussi une trahison de l'internationalisme, car cela signifiait le refus de se soumettre aux décisions de la conférence internationale des socialistes internationalistes.

La vieille garde bolchevique savait qu'à Zimmerwald en 1915-16 s'étaient tenue une conférence ; parmi les 36 délégués venus de 11 pays différents, il y avait des représentants du P.O.S.D.R. — dont Lénine et Trotsky — qui défendaient des positions internationalistes contre la guerre. Les décisions de cette conférence étaient obligatoires pour le Bureau du C.C.

Le caractère « défensiste » des positions de la vieille garde bolchevique dans les premiers mois de la révolution de Février, mit Lénine, alors dans l'émigration, en position difficile. Il s'efforça de corriger les positions politiques de la vieille garde en Russie et écrivit de Suisse à Pétrograd des lettres au Bureau du C.C. et à la Pravda. Il y condamnait le soutien apporté par les bolcheviks au Gouvernement Provisoire bourgeois et appelait les ouvriers et les paysans à transformer la guerre impérialiste en guerre civile.

Mais les appels de Lénine ne furent pas compris par la

---

4. Sur les luttes intérieures au sein du Parti bolchevik pendant l'année 1917, voir TROTSKY, *Histoire de la Révolution russe*. Le terme « défensiste » fut appliqué à ceux qui, après Février, soutinrent la politique du gouvernement provisoire de « défense nationale », c'est-à-dire de poursuite de la guerre qui restait pour Lénine une guerre impérialiste de la part de la Russie sous le gouvernement provisoire qui était un gouvernement au service de la bourgeoisie russe.

direction du Bureau du C.C. Les lettres et les articles de Lénine furent publiés dans *La Pravda* sous une forme tronquée et il était difficile de comprendre à partir de ces lettres la véritable position de Lénine pendant les journées historiques de la Révolution de février.

Telle est la vérité et il n'y a rien à faire contre. Les bolcheviks n'ont jamais eu peur de la vérité et on peut en parler ouvertement.

Les causes des erreurs de la vieille garde ne sont pas accidentelles. Elles découlaient des décisions du Parti quant à l'attitude à avoir à l'égard de la révolution démocratique-bourgeoise.

La vieille garde considérait ces décisions du parti comme le chrétien l'Évangile. Ne tenant pas compte des lois du développement social qu'elle ne connaissait pas, la vieille garde passa à côté d'événements historiques d'une importance capitale. Elle ne comprit pas que la révolution démocratique bourgeoise en Russie s'était terminée le lendemain de sa victoire, ayant complètement épuisé ses tâches historiques<sup>5</sup>.

N'ayant pas compris cela, la partie de la vieille garde qui se trouvait à la tête du Parti, au moment décisif, ne vit pas non plus que les décisions du parti sur cette question étaient par là même caduques, dès le lendemain de la révolution de février. Les erreurs de la vieille garde révélaient son absence de maturité politique et son incapacité à comprendre la dialectique de la révolution.



## Deuxième lettre

Pendant plusieurs années Lénine se trouvait dans l'émigration en Suisse. Son éloignement de la Russie et du Parti n'avait pas une importance décisive pour les destinées de la Révolution. Il était informé de la situation en Russie par les membres du Parti qui en venaient, par les lettres des travailleurs de Pétrograd et de Moscou et par une lecture attentive et suivie de la presse de Suisse et des autres pays.

Dès les premiers jours de la révolution de février il définit clairement la répartition des forces politiques sur la scène politique russe et dressa le bilan de la révolution

---

5. La formulation de l'auteur est quelque peu sommaire. En réalité les tâches démocratiques bourgeoises de la révolution ne pouvaient être complètement achevées que sous la direction du prolétariat qui, lui, ne pouvait se limiter à ces tâches et devait passer à des tâches socialistes, d'où le caractère permanent de la révolution. Voir TROTSKY, *La Révolution permanente*.

bourgeoise qui n'avait rien apporté de bon au peuple laborieux.

La terre, comme auparavant, était entre les mains des gros propriétaires fonciers, les usines et les fabriques dans celles de la bourgeoisie. Un gouvernement provisoire bourgeois avait remplacé le tzar, représentant de l'aristocratie. C'est la vie qui poussait d'elle-même les ouvriers et les paysans russes vers une nouvelle révolution, qui ouvrirait l'époque des révolutions prolétariennes dans le monde entier. C'est ce que pensait Lénine le 3 avril 1917 lorsqu'il grimpa sur le toit du wagon blindé à la gare de Finlande<sup>6</sup>.

De là Lénine lança au prolétariat russe et du monde entier cinq mots prophétiques qui devinrent l'étendard de notre temps :

« Vive la révolution socialiste mondiale. »

Une nouvelle période de l'histoire mondiale avait commencé.

Lénine fit un brusque tournant à gauche. La vieille garde n'y était pas prête. Dans ses rangs se fit jour une véritable panique. Elle était hésitante, désemparée. On accusa Lénine « d'aventurisme » et de passer sur les positions de la « révolution permanente » de Trotsky<sup>7</sup>.

Depuis ce temps-là beaucoup d'années ont passé. Cependant cette période critique de notre Parti n'a pas encore été décrite sous son vrai jour dans la presse du Parti.

Peut-on dissimuler au Parti un événement aussi dramatique et important de son histoire ?

Non, on n'en a pas le droit.

Le parti doit connaître toute la vérité sur Lénine et sur la vieille garde, plus précisément sur le sommet de celle-ci qui ne répondait pas à l'attente et aux espoirs du parti, lorsque Lénine et ses fidèles compagnons de lutte accomplirent le tournant d'Octobre.

Le parti doit savoir que pour son chef, pour Lénine, les positions théoriques n'avaient pas de signification, si elles ne répondaient pas aux besoins vitaux de l'heure si elles étaient détachées de la vie.

Lénine vint à la révolution d'octobre non pas en copiant les « classiques » du marxisme mais en se dirigeant à l'aide de la boussole des événements historiques, qui avaient réparti les forces en lutte d'une manière nouvelle, il agissait en te-

---

6. Voir TROTSKY, *Histoire de la révolution russe*, et les mémoires de Soukhanov parues sous le titre *La Révolution russe 1917* (Editions Stock).

7. La mémoire de l'auteur est ici en défaut. Trotsky, en avril, était encore retenu dans un camp de prisonniers au Canada. C'est à son retour en Russie qu'il exprima son accord total avec les « thèses d'avril ».

nant compte de la répartition réelle des forces, du nouveau rapport entre les forces entraînées dans la révolution.

Lénine n'oublia jamais que la Russie était le maillon le plus faible de la chaîne de l'impérialisme mondial : on pouvait et l'on devait le faire sauter avec toute la détermination bolchevique, qui précisément faisait défaut au noyau des cadres dirigeants.

C'est seulement en s'appuyant sur le prolétariat russe, sur les travailleurs révolutionnaires de tous les peuples du pays que Lénine et ses fidèles compagnons de lutte, lors du soulèvement armé d'Octobre, surent organiser la prise du pouvoir par le parti révolutionnaire des ouvriers et des paysans qu'était alors le Parti communiste.

La « boussole politique » de Lénine était juste, ce que ne comprit pas la vieille garde qui refusa de le suivre et intervint contre lui, pendant les journées décisives.



### Troisième lettre

Lénine écrivit ses thèses d'avril en Suisse, la veille de son départ pour la Russie. Le jour de son arrivée à Péetrograd — le 3 avril 1917 — il lut ses thèses à la réunion des délégués de la conférence pan-russe des Soviets, à laquelle participaient des représentants des trois fractions du P.O.S.D.R. : les bolcheviks, les mencheviks et l'organisation internationaliste-interrayons.

Les thèses de Lénine réclamaient l'arrêt immédiat de la participation de la Russie à la guerre, la confiscation des terres des propriétaires fonciers, le passage pacifique du pouvoir d'état de la bourgeoisie à celui du prolétariat. Les thèses de Lénine ne contenaient pas un mot sur le renversement violent du gouvernement provisoire.

Malgré cela, les leaders mencheviks — Martov, Tchkeïdzé et d'autres — qualifièrent ces thèses d'aventuristes et, en signe de protestation, quittèrent la conférence.

Après le départ des mencheviks, les bolcheviks, Zinoviev, Kamenev, Staline, Rykov, Noguine et d'autres critiquèrent également les thèses de Lénine. Ils affirmèrent qu'elles étaient détachées de la vie et que Lénine glissait vers l'aventurisme de gauche. Ils déclarèrent que ces thèses ne représentaient pas l'opinion du parti mais uniquement l'opinion personnelle de Lénine. Contre Lénine intervinrent tous ses proches disciples et les dirigeants, non dépourvus de talent, des organisations du parti en Russie.

Cela affligea beaucoup Lénine qui se sentit abandonné par

tous ses camarades. Il lui était pénible de voir que la vieille garde n'était pas à la hauteur des tâches du parti bolchevique mais plutôt à la remorque des positions défensistes des mencheviks et qu'elle s'opposait à la prise du pouvoir par le prolétariat.

A ce moment, à la tribune de la conférence apparut L.D. Trotsky. Au nom de l'organisation internationaliste-interrayons, il affirma son soutien total aux thèses d'Avril'.

Ce fut bouleversant.

Ce fut la journée la plus dramatique dans l'histoire du Parti bolchevique. Ce jour-là la vieille garde s'éloigna de Lénine, mais Trotsky, à la tête des internationalistes-interrayons, se rapprocha de Lénine, devenant son compagnon de lutte le plus fidèle et le plus dévoué.

Dans la littérature du Parti, pas un mot à ce sujet.

On veut enfouir cet événement dans les archives.

Les éditions du Parti publient chaque année n'importe quoi (où l'on fait passer la vérité pour un mensonge et inversement). On écrit des masses de livres sur la lutte entre Lénine et Trotsky, mais sur leur travail commun en Octobre 17 et pendant la guerre civile, pas un mot de juste. Chez nous, il n'existe pas d'analyse véridique des événements, où fut mêlé Trotsky. Chez nous on persécute les membres du Parti et on les calomnie. Derrière cette littérature se cache le monstrueux complot des ennemis de la vérité historique.

Les commentaires et les notes du livre de John Reed — *Dix jours qui ébranlèrent le monde* fournissent un exemple caractéristique.

Dans la préface à ce livre Lénine écrit :

« C'est après avoir lu avec un immense intérêt et une attention toujours soutenue le livre de John Reed *Dix jours qui ébranlèrent le monde* que je recommande du fond du cœur aux travailleurs de tous les pays. Voici un ouvrage que j'aimerais voir imprimé à des millions d'exemplaires et traduit en toutes langues, car il décrit d'une manière véridique et extraordinairement vivante des événements d'une importance considérable pour l'intelligence de ce qu'est la révolution prolétarienne, de ce qu'est la dictature du prolétariat... »

Mais à la page 52, les commentateurs staliniens se hâtent d'accuser Lénine de mensonge et affirment en contradiction avec ce que dit Lénine dans la préface :

« le cours de la discussion sur le soulèvement en 1917 est exposé d'une manière erronée ».

Ou encore, un autre exemple, voici comment John Reed expose à la page 114 la discussion sur la prise du pouvoir, exposé dont Lénine disait qu'il était véridique :

« Tout l'après-midi, Lénine et Trotsky avaient dû combattre les tendances au compromis. Une partie notable des bolcheviks était d'avis de faire les concessions nécessaires

pour réussir à constituer un gouvernement de coalition socialiste :

— Nous ne pouvons pas tenir, s'écriaient-ils...

... Mais Lénine, Trotsky à ses côtés, restait ferme comme un roc.

— Que ceux qui veulent un compromis acceptent notre programme et nous les admettrons. Nous ne céderons pas d'un pouce. Si il y a ici des camarades qui n'ont pas le courage et la volonté d'oser ce que, nous, nous osons, qu'ils aillent rejoindre les poltrons et les conciliateurs ! »

Ainsi parlait Lénine.

J'ai devant moi un livre, édité de nos jours, et qui répète les calomnies de Staline contre Trotsky :

« Pendant les journées de préparation du soulèvement ; Trotsky intervint contre Lénine... »

Ce mensonge impudent contre Lénine et Trotsky continue bien que tout le monde connaisse les articles et les lettres où Lénine parle très souvent de Trotsky, s'adresse à lui, lui demande conseil, s'émeut de ce qu'à la tête du C.C. du parti se trouve un satrape, un argousin susceptible de fort mal utiliser son « immense pouvoir ». La majorité des lettres de Lénine sont consciemment cachées au Parti par Staline et ses héritiers afin de lui dissimuler la vérité historique léniniste<sup>8</sup>.

Au communiste qui réfléchit, au lecteur, ces lettres fournissent la clef pour comprendre que Staline conduisit le parti jusqu'à une crise politique, avec ses terribles conséquences, qui firent irruption dans notre vie et notre activité.

Lev Davidovitch Trotsky est un grand révolutionnaire de notre temps. Dans le P.O.S.D.R. il occupait une place particulière. Il vint à la révolution d'Octobre sous le drapeau de la révolution mondiale. Il ne faisait partie ni des mencheviks ni des bolcheviks. Sa popularité dans la classe ouvrière était due à sa fermeté révolutionnaire et à son honnêteté dans la lutte idéologique. Grâce à son talent d'orateur, il entraînait derrière lui les travailleurs de Pétrograd.

En 1905 les ouvriers de Petersbourg l'élirent Président du Soviet des députés ouvriers. Pour son rôle dirigeant pendant la révolution de 1905, il fut exilé « à vie » en Sibérie par le tzar Nicolas II. Il s'enfuit d'Obdorsk ce qu'il raconta dans son livre<sup>9</sup>.

---

8. Depuis le XX<sup>e</sup> Congrès (1956), ces textes de Lénine ont été publiés, mais à des tirages infimes par comparaison non seulement avec ceux des mensonges du temps de Staline, mais aussi par rapport à ceux des semi-vérités de semi-mensonges qui continuent à être répandus par les poststaliniens sur l'histoire de l'Union soviétique et du Parti bolchevik, notamment à propos de Trotsky.

9. 1905, a paru en français aux Editions de Minuit.

Le rapprochement politique de Trotsky avec Lénine se produisit lors des moments les plus décisifs du mouvement révolutionnaire en Russie. Déjà au II<sup>e</sup> Congrès du Parti on appelait Trotsky « la trique de Lénine » et en mars 1903, Lénine dans une lettre à G.V. Plékhanov insiste pour que Trotsky soit coopté à la rédaction de l'Iskra, car il (Trotsky) « est un homme, sans aucun doute, remarquablement doué, convaincu, énergique, et il ira encore de l'avant. Et d'une manière générale, il travaille pour l'ISKRA de la manière la plus énergique » (cf. les *Œuvres* de Lénine).

Précisément le fait que Trotsky fut très proche des positions de Lénine dans les années qui précédèrent la révolution, ne contribua pas qu'un peu à sa popularité parmi les ouvriers de Petersbourg et à son élection comme président du Soviet.

Après la défaite de la révolution de 1905, au cours de cette période d'errements et de dispersion dans les rangs du P.O.S.D.R. et de son aile bolchevique, une partie quitta Lénine et se regroupa autour de Trotsky : ce dernier se trouva en désaccord avec Lénine, car il prônait la réconciliation entre les différentes fractions du P.O.S.D.R. mais sans se rattacher ni aux bolcheviks ni aux mencheviks. Ceci dura jusqu'à la Conférence Internationale de Zimmerwald en 1915.

C'était l'année de la première guerre impérialiste qui empoisonna de tendances chauvines beaucoup de partis socialistes, et les fit trahir leur devoir internationaliste.

Des socialistes isolés, restés fidèles à l'internationalisme, attaquèrent le défensisme. Trente-huit de ces socialistes-internationalistes venus de onze pays se réunirent à Zimmerwald. Les délégués russes étaient au nombre de trois : Lénine, Trotsky et Zinoviev. Quatre voitures de paysans suffirent à transporter les délégués de la gare au village de Zimmerwald. A ce propos Trotsky remarqua :

« Depuis la fondation de l'Internationale, 50 ans se sont écoulés, mais tous les internationalistes du monde tiennent dans quatre voitures de paysans. »

#### Quatrième lettre

Le groupe des internationalistes-interrayons se composait de socialistes très doués et pleins d'énergie, c'étaient des marxistes très formés et érudits. De brillants orateurs et de remarquables organisateurs du mouvement ouvrier russe faisaient partie de ce groupe.

La Russie d'avant la révolution connaissait bien Trotsky pour sa participation à la révolution de 1905, comme président du Soviet de St-Petersbourg. L'organisation clandestine social-démocrate bolchevique connaissait bien Lounatcharsky, Rakovsky, K. Radek, Préobrajensky, Joffé, Ouritsky, Volodarsky, Krestinsky, Charov, Serebriakov, Lozovsky, Valentinov, Antonov-Ovséenko et beaucoup d'autres participants actifs du tournant d'Octobre ; c'étaient tous des internationalistes-interrayons, qui suivirent pendant les journées de la révolution de février, la majorité des travailleurs des Soviets de Pétrograd.

Comme pendant la révolution de 1905, Trotsky fut de nouveau élu Président du Soviet de Petrograd en 1917.

Cela montre suffisamment clairement l'influence du groupe « interrayons » sur la classe ouvrière de Petrograd. Ce groupe joua un rôle considérable dans la vie politique russe en 1917, dès la révolution de février, il se trouvait à l'aile gauche dans la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière.

Ce fut précisément pour cela que Lénine se rapprocha de Trotsky. Et ce dernier, ayant reconnu que des désaccords avaient existé entre lui et Lénine, dans la période d'errements et de dispersion qui précéda Zimmerwald, déclara par la suite : « oui, je suis venu à Lénine, en même temps que les combats... »

Dès la veille d'Octobre, il était clair pour Lénine qu'il devait, s'appuyer sur Trotsky et les socialistes-interrayons, partisans du soulèvement armé et adversaires de tout compromis avec le gouvernement provisoire bourgeois et ceux qui le soutenaient.

Bien avant l'arrivée de Trotsky en Russie, retenu à l'étranger et empêché de rentrer en Russie par les alliés du gouvernement tsariste, bien avant le VI<sup>e</sup> Congrès du Parti, il s'efforce d'obtenir le retour le plus rapide possible de « notre camarade Trotsky, ancien président du Soviet des députés ouvriers de St-Petersbourg ». Il écrit lettres et articles à ce sujet, s'adressant, semble-t-il en particulier, au gouvernement anglais (cf. les œuvres de Lénine).

Bien avant le VI<sup>e</sup> Congrès du Parti, J.-M. Sverdlov dans une lettre à Antonov-Ovséenko (du 4 mai 1917) écrit :

« La question de la participation de Trotsky et Lounatcharsky (à *La Pravda*) est presque résolue. »

Et dans le rapport du bureau chargé de la convocation du VI<sup>e</sup> Congrès du Parti, fait par Sverdlov le 26 juin 1917 il est dit :

« A Pétrograd existent deux organisations internationalistes : le C.C. et le Comité International. » Les résolutions des organisations sur les questions fondamentales ne diffèrent en rien quant au fond. La question de la réunification est laissée de côté jusqu'au Congrès, de sorte qu'à ce Congrès

seront présents, les bolcheviks et les socialistes interrayerons. A l'arrivée de Trotsky, Lounatcharsky, Tchoudnovsky, fut formé un bureau de cinq membres (trois bolcheviks, deux socialistes interrayerons) chargé de la convocation du Congrès, et qui parlait au nom des deux organisations.

Le camarade Trotsky, dès avant le Congrès, entra à la rédaction de notre journal, mais son arrestation empêcha sa participation effective à la rédaction. » (J.-M. Sverdlov : *Œuvres complètes*, T. 2, p. 10, 32.)

Au VI<sup>e</sup> Congrès du Parti, pendant les journées menaçantes de juillet 1917, tout le groupe des internationalistes fut accepté dans les rangs du parti bolchevique et la grande majorité des anciens socialistes-interrayerons fut élu au nouveau C.C. Lénine pouvait être tranquille quant au parti. Dans ses rangs s'était entré un groupe énergique de militants expérimentés, étroitement liés à la classe ouvrière et à l'intelligentsia révolutionnaire.

Les anciens internationalistes-interrayerons devinrent le noyau idéologique et organisateur du parti bolchevique, le principal appui de Lénine lors de la préparation du renversement du capitalisme russe.

Les adversaires de Trotsky et des socialistes-interrayerons, qui généralement faisaient partie de la vieille garde bolchevique, peuvent raconter maintenant tout ce qu'ils veulent, jamais ils n'arriveront à effacer de la mémoire du peuple russe, l'héroïsme dont fit preuve le groupe internationaliste de Trotsky lors du soulèvement d'Octobre et au moment de la Guerre Civile, pour la victoire de la Révolution Russe.

C'étaient de véritables bolcheviks-léninistes, de quel que manière qu'ils se soient appelés après la mort de Lénine, en réponse aux insinuations calomnieuses de crapules stalinienne, comme quoi ils voulaient remplacer le léninisme par le trotskysme. Ils ne restèrent pas dans un port tranquille et ils ne se mirent pas à l'abri de la tempête, comme le firent beaucoup de ceux qui prétendirent par la suite au monopole de la direction, comme ceux qui organisationnellement appartenaient à la vieille garde. Ils se jetèrent dans les vagues tumultueuses de la Révolution et, intrépides combattants, ils tombèrent pour la victoire du socialisme, pour le pouvoir des soviets.

Les camarades Volodarsky, Ouritsky, Tchoudnovsky, et beaucoup d'autres donnèrent leur vie pour la victoire et ceux qui étaient restés en vie, après la victoire, furent nommés aux postes les plus élevés dans le *premier gouvernement soviétique et dans la direction du parti bolchevique*.

Il suffit de prendre Trotsky, sur le compte duquel on s'efforce d'inventer maintenant toutes sortes de fables et de calomnies, affirmant qu'il était « un ennemi du bolchevis-

me », « un ennemi du léninisme », un « menchevique », « un contre-révolutionnaire ».

Trotsky (L.D.) fut nommé dans le premier gouvernement soviétique Commissaire du Peuple aux Affaires étrangères et élu membre du B.P. du C.C. ; lorsqu'apparut la menace d'une intervention des quatorze puissances impérialistes et que comença la contre-révolution intérieure, Trotsky fut nommé Commissaire du Peuple de toutes les forces armées du pays des soviets.

C'était la fonction la plus élevée et la plus « responsable » dans le pays des soviets, alors assiégé de toutes parts.

Pendant 8 ans, Trotsky fut à la tête de l'Armée Rouge.

*Lounatcharsky* : fut nommé Commissaire du Peuple à l'Éducation pour la R.S.F.S.R.

*Volodarsky* : Commissaire du Peuple à l'agitation à la propagande et à la presse.

*Ouritsky* : Président de la Tcheka.

*Krestinsky* : Commissaire aux Finances.

*Rakovsky* : Président du gouvernement ukrainien.

*Joffé* : vice Commissaire du peuple aux affaires étrangères.

*Skliansky* : Adjoint du Commissaire du Peuple aux forces armées.

*Lozovsky* : Président de l'Internationale des Syndicats.

*K. Radek* : Rédacteur en chef de *La Pravda*, directeur de l'Agence « ROST ».

*Valentinov* : Rédacteur du *Journal Troud*.

*Préobrajensky* : Secrétaire du C.C.

*Serebriakov* : Secrétaire du C.C.

*Charov* : Secrétaire du C.C.

*Tchoudnovsky* : Commandant du Palais d'Hiver — avec Antonov-Ovsénko, il fit irruption dans la pièce du Palais d'Hiver où se trouvaient les membres du Gouvernement Provisoire. Tchoudnovsky établit une liste des ministres arrêtés. Tous étaient présents, à l'exception de Kerenski.

Les représentants de la vieille garde furent relégués à des postes de second plan.

*Staline* : Commissaire du Peuple aux Nationalités et candidat au B.P.

*Molotov* : ne reçut pas de poste dans le gouvernement, dirige le département du secrétariat du C.C.

*Kouibychev* : envoyé à Samara comme secrétaire de l'organisation du parti.

*Zinoviev* : ne reçut pas de poste dans le gouvernement, Membre du B.P. du C.C., par la suite président du Komintern.

*Kamenev* : nommé au YTSIK, membre du B.P. du C.C.

*Rykov*, *Noguine* et d'autres furent nommés dans les minis-

tères des Affaires intérieures, du Commerce, de l'Industrie.

Cette répartition des rôles dans le gouvernement et le parti, c'est la révolution elle-même, avec à sa tête Lénine, qui l'opéra.

A cause de leur éloignement de Lénine, de leur inconstance et de leurs hésitations au moment le plus décisif de la Révolution d'Octobre, ces gens qui se considéraient comme la vieille garde du bolchevisme furent relégués à des rôles de second plan et se trouvèrent en fait, jusqu'à la mort de Lénine, dans les fourgons de la révolution...

Les documents de Lénine, qui se trouvent aux archives, qui n'ont pas encore été publiés et sont mal connus du Parti sont une illustration digne de foi de ce que nous avons dit ci-dessus.

Ce sont, par exemple, les directives, propositions, notes qu'envoie Lénine sans discontinuer à partir de 1922 (quand Staline devint secrétaire général), lors de l'examen au B.P. et au C.C., des questions brûlantes concernant l'activité du Parti « A Staline pour les membres du B.P. », il réduit le rôle de Staline à celui de maillon intermédiaire et d'exécuteur technique de ses missions et des décisions du B.P.

A la mort de Lénine, Staline se proclama « chef du parti », s'efforçant de diminuer de toutes les manières le rôle de Lénine, comme théoricien et chef du Parti.

Et lorsque Staline se trouvait à la tête du Rabkrin<sup>10</sup> Lénine le surveillait constamment, redoutant qu'il ne fît une masse d'erreurs. Dans ce sens, il recommanda un certain nombre de cadres pour ce travail, demandant qu'il ne soit pas confié à Staline mais plutôt à Tsiouroupa, à Noguine et à d'autres.

Il est intéressant de comparer les rapports que Lénine entretenait avec Trotsky et avec Staline dans la période d'après 17, et surtout dans les dernières années de sa vie, pour comprendre quelle était l'attitude de Lénine à l'égard de ces représentants de deux courants absolument opposés dans le mouvement communiste mondial.

Cela dévoilera la calomnie, répandue contre ce grand compagnon de lutte de Lénine pendant la Révolution d'Octobre, la Guerre civile et la période de reconstruction de l'économie et d'industrialisation.



---

10. *Rabkrin*, Inspection ouvrière et paysanne.

## Cinquième lettre

Aux portes de la chambre où se trouvait Lénine pendant sa maladie à « Corki » on plaça soudain des sentinelles. C'était en 1923. Les sentinelles avaient reçu l'ordre de ne laisser entrer chez Lénine que ceux qui étaient munis d'un laissez-passer portant la signature de Staline.

Le sens caché de cette mesure était que désormais Lénine se trouvait isolé, sans la possibilité de voir ses parents et ses amis. A cette époque on prévint grossièrement Kroupskaïa que si elle intervenait en faveur de Trotsky contre Staline, le pays tout entier serait informé de ce que, soi-disant, Lénine avait deux femmes, Inessa Armand et Nadejda Kroupskaïa. Cette sale calomnie, seul un ennemi déclaré de Lénine avait pu la forger : cet ennemi, c'était Staline. Il se vengeait sur Lénine du Testament qui lui était parvenu par des voies détournées, où Lénine le caractérisait comme un personnage grossier qui, utilisant son « immense pouvoir » de Secrétaire Général, allait en faire un usage nuisible au parti. Il se vengeait non seulement du Testament mais aussi des lettres « sur la question des nationalités ou de l'autonomie » où Lénine écrivait :

« Ce Géorgien, qui considère avec dédain ce côté de l'affaire, lance dédaigneusement des accusations de « social-nationalisme » (alors qu'il est lui-même non seulement un vrai, un authentique « social-national » mais encore un brutal argousin grand russe), ce Géorgien-là porte en réalité atteinte à la solidarité prolétarienne de classe... » (édition française, tome 36, pages 621-622).

Kroupskaïa ne savait comment faire pour protéger Lénine de ces basses insultes. Ses amis lui conseillèrent d'arriver d'une façon ou d'une autre jusqu'à lui et de tout lui raconter.

Avec Lidia Fotieva, elle réussit à joindre Vladimir Ilitch et lui raconta les sales actions de son ennemi. Pour la première fois de sa longue vie commune avec Lénine, elle vit des larmes dans ses yeux.

Ce récit de la conduite infâme de Staline qui non seulement terrorisait Kroupskaïa mais aussi de tout le parti frappa Lénine au cœur. Il ne pouvait déjà plus redresser la situation. Ses jours étaient comptés. C'était la dernière attaque qui le paralysa. Il ne pouvait plus se déplacer, ce qui était particulièrement pénible à l'homme d'action qu'était Lénine. Mais sa pensée, elle, ne le trahissait pas. Il parlait avec beaucoup de difficultés. Il dicta une lettre à Lidia Fotieva. Si je me souviens bien, voici ce qu'elle contenait :

« A Staline. Après tout ce que m'a raconté Nadejna Kroupskaïa, je vous considère comme un malhonnête hom-

me. A partir d'aujourd'hui, je romps à jamais avec vous, toute relation personnelle et politique. LÉNINE. »<sup>11</sup>

Lorsqu'après la mort de Lénine, se réunit le Plénum Unifié des C.C. du Parti et du Komsomol, Trotsky Commissaire du Peuple à l'Armée, membre du B.P. lança à la face de Staline l'accusation d'avoir insulté Lénine malade, pendant les derniers jours de sa vie.

Trotsky lut au Plénum la lettre que Lénine, avant sa mort, avait écrite à Staline (les amis de Trotsky lui en avaient fait parvenir une photocopie).

Le Plénum fut profondément indigné par cette révélation et exigea de Staline des explications. Il déclara net ne pas avoir reçu la lettre et rejeta toutes les accusations lancées contre lui.

Alors on envoya chercher Kroupskaïa et Fotieva. Elles confirmèrent l'existence de cette lettre. Staline se rappela soudain qu'il avait reçu la lettre mais l'avait jetée, « sans l'avoir lue ». Une immense stupeur s'empara des présents, on entendit des cris : « quelle honte » ! Quelqu'un se mit à rire sadiquement de ce qui se passait. Trotsky déclara qu'il pouvait envoyer à Staline une photocopie de la lettre, pour qu'il puisse en prendre connaissance.

Staline se taisait...



## Sixième lettre

Avec l'accord de Zinoviev, Staline, Kamenev et Boukharine, au Kremlin, se tint une séance du B.P. Le 5<sup>e</sup> membre — Trotsky — n'était pas à Moscou. Il était en convalescence au Caucase.

Le 6<sup>e</sup> membre et son président permanent gisait sur son lit de mort à Gorki.

En l'absence de Lénine, c'était son remplaçant Kamenev, qui remplissait les fonctions de Président du B.P.

A l'ordre du jour il n'y avait qu'un seul point : comment écarter Trotsky de son poste de Commissaire du Peuple à l'Armée.

Ces jours-là, la situation dans le Parti était très tendue ; dans le centre dirigeant du Parti s'étaient formés deux nouveaux groupes rivaux — celui de Zinoviev et celui de Staline.

Peu de temps auparavant ces deux groupes formaient un

---

11. Voir le *Journal des secrétaires de Lénine*, et M. Lewin, *Le Dernier Combat de Lénine*.

seul bloc dans la lutte contre Trotsky, ils avaient formé, derrière le dos du B.P. et du C.C. le groupe fractionnel des sept, qui comprenait Staline, Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Tomsy, Rykov, et Iaroslavsky<sup>12</sup>. C'est ce que nous raconta par la suite Zinoviev dans une lettre lorsqu'il passa à Trotsky, la tête basse.

Maintenant le groupe des sept se divisait, éclatait... Mais la peur de Trotsky ou plutôt de son influence dans le parti, sur la classe ouvrière et l'Armée, refit l'unité du groupe lors de cette réunion, comme auparavant. Ils savaient qu'une bonne moitié du Parti avait une confiance illimitée en Trotsky, bien qu'on ait trompé le Parti, en lui cachant le Testament et les lettres immortelles de Lénine, dans lesquelles il parlait de Trotsky comme d'un homme, à qui il fallait obéir, et de Staline, comme d'un homme qu'il fallait écarter de la direction du C.C.

L'Armée rouge aimait Trotsky comme son chef, qui l'avait menée dans la guerre civile à la victoire. Cet amour de l'armée pour son commandant était sincère et sans limite.

Zinoviev et Staline avaient hâte de se débarrasser de Trotsky. A la réunion du B.P., à part les 4 membres titulaires on avait invité quatre candidats avec voix consultatives : Molotov, Rykov, Tomsy.

Le vote fut nominal. Les quatre membres du B.P. votèrent pour le retrait de Trotsky de la direction de l'Armée Rouge.

Après inscription du vote dans le protocole, tous se sentirent « victorieux » et poussèrent un soupir de soulagement. Maintenant, pensaient-ils, nous n'avons plus rien à redouter de Trotsky... il est désarmé.

Puis les présents passèrent au problème d'une candidature possible au poste nouvellement libéré de Commissaire à l'armée.

Sur ce point, les « quatre » se divisèrent. Cette division avait commencé dans « le groupe des 7 » bien avant la réunion des « quatre ». Mais à cette réunion elle éclata très violemment. Zinoviev proposa Staline. Par là il espérait se débarrasser d'un seul coup et de Trotsky et de Staline.

Au poste de Secrétaire Général du Parti, à la place de Staline, Zinoviev proposa la candidature d'un militant honnête et dévoué au Parti — M.V. Frounzé.

De plus Zinoviev déclara que ce déplacement de Staline correspondait au désir de Lénine, exprimé dans son Testament (que le B.P. connaissait déjà).

Staline reçut un choc et se trouva pris au dépourvu. Il ne s'attendait pas à un tel coup dans le dos de Zinoviev. Son départ de Secrétaire Général marquait pour lui l'écrou-

---

12. Voir note n° 10.

lement de tous ses plans et intrigues secrètes, qu'il ne pouvait réaliser qu'en utilisant son « immense pouvoir de Secrétaire général ».

Il sentit que c'était la fin de ses glorieux desseins et de sa carrière politique car il n'était pas naïf au point de se faire des illusions sur la situation, dans laquelle il tomberait s'il devenait Commissaire à l'Armée : l'Armée Rouge ne l'aimait pas et pouvait s'opposer à lui, ce qui provoquerait un scandale. C'était une minute critique dans le destin de Staline.

Il protesta et déclara qu'un tel regroupement des forces ne favoriserait pas le Parti. Les présents sentirent dans ces paroles une menace non déguisée. L'insistance de Staline fit de l'effet sur certains.

Boukharine, Molotov, et Ordjonikidzé (qui se trouvait là) soutinrent Staline, déclarant qu'un tel « remaniement » dans le Parti et l'armée conduirait le Parti à la scission.

Staline obtint ce qu'il voulait, il lui fallait gagner du temps, il lui fallait un délai pour se préparer à la riposte. Zinoviev recula... La question resta ouverte...

Le recul de Zinoviev fut une erreur fatale, qui par la suite causa sa perte et mena le parti et les pays à d'immenses épreuves.

La réunion du B.P. au Kremlin ne prit aucune décision. La décision unanime d'écarter Trotsky de son poste de Commissaire du Peuple à l'Armée restait suspendue dans l'air.

Ce n'est qu'au bout d'une année — en janvier 1925 — que le B.P. revint à cette question.

Entre temps les événements se précipitèrent. Par ses actes criminels, Staline hâta la mort de Lénine en janvier 1924.

Au milieu de janvier 1924, à Moscou s'ouvrit la XIII<sup>e</sup> conférence pan-russe du Parti. Les délégués à la Conférence avaient été soigneusement sélectionnés par le groupe fractionnel anti-léniniste des sept, qui avait à sa tête Staline.

Sur sa proposition la Conférence vota toutes les résolutions préparées à l'avance par le « groupe des Sept », résolutions dirigées contre Trotsky et sous une forme masquée contre Lénine.

Toutes les résolutions de la Conférence furent adoptées à l'unanimité. Trotsky n'y participait pas, il était en convalescence dans le Caucase.

Pendant plus de 40 ans nos dramaturges (et surtout N. Pogodine) pour flatter Staline, racontèrent un tissu de mensonges au peuple, sur les derniers jours de Lénine, et sa mort soudaine.

Dans la chronologie de la vie et de l'activité de Lénine,

qui se trouve dans le tome 45 des *œuvres* de Lénine (5<sup>e</sup> édition) aux pages 716-717, nous lisons :

« 1924 (7 janvier) Lénine assiste à la fête du nouvel an organisée pour les enfants du sovkhoze et du sanatorium de Gorki.

17-18 janvier Kroupskaïa lit à Lénine un compte rendu du déroulement de la XIII<sup>e</sup> conférence du Parti, publié dans La Pravda.

19 janvier Lénine fait une promenade en traîneau dans la forêt, suit de loin une partie de chasse.

19-20 janvier N.K. Kroupskaïa lit à Lénine les résolutions de la XIII<sup>e</sup> conférence, publiées dans la Pravda.

« ... quand le samedi — écrivit par la suite N.K. Kroupskaïa, Vladimir Ilitch commença à s'émouvoir je lui dis que *les résolutions avaient été adoptées à l'unanimité* (souligné par nous). Nous passâmes le samedi et le dimanche à lire les résolutions. Vladimir Ilitch écoutait très attentivement et posait parfois des questions. »

21 janvier Brusque aggravation, tout à fait inattendue, de l'état de santé de Lénine.

18 h. 50 — LENINE MEURT.

Les « héros » du groupe fractionnel des sept avaient chargé personnellement, pour contrôler la manière dont était observé LE REGIME ETABLI PAR LES MEDECINS, celui qui était le principal responsable des attaques nerveuses dont commençait à être victime Lénine : Staline.

« ce ne sont pas les médecins qui donnent des directives au C.C. mais le C.C. qui a donné des instructions aux médecins » s'indignait Lénine<sup>13</sup>.

Quelles étaient ces instructions... il n'est pas facile de l'imaginer, en lisant le journal des secrétaires de Lénine.

Qui donnait ces instructions aux médecins, cela est bien connu maintenant. Bien sûr, non pas le C.C. mais une « personnalité » personnellement responsable de la mort de Lénine, de la mort prématurée de Vladimir Ilitch.

Lénine s'indignait, Lénine s'inquiétait, mais Staline, tirant profit de la maladie de Lénine, et usant de son « immense pouvoir » de Secrétaire général, les jours qui précédèrent la mort de Lénine et l'année qui suivit, fit entrer dans l'appareil du C.C. et dans ceux des organisations régionales, des gens non-informés, compagnons de route, et complices de ses intrigues criminelles contre Lénine et contre ses plus proches compagnons de lutte et collaborateurs.

Il préparait son « ascension » politique sur les cadavres de ses adversaires, de ses anciens porte-paroles et collaborateurs du groupe fractionnel des Sept, et des délégués aux

---

13. Voir le *Journal des secrétaires de Lénine*.

conférences et aux congrès du Parti, du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> compris.

Dans ces conditions, Zinoviev ne se décida pas à soulever une nouvelle fois en 1925 le problème du déplacement de Staline du poste de Secrétaire général. Après avoir forcé Trotsky à donner sa démission du poste de Commissaire à l'Armée, ils nommèrent à sa place Mikhaïl Frounzé.

Avec cette nomination, Staline et Zinoviev s'étaient fait des concessions mutuelles. Mais le despote, rancunier, voyait dans cette nomination un danger pour sa tranquillité personnelle.

Mikhaïl Vassilievitch Frounzé était connu dans le peuple comme un homme à la conscience nette. Staline le craignait car il voyait en lui un rival possible en cas de modification de la situation politique dans le parti et le pays. Il décida de l'écartier secrètement de sa route.

Frounzé mourut alors qu'il était débordant de force et de santé. Je me souviens qu'alors circulaient à Moscou des bruits comme quoi Staline avait trempé dans la mort de Frounzé.

La nouvelle de Boris Pilniak, « La lumière de la lune qui n'est pas éteinte » publiée dans la revue *Novy Mir* fait écho à ces bruits.

Cette nouvelle racontait comment était arrivé à l'hôpital où se trouvait un chef militaire connu, qui devait se faire opérer de l'appendicite, « un homme qui se tenait droit, à l'aspect caucasien, parlant avec un accent » et que ce dernier avait ordonné au chirurgien « dans l'intérêt de la révolution » de liquider le chef militaire — Frounzé — au cours de l'opération<sup>14</sup>.

Par la suite Boris Pilniak fut fusillé et voué à l'oubli.

A la place de Frounzé, assassiné, on nomma Vorochilov dirigeant de l'Armée Rouge.

Par contre personne n'osait parler du déplacement de Staline. Apparemment on avait oublié le Testament de Lénine qui demandait le retrait de Staline de l'appareil du C.C.

Et soudain.

Soudain Staline lui-même demanda à être déplacé de son poste de Secrétaire général.

« Nous fûmes désarmés — raconta par la suite Kamenev. Nous n'étions pas prêts à cela. Ce désir d'abandonner volontairement le poste de Secrétaire général nous désarma. Et nous n'avions pas de candidats sous la main. Nous déclarâmes à Staline qu'il n'y avait pas de raison de

---

14. Il n'est pas sûr que Staline ait voulu liquider Frounzé, mais il était de notoriété publique en U.R.S.S. qu'il l'obligea contre son gré à subir une opération chirurgicale.

se hâter, que c'était une affaire sérieuse, qu'il fallait trouver un candidat, et alors tout serait clair »...

« Il s'avéra par la suite que Staline s'était grossièrement joué de nous... Lorsque nous le comprîmes il était déjà trop tard. »

Après cette séance du B.P., où, officiellement, on reporta à plus tard « la renonciation volontaire » de Staline du poste de Secrétaire général, commença une immense purge dans l'appareil du Parti et de l'Etat.

On chassa de tous les postes importants ceux qui exigeaient le respect du Testament de Lénine, et qui s'étaient rassemblés autour de Trotsky, Zinoviev, Rakosky, Radek, vieux bolcheviks et communistes de la première heure, qui avaient participé à la révolution d'Octobre et à la Guerre civile.

Il était déjà clair pour tous que, à considérer la qualité des communistes poursuivis, les paroles de Lénine, dans ses lettres sur la question nationale et « sur l'autonomie » se confirmaient. Ce « Géorgien » était non seulement un véritable « social-nationaliste » mais aussi un grossier argousin grand-russe.

Aux postes laissés vacants furent nommés des gens qui se caractérisaient par leurs tendances bureaucratiques et leurs préjugés chauvins, ou encore des gens qui ne connaissaient ni l'histoire du mouvement révolutionnaire, ni celle du Parti, ni celle de la guerre civile, ni les appels, les lettres, les articles qu'écrivit Lénine avant sa mort.

De tout cela, ils n'étaient informés que de seconde main, et d'une manière déformée ; comme le montre la suite des événements, dès que ces gens commencèrent à penser de manière plus ou moins indépendante et parvinrent à discerner la vérité, Staline vit en eux une menace directe, et chaque année il liquidait, aénantissait ses anciens compagnons de route, par centaines, par milliers, d'après des listes établies à l'avance.

Les événements qui suivirent rendirent manifeste le dessein criminel qui se cachait derrière sa « renonciation » provocatrice au poste de secrétaire général.

## Septième lettre

Staline organisa une surveillance secrète des membres du C.C. et des parents de Lénine. Il confia ce travail au Guépéou qui lui était directement subordonné, dans la mesure où il était Secrétaire Général.

Cette surveillance prenait différentes formes : en particulier, on attirait dans les rangs du Guépéou leurs secrétaires particuliers ; ce « travail » supplémentaire des secrétaires particuliers des membres du C.C. était bien, et même très bien payé... Le secrétaire particulier de Kaménev était lui aussi un agent secret du Guépéou, et, régulièrement, il rapportait à la Loubianka tout ce qu'il voyait et entendait chez Kaménev, tout ce que Kaménev faisait.

Kaménev découvrit par hasard la trahison de son secrétaire. Sentant se préciser contre lui les menaces de l'odieuse « personnalité », Kaménev décida d'écrire pour l'histoire ses souvenirs sur la conduite de Staline et de Molotov durant les premiers mois qui suivirent la révolution de Février. Il nota sur cette période de nombreux détails surprenants ; je me souviens de certains que Kaménev me raconta :

1) Les sévices physiques exercés par Staline contre Molotov quand il s'empara de l'appareil du bureau du C.C. et de la rédaction de *La Pravda*. Dans cette affaire, Molotov fit preuve de lâcheté et d'une indifférence criminelle à son devoir de membre du Parti.

2) Kaménev décrivit un épisode dramatique, resté inconnu du parti : le rapprochement de Staline et des mencheviks en 1917, sans aucune condition préalable de la part de Staline, qui louvoyait alors entre Lénine et ses ennemis<sup>15</sup>.

3) L'adoption par toute une série de vieux bolcheviks de Pétrograd et de Moscou de positions défensistes mencheviks ; et d'ailleurs, Kaménev était de ceux-là.

Kaménev cacha le manuscrit de ses souvenirs chez lui, dans le pied d'une chaise en bambou : il lui semblait que personne n'aurait l'idée de venir chercher là ses souvenirs qui démasquaient Staline. Il cacha le manuscrit en présence de son secrétaire et même avec son aide : une heure après, le Guépéou fit irruption chez Kaménev et saisit le manuscrit.

## Huitième lettre

Kouïbychev était celui qui, dans l'entourage de Staline, haïssait le plus Lénine et Trotsky. Sa haine pour ces grands révolutionnaires était née dans les premiers jours du pouvoir

---

15. Trotsky fait allusion dans divers livres, entre autres, *La Révolution défigurée* et *L'Histoire de la Révolution russe*, aux positions conciliatrices de Staline envers les mencheviks après la Révolution de Février.

soviétique. Le vieux bolchevik Kouïbychev espérait recevoir un poste élevé dans le premier gouvernement soviétique : mais il n'obtint rien. Dans la conjoncture d'alors, les « jeunes bolcheviks » du groupe des internationalistes interrayers avaient supplanté les vieux qui ne s'étaient pas montrés à la hauteur des tâches révolutionnaires. Par la suite, ces vieux bolcheviks firent une carrière brillante, bien qu'ils ne l'eussent point mérité...

La grande masse des vieux cadres bolcheviks, disséminés dans toute la Russie, ne manifestait aucun carriérisme, ni n'intriguait contre les interrayers, et Trotsky, sous prétexte que, formellement, ils n'étaient entrés dans le P.C. bolchevik que lors du VI<sup>e</sup> congrès. Cette grande masse qui soutenait Lénine et Trotsky, participa à la construction de l'Etat soviétique, et fit le sacrifice de sa vie sur les divers fronts, lors de la guerre civile, sans faire preuve ni de lâcheté, ni de fatuité.

Mais tel n'était pas Kouïbychev qui avait été nommé à un poste subalterne du Parti (secrétaire de l'organisation du Parti pour la région de Samara). Cette situation ne le satisfaisait pas. Bientôt commença la guerre civile : Kouïbychev, cumulant ainsi les postes, fut nommé membre du conseil militaire chargé de la défense de la ville de Samara. Dans les combats sans merci que livra l'Armée rouge pour Samara et la Volga, le membre du conseil militaire Kouïbychev fit preuve de lâcheté et abandonna la ville de Samara à l'armée blanche.

Pour cet acte, Trotsky le qualifia de traître, et promit de le faire fusiller comme traître et lâche ; Lénine soutint cette décision de Trotsky : la vie de Kouïbychev ne tenait qu'à un fil. Seul le hasard aveugle lui sauva la vie. Mais il s'avéra rancunier et vindicatif : depuis lors, il devint l'ennemi personnel de Trotsky et Lénine.

En 1923, lors du débat interne, Kouïbychev intervint contre Trotsky : comme il était du côté de Staline et de Zinoviev, on l'admit dans les sphères supérieures du pouvoir. Les motifs de l'intervention de Kouïbychev contre Trotsky avaient un caractère strictement personnel. La haine que Kouïbychev vouait à Trotsky depuis son humiliation à Samara ne le laissait pas en repos ; Kouïbychev se vengea ouvertement et par en-dessous. Il se vengea de Lénine de la façon la plus basse : Lénine pendant sa maladie, envoya au C.C. une lettre dans laquelle il demandait de publier dans *La Pravda* son article sur le Rabkrin. Ilitch attribuait à cet article une importance particulière ; il y signalait le danger de dégénérescence de l'appareil du Parti et de l'Etat.

Au cours de l'examen par le C.C. de la demande de Lénine, Kouïbychev prit la parole : il déclara qu'il était fondamentalement en désaccord avec l'article de Lénine qui,

selon lui, pouvait provoquer un certain mécontentement dans le cadre de l'appareil. En conclusion, Kouïbychev proposa d'imprimer l'article de Lénine dans un seul exemplaire de *La Pravda* et de l'envoyer à Lénine. Ceci est difficilement croyable ; mais l'adoption de cette infâme proposition de Kouïbychev, qui visait à tromper Lénine, suffit à caractériser l'attitude du C.C. stalinien à l'égard de Lénine malade. C'est ainsi que Kouïbychev se vengea perfidement de Lénine<sup>16</sup>.

En 1935, à la prison de Verknié-Oural'sk, Zinoviev raconta la dernière vengeance de Kouïbychev contre Trotsky : quand Staline décida d'expulser Trotsky en 1929, il demanda à presque tous les gouvernements d'Occident et d'Orient de donner à Trotsky l'asile politique. Exceptée la Turquie, tous les autres Etats refusèrent de recevoir Trotsky sur leur territoire. La Turquie accepta, car Trotsky avait joué un rôle bénéfique dans son destin national : alors qu'il était commissaire à l'armée, Trotsky apporta au chef des Jeunes turcs Atatürk, une aide politique et économique dans sa lutte contre la monarchie. En signe de remerciement, la Turquie rénovée élut Trotsky et Lénine membre d'honneur du parlement turc<sup>17</sup>. Lorsqu'on examina au B.P. l'accord donné par la Turquie pour recevoir Trotsky, le membre du B.P. Kouïbychev fit la proposition « de ne pas envoyer Trotsky en Turquie, mais de le fusiller en Russie ». Même Staline ne vota pas cette proposition, et Boukharine trembla en entendant ces paroles.

En me racontant cela, Zinoviev ajouta : « Kouïbychev a le caractère mauvais et vindicatif du Koulak dékoulakisé au moment de la collectivisation, et qui, ensuite, s'est hissé au pouvoir et se venge du passé. »

Staline plaça dans l'appareil du parti et de l'état bon nombre de gens de cette sorte, « koulaks » et « koulakisants ». Pendant longtemps ils se vengèrent et firent fusiller bien des membres de la vieille garde bolchevique et de nombreux vieux communistes entrés au Parti dans les dix années qui suivirent Octobre.

Il n'y a qu'une clef à l'énigme de la mort de Kouïbychev, à celle de la mort prématurée de Lénine, à celle de la liquidation de Frounzé, de l'assassinat provocateur de Kirov et de beaucoup d'autres... Là-dessus la vérité historique, à son heure, dira son mot aux générations futures. Dans le cas de Kouïbychev, nous pensons et affirmons que, ayant soif du pouvoir suprême, il devint un rival dangereux pour Staline qui voyait en lui un autre soi-même. Deux horribles araignées

---

16. Trotsky a mentionné cet épisode dans plusieurs écrits, mais le situant au B.P. et non au C.C., ajoutant qu'il eut pour le soutenir contre cette proposition l'appui de Kamenev.

17. Ce fait est parfaitement exact et les autorités turques se conduisirent avec beaucoup d'égard envers Trotsky, pendant les années où il vécut en Turquie.

ne pouvaient vivre dans le même verre et l'une mangea l'autre.

## Neuvième lettre

Zinoviev se cacha dans la hutte avec Lénine<sup>18</sup>. Il n'y vint pas sur ordre du C.C. mais de lui-même, afin de partager les menaces qui pesaient sur le sort de son maître. L'amitié qui liait Lénine et Zinoviev remontait à fort longtemps. Elle reposait sur une communauté de but et d'idées. Lénine discutait tous ses plans et ses idées, d'abord avec Zinoviev en qui il voyait un ami dévoué et un marxiste très formé. Les zigzags de Zinoviev en avril et en octobre 17 étaient le produit d'événements tumultueux pendant lesquels l'élève n'arrivait pas à suivre son maître. Les tournants brusques de Lénine effrayaient Zinoviev, bien que ce dernier se soit toujours trouvé à l'extrême gauche du Parti. Mais il n'est pas donné à chacun de vivre sans commettre d'erreur. Et Zinoviev se trompa de nombreuses fois.

... Kaménev parvint à la hutte par un sentier détourné. Les gendarmes fouillaient les alentours, organisant battues et perquisitions ; ils cherchaient Lénine partout, et on promettait pour sa capture une forte récompense.

La bourgeoisie russe ressentait devant Lénine une peur animale. Elle lançait contre lui des appels au meurtre, préparés par une campagne de calomnie. En particulier, on ressortit l'histoire du « wagon plombé ». L'image qui s'offrit à Kamenev dans la hutte lui était bien connue : Lénine et Zinoviev plongés dans leurs travaux théoriques. Ils travaillaient en plein accord. Ils élaboraient la stratégie et la tactique du Parti pour la bataille à venir contre la bourgeoisie. Lénine, assis sur une souche lui servant de chaise, écrivait sur ses genoux son livre *L'Etat et la Révolution*. Il savait que la police le recherchait et il était pleinement conscient de la gravité de la situation. Mais il ne craignait pas la mort. Ce qui le tourmentait, c'était l'avenir du Parti et de la révolution. Il savait que la révolution prolétarienne ne pouvait vaincre que lors du soulèvement armé des ouvriers et des paysans, des paysans soldats.

Selon sa vieille habitude, Lénine prit chacun par le bras Zinoviev et Kamenev et se mit à parler avec eux de la représ-

---

18. A la suite des « journées de juillet 1917 » (voir l'*Histoire de la Révolution russe*), Lénine et Zinoviev passèrent dans la clandestinité pour éviter leur arrestation. Ils se réfugièrent en Finlande qui faisait alors partie du territoire russe.

sion que préparait le gouvernement provisoire contre les bolcheviks. Ils s'efforçait de rester calme et de leur dissimuler ses craintes. Il essayait même de plaisanter avec eux et de tourner en dérision la police bourgeoise. Mais son inquiétude intérieure ne diminuait pas ; brusquement, il dégagea ses bras et se tut. Il se mit à réfléchir en silence. Puis montrant de la main les feuilles couvertes de son écriture, il nous dit : « Je vous demande de porter à la connaissance du parti et de la classe ouvrière mes... » Sa voix se brisa. Il voulait dire : « mes idées développées dans ces papiers ». Nous l'avions compris ; il ne dit plus rien. Une telle tension nerveuse n'apparaissait chez lui que dans les instants de grand danger. Nous nous regardâmes en silence avec Zinoviev. Il changea d'attitude et s'assit de nouveau sur sa souche. Une minute plus tard, il s'était remis à écrire avec passion ; on sentait à quel point son esprit et sa volonté étaient tendus.

Par la suite, Zinoviev et Kamenev se rappelèrent cette journée. Ils essayèrent de deviner la cause et le sens caché des paroles prononcées alors par Lénine. Ces paroles ressemblaient à un testament écrit à l'approche de la mort. Lénine n'avait parlé à personne de son assassinat par les gendarmes du gouvernement provisoire ; cependant, l'expression de son visage et l'inquiétude que l'on sentait dans sa voix laissaient penser que Lénine s'attendait à chaque instant à une catastrophe et qu'il avait hâte de terminer son livre.



## Dixième lettre

Peu après la libération du territoire géorgien par les troupes de l'armée rouge, une commission spéciale du C.C. — comprenant Staline, Dzerjinsky, Kouïbychev, et d'autres — partit pour Tiflis. Un nombre important de collaborateurs et un détachement armé de la Tchéka fut mis à la disposition de la commission. Il s'agissait pour celle-ci d'assainir la situation politique en Géorgie après le renversement du gouvernement menchevik.

Bientôt, en provenance de Géorgie, parvinrent des nouvelles à l'adresse de Lénine, des plaintes de la population comme quoi les membres de la commission outrepassaient leurs pouvoirs. Dans ces plaintes, on parlait d'arbitraire sauvage et de massacre de la population géorgienne. Dans un télégramme, Lénine attira l'attention de Staline sur le caractère inacceptable de cet arbitraire et le menaça de rappeler la commission, et lui, Staline, en premier lieu. Dans sa

réponse, Staline chercha à se justifier, affirmant que c'étaient là des calomnies venant de ses ennemis personnels en Géorgie.

Pendant, les plaintes ne cessaient d'affluer et Lénine rappela de Géorgie la commission au grand complet. Plus tard, fut formée une nouvelle commission dont Lénine choisit lui-même les membres. Kamenev, Piatakov, Sokolnikov, et d'autres encore faisaient partie de cette commission chargée de « l'affaire géorgienne ». Après avoir mené une enquête minutieuse et questionné un grand nombre de personnes, la commission de Kamenev établit l'existence de crimes horribles commis pas la commission précédente : massacres de population, incendies de villages entiers, pillages, viols, meurtres commis par vengeance personnelle. Pendant quelques mois, la Géorgie s'était trouvée entre les griffes de cette bête féroce, de la « personnalité ». De partout s'élevaient pleurs et sanglots de mères et d'enfants sur les cadavres des fusillés.

La commission informa Lénine et les autres membres du B.P. des résultats de son enquête. Ce n'est qu'à ce moment-là que Lénine découvrit le caractère sanguinaire de son « merveilleux Géorgien ». Ainsi qu'il ressort du journal non publié des secrétaires de Lénine<sup>19</sup>, avec les exactions commises par Ordjonikidzé l'« affaire géorgienne » inquiéta beaucoup Lénine. Il pressa Kamenev de tirer toutes les conclusions nécessaires sur cette affaire. Comme le raconta Kamenev, l'« affaire géorgienne » fut un coup très dur pour Lénine. Il tomba malade après avoir appris les exactions d'Ordjonikidzé et l'arbitraire qu'avait fait régner Staline. Fotiéva<sup>20</sup> en parle également ; voilà ce que lui a dit Lénine : « la veille de ma maladie, Dzerjinsky m'a parlé du travail de la commission et de « l'incident » et cela m'a très profondément marqué ».

Plus tard, Kamenev raconta : Lénine était très malade et voulait pendant qu'il était encore en vie que soit corrigée l'erreur qu'avait été la nomination de Staline au poste de secrétaire général du C.C. du Parti. Mais il n'en eut pas le temps. Quand à Tiflis arriva la nouvelle de la mort de Lénine, la commission sur « l'affaire géorgienne » mit fin à ses travaux. Elle rentra à Moscou et transmit au C.C. du Parti les matériaux recueillis au cours de l'enquête.

Où sont passés ces documents compromettants pour Staline ?

Jusqu'à présent nul ne le sait.

---

19. Le *Journal des secrétaires de Lénine* a été désormais publié, mais dans de telles conditions qu'aucune attention n'a été attirée sur lui. Aucun commentaire pour l'expliquer n'a été fourni, de sorte qu'il n'est guère compréhensible que pour les gens préalablement avertis et au courant de l'affaire géorgienne.

20. Une des secrétaires de Lénine.

## LES FUNERAILLES DE JOFFÉ (1927)

Le cortège funèbre, venant du Ministère des affaires étrangères, traversa la place de la Loubjanka, longeant le Bolchoï, puis le bâtiment de l'Université, et prit la rue de Pretchistenka pour se rendre au monastère de Novo Diévitchi. La capitale accompagnait à sa dernière demeure l'éminent diplomate soviétique et le révolutionnaire Adolphe Abramovitch Joffé. Le cercueil était placé sur un char funèbre tiré par trois chevaux.

Le char funèbre était couvert d'un grand nombre de couronnes, dont celles du gouvernement, du commissaire du peuple aux affaires étrangères, des parents de Joffé, d'un groupe de membres du C.C. L'attention générale était attirée par une petite couronne, avec un ruban rouge, sur lequel était inscrit : « De Trotsky et Zinoviev. »

Les rues de Moscou étaient pleines de monde. Le cortège funèbre avançait très doucement ; aucune calèche, aucune auto, tout le monde suivait à pied. Derrière le cercueil marchait la veuve Maria Mikhaïlovna Joffé<sup>21</sup> ; à ses côtés, Trotsky, la soutenant par le bras ; derrière eux, Zinoviev, Kamenev, Radek, Piatakov, Preobrajensky, Sapronov, Lachevitch. Ensuite venait la commission représentant le gouvernement aux funérailles : il y avait Tchitcherine, commissaire du peuple aux affaires étrangères, Rioutine, membre du B.P. et d'autres. Derrière eux, se déroulait le long ruban vivant des milliers d'amis du défunt, participants actifs de la révolution d'Octobre et de la guerre civile ; ils étaient venus rendre un dernier hommage à leur camarade de lutte.

A.A. Joffé était venu à la révolution durant les sombres journées de la réaction tsariste, lorsque aux réverbères, se balançaient les corps des révolutionnaires, et que, sur la place Presnenskaïa, finissaient de brûler les barricades de la révolution de 1905. Sans regret, il quitta la maison paternelle, abandonnant la vie tranquille de bourgeois pour la dangereuse existence de combattant de la révolution, pour le bonheur du prolétariat. Sans peur, il suivit ce chemin, bien qu'à chaque instant il risquât l'exil ou la mort sous les balles des gendarmes.

Dès les premiers jours du pouvoir soviétique, Joffé travailla dans le secteur d'activité le plus difficile du jeune Etat : celui de la politique étrangère. Dans ce domaine abondaient les obstacles et les difficultés. Le monde capitaliste ne voulait pas reconnaître le pouvoir soviétique. Seul le talent, les immenses capacités et connaissances de Joffé permirent de surmonter ces obstacles. Semblable au soldat du Génie qui,

---

21. Elle mourut dans un camp de concentration stalinien.

sur le champ de bataille, rend praticable un chemin miné, il obtint la reconnaissance diplomatique de la Russie Soviétique. Premier représentant du pays des soviets en Allemagne, il fut chargé par Trotsky, alors Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères, de dénouer l'écheveau de contradictions qui existait alors entre la Russie et l'Allemagne ; il joua un rôle considérable lors des pourparlers de paix à Brest en 1918, et Lénine tint à lui exprimer sa gratitude personnelle pour le travail remarquable qu'il avait accompli. Peu de temps avant sa mort, Joffé était notre ambassadeur au Japon.

Les événements des dernières années à l'intérieur du Parti avaient beaucoup éprouvé Joffé. La lutte interne menaçait de provoquer une scission dans le Parti. L'exclusion de Trotsky et de Zinoviev marqua le début de la scission. Joffé pensa arrêter le cours dangereux des événements, lui barrer la route. Il chercha un exemple dans le passé et le trouva dans la mort courageuse des époux Lafargue. Pour sauver l'unité du parti, Joffé mit fin à sa vie, la sacrifiant, telle la sentinelle à son poste dans un moment de péril extrême.

La tête du cortège arriva au monastère de Novo-Diévitichy. Aux portes du monastère se tenait la milice à cheval, armée de carabines. A côté de la milice il y avait le secrétaire du V.T.S.I.K., Enoukidzé. Il s'appêtait à ne laisser passer que les parents et les proches du défunt. Il nous fut ordonné : « dispersez-vous immédiatement et rentrez chez vous ». Mais nous étions dix mille. Nous nous ruâmes sur les portes et les primes d'assaut. La milice recula. Contre la muraille, à l'intérieur du monastère, nous aperçûmes la tombe. Sur les murs, il y avait des membres armés de la Tchéka. On nous avait dressé une embuscade (« à tout hasard... »). Ainsi que nous l'apprîmes beaucoup plus tard, c'était un plan de Staline visant à provoquer des effusions de sang.

Devant la tombe ouverte commença le meeting. Ce fut Tchitcherine qui parla le premier. Puis ce fut le tour de Rioutine, membre de la commission représentant le gouvernement, une étoile de première grandeur..., qui se mit à parler selon le schéma officiel. Dans son discours, il fut grossier, se répandant en attaques contre l'opposition. Son intervention, sur la tombe de Joffé, était pleine d'insinuations injurieuses et sonnait comme un défi provocateur lancé aux gens présents. Nous nous taisions, profondément indignés. Rioutine déclara que « toute l'opposition était coupable de la mort de Joffé ». Nous ne pensions pas alors que quelques années plus tard nous retrouverions cette « étoile » sur un pied d'égalité, dans la prison de Verkhné-Ouralsk.

Le discours de Rioutine traînait en longueur. Après avoir lancé des attaques grossières contre l'opposition, il at-

taqua Trotsky. Quand il s'écria que Trotsky « prophétisait le crépuscule de la Révolution » le cimetière retentit de cris puissants : « Ça suffit ! Taisez-vous ! » Irrité et vexé, il quitta la tribune sans terminer son discours calmomniateur.

Trotsky, comme s'il sortait d'un rêve, demanda à Saprov qui se trouvait à ses côtés : « Pour quoi crient-ils contre lui ? ». Je n'entendis pas la réponse de Saprov, mais, à regarder Trotsky, il était facile de remarquer qu'il n'écoutait pas les orateurs. Plongé dans ses réflexions, il regardait fixement la tombe béante ; sa joue gauche était secouée de tremblements nerveux. Quand Tchitchérine annonça que Lev Davidovitch Trotsky avait la parole, le silence se fit tout autour ; même les soldats sur les murailles se figèrent dans l'attente.

Trotsky monta sur l'estrade et se découvrit la tête. Son discours coulait comme une mélodie triste et vous pénétrait jusqu'au cœur. J'ai entendu beaucoup de discours de Trotsky, mais jamais encore il n'en avait prononcé un pareil. Il parlait d'un ami et d'un révolutionnaire, qui avait donné à la cause de la révolution son cœur brûlant, et jusqu'à la dernière goutte de son sang.

« Une telle mort, dit-il, pourrait susciter des imitations que nous ne pouvons accepter. Le noble geste de Lafargue... ce n'est pas un combat pour un idéal révolutionnaire mais un geste de protestation, une protestation qui coûtait cher et pouvait faire du mal, car elle enlevait un combattant dans les rangs des révolutionnaires. Et cela, on ne pouvait l'admettre. »

Et peu à peu la triste mélodie dans le discours de Trotsky céda la place à un appel à la vie, à la lutte pour la vie : les paroles ardentes de Trotsky volaient au-dessus des têtes des milliers d'auditeurs et résonnaient puissamment comme du métal :

« Personne n'a le droit de suivre l'exemple de sa mort il faut suivre l'exemple de sa vie. »<sup>22</sup>

C'était l'ordre de notre chef, et cet ordre, jamais nous ne l'avons oublié, même durant les années les plus sombres de la répression stalinienne.

« Le drapeau léniniste de la révolution prolétarienne mondiale a été jeté dans la boue et foulé aux pieds » dit Trotsky, accusant Staline de trahir la cause de Lénine. La voix de l'orateur sonnait comme le tocsin et soulevait en nous une intense émotion. « Comment le relever ? comment

---

22. Les funérailles de Joffé furent la dernière manifestation publique d'une opposition communiste au stalinisme montant. Voir la biographie de Trotsky par Deutscher (tome II, *Le Prophète désarmé*). La lettre que Joffé adressa à Trotsky avant de se suicider se trouve dans le recueil de textes de Trotsky publié aux éditions de Minuit sous le titre *De la révolution*.

le laver de la boue dont il a été souillé ? » Voilà ce que nous nous demandions, nous imaginant le drapeau de Lénine.

Puis Trotsky déclara que la direction du parti avait laissé passer une situation révolutionnaire en Europe, en Inde, en Chine et avait rejeté loin en arrière la révolution mondiale, pour plusieurs dizaines d'années. C'était une trahison de l'internationalisme. En écoutant Trotsky, il me revenait en mémoire les paroles prophétiques de Lénine sur la révolution mondiale. Ces paroles qu'en Avril 1917, à la gare de Finlande, Lénine adressa au prolétariat russe. C'est avec ces paroles qu'en 1919 Lénine s'adressa au premier congrès de l'Internationale Communiste. Ces paroles étaient écrites dans le programme du Parti. Au rythme de mes pensées, j'entendais Trotsky :

« En Russie est en train de s'imposer l'idée réactionnaire du socialisme dans un seul pays, qui en fin de compte peut amener la restauration du capitalisme dans le pays. »

Les dernières paroles de Trotsky, sur la tombe de Joffé, résonnèrent comme un serment :

« Nous levons haut le drapeau léniniste de la Révolution Prolétarienne Mondiale, et nous le porterons vers le communisme mondial ! Vive le parti communiste révolutionnaire ! »

Le cimetière éclata en une tempête d'applaudissements. Longtemps résonnèrent les cris de solidarité avec Trotsky, avec ces paroles traduisant les pensées et les élans des présents. A ce moment on filmait Trotsky. Quand le silence se fit, Zinoviev et Kamenev montèrent à la tribune. Après leurs interventions, on descendit le cercueil dans la tombe et nous le recouvrimus en jetant chacun une poignée de terre froide.

« Ta route est finie, mais le combat nous attend... » Telles étaient nos pensées, car nous ne nous faisons pas d'illusions sur le combat du lendemain. Nous sentions que notre route serait pleine de souffrances. Le silence ne revenait pas dans le cimetière, au contraire, le tumulte augmentait. La présence de Trotsky parmi nous nous redonnait du courage et la foi en la victoire des prédictions de Lénine, des idées de Lénine, de la révolution mondiale. Nous le regardions affectueusement, lui demandant : « Dites encore quelque chose. »

Nous avançons en masse compacte vers Trotsky, l'entourant de tous côtés ; soudain nous vîmes que nous l'avions acculé contre le mur. Un accident pouvait se produire. Le premier à voir le danger fut Lachevitch (qui participa à l'assaut du palais d'Hiver en Octobre 1917 et fut commandant des troupes de la région militaire de Sibérie). Il nous ordonna, sur un ton de commandement, de former un cordon de protection sur plusieurs rangs autour de Trotsky et de contenir la vague humaine qui s'avavançait. Le malheur fut évité, mais les gens continuaient de crier et demandaient à Trotsky

de prononcer encore quelques paroles. Nous le soulevâmes à bout de bras et Trotsky, s'adressant à nous tous, dit :

« Camarades, il ne faut pas manifester. Nous sommes venus dire un dernier adieu à notre camarade. Nous n'avons pas d'autre intention. Encore une fois : rentrez chez vous. »

Plus de dix mille militants communistes, électrisés par la dénonciation de la direction antiléniniste du parti, ce petit groupe d'usurpateurs installés dans l'appareil du C.C., attendaient alors de Trotsky l'ordre de passer à des actions décidées, mais nous avons reçu un appel au calme. Cependant, aucun de nous ne doutait de la justesse des actes de Trotsky. Nous croyons en lui, c'était ce qu'il fallait.

Par un couloir étroit et mouvant, nous conduisîmes Trotsky aux portes du monastère où l'attendait la voiture du commissaire du peuple Beloborodov<sup>23</sup>. Après le départ de Trotsky, Lachevitch nous dit : « voilà, les nôtres sont partis. Nous aussi nous allons rentrer chez nous ». Nous nous dispersâmes tristement, mais en chacun de nous brûlait la flamme de l'espérance en la victoire de la révolution socialiste mondiale.

Depuis ce temps-là, beaucoup d'années ont passé. Le pays des Soviets est sorti de l'encerclement capitaliste.

V.I. Lénine mourut prématurément, n'ayant pas supporté l'erreur profonde et fatale de la treizième conférence. C'était une erreur politique, qui eut des conséquences tragiques pour la majorité de ses fidèles compagnons de lutte et les défenseurs de son testament.

## TROTSKY ET STALINE

Ce n'est pas par hasard que Lénine en parlait dans son testament. Il en parlait non pas comme de deux « personnalités », mais comme les représentants de deux tendances tout à fait opposées, qui s'excluaient l'une l'autre, dans le mouvement communiste révolutionnaire mondial. Dans le premier cas, c'est le caractère international, la révolution mondiale, l'internationalisme, la solidarité prolétarienne mondiale qui auraient triomphé. Avec Staline, tout alla dans le sens du développement de tendances exclusivement nationales ; cependant le processus révolutionnaire se poursuivit sous l'influence de la révolution d'Octobre, avec une nécessité de fer,

---

23. Bien qu'oppositionnel. Bélioborodov occupait encore une fonction de Commissaire du Peuple. C'est chez lui que Trotsky alla habiter après avoir décidé de quitter le logement qu'il occupait au Kremlin. (Voir le tome II de la biographie de Trotsky par Deutscher.)

sous le bruit des fusillades staliniennes. Tout alla dans le sens de « la racaille grand-russe chauvine », comme disait Lénine dans les lettres qu'ils écrivit avant sa mort « sur les nationalités », « sur l'autonomie »<sup>24</sup>.

Mais il ne faut pas oublier que la symbiose du nationalisme et du pseudo-internationalisme, que Staline s'efforçait de mettre en place, fut mis en échec par le nationalisme sauvage du fascisme hitlérien qui fut écrasé par le peuple soviétique malgré le flirt de Staline avec les nazis allemands<sup>25</sup>.

Il faut être tout à fait clair et net sur ce sujet : Toute la politique de Staline avant la guerre — aussi bien intérieure qu'extérieure — (contre-révolutionnaire et « anti-internationaliste ») plaça l'Etat soviétique dans une situation d'isolement politique et ne la protégea pas des attaques de l'impérialisme mondial (la veille de la guerre furent anéantis les cadres révolutionnaires communistes, aussi bien du P.C. russe, que des P.C. des pays capitalistes. On extermina physiquement tous les cadres supérieurs de l'Armée Rouge — du maréchal Toukhatchevsky aux commandants des régiments inclusivement).

Cependant, enflammés dans le feu de la deuxième guerre mondiale, les nouveaux cadres révolutionnaires de l'Armée Rouge, du P.C. russe et des P.C. des pays capitalistes en guerre, furent forcés par la marche des événements à s'armer des idées révolutionnaires de Marx et d'Engels sur la guerre révolutionnaire contre l'impérialisme mondial.

A la pointe des baïonnettes de l'Armée soviétique, qui fit irruption dans les pays d'Europe Orientale sur les cadavres des fascistes allemands et de leurs acolytes locaux, flottait le drapeau non seulement de l'Union Soviétique mais aussi de la révolution socialiste mondiale. Tous les cadres révolutionnaires et internationalistes des P.C. d'Albanie, de Bulgarie, de Hongrie, de Yougoslavie, de Roumanie, d'Allemagne de l'Est, de Pologne, de Tchécoslovaquie soulevèrent la classe ouvrière et la paysannerie pour le dernier combat décisif contre les occupants fascistes et la bourgeoisie nationale et instaurèrent le pouvoir des soviets<sup>26</sup>.

---

24. Voir LÉNINE, *Œuvres complètes* (t. 36, pp. 618-624).

25. Allusion au pacte germano-soviétique de 1939, prélude à la Deuxième Guerre mondiale.

26. Visiblement l'auteur qui n'avait pour source que les journaux et publications soviétiques est faussement informé sur ce qui se passa en Europe orientale à la fin de la guerre. La vérité est que la politique de Staline ne chercha nullement à soulever les masses. Il ne renversa le régime capitaliste dans ces pays que lorsque les Etats-Unis, par le plan Marshall, cherchèrent à rassembler les forces capitalistes de ces pays contre l'influence soviétique. Plus encore, dans le pays où un combat de masse fut mené contre l'occupation hitlérienne jusqu'à la libération du pays et le renversement du capitalisme, la Yougoslavie, le Parti communiste se heurta à la politique de Staline et entra en opposition avec le Kremlin dès 1948. L'auteur ne connaît également pas les pillages auxquels se sont livrés

Ces événements historiques confirmèrent la célèbre thèse de Lénine selon laquelle la guerre mondiale est porteuse d'une situation révolutionnaire : « Nous sommes entrés dans l'époque des guerres et des révolutions. »

A la suite de la seconde guerre mondiale, l'U.R.S.S. échappa définitivement à l'encerclement capitaliste, ayant formé autour de soi — par la force de ses armes et en alliance avec les P.C. et la classe ouvrière des pays capitalistes d'Europe Orientale — le camp socialiste.

Avec ses armes, l'armée soviétique aida le prolétariat de huit pays d'Europe Orientale à prendre le pouvoir dans ses mains, élargissant le front de la révolution mondiale et fournissant tout ce qui était nécessaire à la construction victorieuse du socialisme et du communisme dans ces pays.

Ceci doit être compris par tous ceux qui se trouvent jusqu'à présent sous l'influence des insinuations de Staline et qui sont prêts, encore maintenant, à lui en attribuer tout le mérite, selon le schéma qu'il établit lui-même en vue de sa propre louange et glorification. Ce qui fut montré au XX<sup>e</sup> congrès du Parti.

La victoire des révolutions socialistes dans huit pays capitalistes d'Europe est le résultat révolutionnaire de la deuxième guerre mondiale. Ce résultat est un exemple concret pour tous les P.C. du monde, sur la manière dont il faut utiliser dans la guerre une situation révolutionnaire pour la victoire de la révolution socialiste dans le reste du monde.

L'expérience de la dernière guerre mondiale donne une autre leçon concrète à la classe ouvrière et aux P.C. : il ne faut pas laisser de répit à l'impérialisme mondial, il ne faut pas lui permettre d'utiliser ce répit pour regrouper ses forces et renforcer sa puissance militaire, afin de porter un nouveau coup plus fort encore aux pays socialistes.

Beaucoup savent qu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, certains de nos cadres militaires (le maréchal Joukov et d'autres) mais aussi les individus et les groupes les plus révolutionnaires et les plus internationalistes des P.C. — d'U.R.S.S., de Grèce, de Hollande, de Belgique, d'Angleterre, de France, d'Italie, de l'actuelle Allemagne Fédérale — demandèrent au gouvernement soviétique de ne pas arrêter ses troupes sur l'Oder mais de les pousser plus loin, au cœur de l'Europe Occidentale, afin d'aider la classe ouvrière et les paysans qui s'étaient soulevés dans ces pays, à renverser définitivement le système capitaliste et à instaurer le pouvoir soviétique dans toute l'Europe<sup>27</sup>. (Dans une certaine mesure cet événement rappelle l'année 1920, quand, sur l'or-

---

les troupes soviétiques dans les territoires occupés en Europe orientale, immédiatement après la fin des hostilités.

27. Sur ce point également, l'auteur a eu des informations erronées.

dre de Lénine et de Trotsky, notre armée rouge commandée par Toukhatchevsky traversait la Pologne et marchait vers les frontières de l'Allemagne spartakiste.) Staline s'opposa à cette idée, mettant fin au rêve des communistes européens d'instaurer dans toute l'Europe le pouvoir des Soviets. Les renégats du communisme mondial se remirent à flirter avec les impérialistes d'Amérique, d'Angleterre, de France et d'Italie.

Mais un tel flirt avec l'ennemi n'amène jamais rien de bon.

### **Dans l'appartement de Karl Radek (décembre 1927)**

Nous arrivâmes chez Karl Radek un matin de bonne heure au mois de décembre. Sa femme, Rosa Radek, nous ouvrit ; c'était une femme douce et gentille, en présence de laquelle on se sentait bien et gai. Elle nous fit entrer et alla réveiller son mari : « lève-toi Karl, les gars sont déjà là ». Mais Karl ne se leva pas. Il nous reçut au lit. L'air fatigué, il ne semblait pas avoir assez dormi ; ses yeux étaient rouges et irrités. Nous apprîmes qu'il n'avait pas dormi de la nuit et qu'il s'était endormi peu de temps avant notre arrivée. Il alluma sa pipe favorite et en souriant, nous dit qu'il « s'était débauché toute la nuit avec... la presse étrangère ». Autour du lit, sur le plancher, il y avait des piles de journaux et de revues en langues étrangères. Karl Radek lisait et parlait couramment treize langues. Homme instruit, il était le plus grand connaisseur de la littérature mondiale. Il y avait toujours beaucoup de monde autour de lui. On l'aimait pour la finesse de son esprit et son grand talent. Ses adversaires tremblaient devant lui. Il les démolissait par ses sarcasmes empoisonnés. Karl Radek savait très bien raconter un épisode historique en y mêlant un calembour érotique, ce qui provoquait l'enthousiasme de ses auditeurs. Toutes les anecdotes politiques piquantes lui étaient attribuées ; elles allaient toujours droit au but, et il était difficile de s'en remettre. En voici un exemple :

« Marx et Engels ont envoyé une déclaration comme quoi ils rejetaient tout ce qu'ils avaient dit et écrit, et déclaraient juste la ligne générale du parti de Staline ! »

A côté de traits positifs, il y avait chez Radek des travers regrettables, qui suscitaient le chagrin de ses admirateurs. Son histoire avec Larissa Reissner, qui fit beaucoup de bruit, lui causa des remords. Elle était la femme de Raskolnikov, cadre politique et militaire connu de la Révolution d'Octobre, à cette époque ambassadeur en Afghanistan, où elle l'avait suivi. Elle rentra à Moscou malgré elle, menacée d'exclusion du Parti. Sa liaison avec un prince afghan, devenue célèbre dans le monde entier, avait placé l'ambassa-

deur soviétique dans une position difficile. Rentrée à Moscou, Larissa Reissner entraîna à sa suite Karl Radek et devint le sujet de toutes les discussions. C'était une très belle femme et un écrivain de talent. Au cours de la guerre civile, elle servit dans la flotte, comme commissaire politique, où elle fit preuve d'un très grand courage personnel. Elle écrivit sur la guerre civile un grand nombre de récits et de nouvelles avec beaucoup de talent et de vérité. Elle décrivit d'une manière particulièrement brillante la bataille de Samara, où Trotsky, avant le combat, déclara aux soldats : « La Révolution s'est arrêtée ici, elle ne doit plus reculer. »

Larissa se montrait prodigue des dons qu'elle avait. Un jour, elle avoua à Radek qu'elle était follement éprise de Trotsky. Elle désirait avoir de lui un enfant et demanda à Radek de lui en parler. Car elle n'osait pas le faire elle-même. Radek lui fit d'abord une violente scène de jalousie. Puis il dit que cela lui était parfaitement égal, et lui promit de le faire.

La conduite de Larissa Reissner suscitait l'étonnement de beaucoup de gens ; à cette époque, nombreuses étaient les femmes communistes ayant participé à la guerre civile, qui subissaient l'influence d'Alexandra Kollontaï, qui faisait alors de la propagande pour « l'amour des abeilles travailleuses » et développait l'idée que hommes et femmes devaient librement passer « de fleur en fleur », rejetant tout lien familial comme était un trait petit-bourgeois et une « survivance de la relation de propriété privée à l'égard de la femme ».

K. Radek adorait Trotsky, comme un élève peut adorer son ami et maître préféré. Avec terreur, en faisant certainement quelque calembours, il lui parla de ses relations avec Larissa Reissner et de la fantaisie qui l'avait prise de donner au monde un descendant dans lequel s'uniraient harmonieusement la beauté et le talent de la mère (Reissner) avec le génie intellectuel du père, chef de la révolution mondiale. Avec un sourire figé, il attendit la réponse.

Radek fut fou de joie lorsqu'il entendit la réponse de Trotsky :

« Calmez-vous Karl. Dites à votre maîtresse que je refuse d'être le père de son enfant. »

Une semaine après, au Conseil Militaire Révolutionnaire se tint une conférence de tous les journalistes et écrivains militaires.

Larissa Reissner y était, très émue. Elle rougit et baissa les yeux lorsque Trotsky l'aborda et se mit à lui parler. Comme d'habitude, il se mit à parler avec elle de littérature et de son importance pour l'éducation des soldats de l'Armée Rouge et d'autres problèmes, sans faire mention à aucun moment, de la discussion qu'il avait eue avec Radek.

... Nous étions venus chez Radek pour connaître les détails de ce qui s'était passé au XV<sup>e</sup> congrès, K. Radek nous raconta que Zinoviev avait pris contact avec Ordjonikidzé pour éclaircir les conditions du retour de l'opposition dans le Parti<sup>28</sup>.

Ordjonikidzé au nom de Staline et de tout son groupe lui avait répondu :

« Nous sommes le centre révolutionnaire. Nous exigeons une capitulation totale de l'opposition, Trotsky en tête. Ce n'est que dans ce cas que la question du retour dans le parti de l'opposition sera posée. »

C'était un ultimatum de Staline à l'opposition. Pour discuter de cet ultimatum, on convoqua dans les plus brefs délais, une réunion du centre dirigeant de l'opposition. Elle eut lieu dans l'appartement de Piatakov.

A cette réunion, il y avait une cinquantaine de vieux Bolcheviques dirigeants de l'opposition. Parmi eux : Trotsky, Zinoviev Kamenev, Rakovsky, Mouralov, Mratchkovsky, Smilga, Préobrajensky, I.N. Smirnov, Radek, Piatakov, Evdokimov, Zaloutsky, Bakaev, et d'autres. Deux jours et deux nuits, sans interruption, se prolongea une polémique acharnée. Le groupe de Zinoviev était partisan de capituler devant le XV<sup>e</sup> congrès du parti. Il oubliait que cette capitulation était nécessaire à Staline pour discréditer les dirigeants de l'opposition, pour préparer sa liquidation, selon un plan provocateur, établi depuis longtemps...

A la fin du deuxième jour, Trotsky intervint :

« Vous pouvez tous partir... Je resterai seul. Lénine n'avait pas peur de se retrouver tout seul. C'était un homme qui ne transigeait pas avec ses principes. Il ne faut pas mentir. Il ne faut pas faire commerce de ses idées. C'est repoussant. Cela va à l'encontre de nos convictions et notre honneur. » Après l'intervention de Trotsky, l'opposition se divisa en deux groupes : les Trotskystes et les Zinovievistes.

A l'adresse du XV<sup>e</sup> congrès, on écrivit deux déclarations, la première était celle des zinovievistes, qui renonçaient à leurs idées d'oppositionnels, la deuxième, celle des Trotskystes qui restaient fidèles à leurs idées et aux propositions développées dans le document connu sous le nom de « PLATE-FORME DE L'OPPOSITION ».

La première déclaration fut signée par Kamenev, Evdokimov, Zaloutsky. La deuxième, par Radek, Piatakov, Préobrajensky.

...A peine six mois après la fin du XV<sup>e</sup> congrès, com-

---

28. Après le XV<sup>e</sup> Congrès qui vota l'exclusion des oppositionnels de gauche, les zinovievistes demandèrent leur réintégration dans le parti qu'ils obtinrent en reniant les idées de la plate-forme qu'ils avaient présentée en commun avec les trotskystes.

mencèrent les arrestations des oppositionnels Trotskystes<sup>29</sup>. Le premier arrêté fut Radek, qui fut envoyé en exil en Sibérie. A la gare de Kazan, beaucoup de monde se rassembla pour accompagner Radek. Tous voulaient faire leurs adieux à un des personnages les plus remarquables de notre génération. Il était de bonne humeur, parlait beaucoup. En cette heure fatale de sa vie, il gardait toute sa présence d'esprit.

Kasparova<sup>30</sup> ex-femme de Staline fut envoyée avec Radek en Sibérie. Je ne me souviens que de quelques paroles de ce que dit alors Kasparova : « Il a la folie des grands... Il versera beaucoup de sang et il... perdra la révolution. »

Juste avant le départ du train, Radek nous chuchota à l'oreille qu'on s'apprêtait à arrêter Trotsky. C'est ainsi que commença la répression des partisans du testament de Lénine, des révolutionnaires d'Octobre. Lénine créa la Tcheka pour lutter contre les ennemis de la Révolution d'Octobre ; Staline créa le Guépéou pour lutter contre les organisateurs de la révolution d'Octobre.

### **Chez Nadiejda Konstantinovna Kroupskaïa (1928)**

Nous étions dans le hall de l'appartement du commissaire du peuple à l'Education et demandions à la secrétaire technique — Vera Dridzo — de nous introduire chez Nadiejda Konstantinovna. Nous lui expliquâmes que nous étions les représentants des étudiants des cinq plus importants établissements d'Enseignement Supérieur de Moscou ; l'Université, l'Institut de journalisme, l'Université communiste des travailleurs de l'Orient et les institut Plekhanov et Timiriazev. Cela ne produisit aucun effet sur elle. Elle nous regardait froidement et répétait d'une voix glaciale : « C'est impossible, c'est impossible. » L'aspect et l'attitude à notre égard de la « secrétaire » de Kroupskaïa nous incitaient à nous méfier d'elle. En la regardant, nous nous rappelions le récit de Kamenev sur la manière dont le Guépéou achetait les secrétaires qui « travaillaient » chez les membres du C.C. et les parents de Lénine.

Nous dîmes à Dridzo que nous voulions voir Kroupskaïa en tant que vieille bolchevique, compagne de lutte de Lénine, et non en tant que commissaire du peuple à l'éducation. Cela non plus ne produisit aucun effet sur elle. Elle nous fit remplir une demande de rendez-vous. Sur sa demande, nous écrivîmes au bas de la demande nos noms, adresses, l'institut où nous faisons nos études, ainsi que le sujet dont nous voulions parler à Kroupskaïa. Elle prit la feuille et nous pro-

29. Erreur de l'auteur. Des arrestations avaient commencé peu avant le Congrès. Les déportations suivirent immédiatement celui-ci.

30. Kasparova, dirigeante du travail du Parti bolchevik et de l'Internationale communiste parmi les femmes d'Orient.

posa de revenir dans trois jours ; trois jours plus tard, elle nous dit la même chose. Nous sentîmes qu'elle nous trompait grossièrement. Indignés, nous l'écartâmes de la porte du cabinet et fîmes irruption dans le cabinet de Kroupskaïa. Une fois dans l'immense cabinet, nous aperçûmes la légendaire compagne de lutte de Lénine, nous fixant avec des yeux pleins d'étonnement. Nous nous excusâmes auprès de Kroupskaïa et lui racontâmes la conduite de sa secrétaire personnelle. Kroupskaïa en fût très étonnée et émue. « Ne vous en faites pas — dit-elle. Approchez-vous et racontez-moi ce qui vous est arrivé. »

Nous lui expliquâmes que nous étions les représentants des étudiants moscovites, que nous étions anciens ouvriers combattants de la guerre civile et communistes. Nous ne lui cachâmes pas qu'actuellement nous étions exclus du parti, du fait de notre appartenance à l'opposition. Nous expliquâmes le but de notre visite. Kroupskaïa nous écoutait très attentivement, et il semblait qu'elle nous étudiait, nous examinait un par un, et au cours d'une pause dans la discussion, elle jeta un regard vers la porte et nous demanda : « Vous êtes pour qui ? Pour Trotsky ? »

Nous lui répondîmes que nous étions des « bolcheviks-léninistes » et que nous défendions l'enseignement de Lénine et son testament. Elle en fut très émue. Elle tira un mouchoir et essuya furtivement des larmes qui coulaient de ses yeux, pour que nous ne les remarquions pas. Tenant son mouchoir sur les yeux, elle écouta la suite de notre discours. Nous parlâmes des arrestations dans le pays, de l'exil de K. Radek et de Kasparova en Sibérie. Elle ne le savait pas et en fut très étonnée. Et quand nous lui dîmes qu'on allait arrêter Trotsky. Elle répliqua d'une voix tremblante : « Non, il n'ira pas jusque-là. Le Parti ne le tolérera pas. » Nous voulions savoir avec qui elle était, avec nous ou avec Staline. Pour obtenir d'elle une réponse claire nous lui demandâmes : « Et s'il va jusque-là, si on arrête Trotsky ? Quelle sera votre attitude ? »

Nous la regardions dans les yeux et attendions sa réponse. Kroupskaïa pensait intensément. Sa position l'obligeait à peser chaque mot. Un intense combat la déchirait. Nous avions pitié d'elle, mais nous n'étions pas les seuls à attendre sa réponse. Nous n'étions que cinq mais des milliers d'étudiants communistes, ceux qui nous avaient envoyés chez elle, attendaient sa réponse. Eux aussi étaient terriblement inquiets des arrestations qui avaient lieu alors dans tout le pays et qui annonçaient un sombre destin pour la révolution. Kroupskaïa le comprenait et sentait que nous ne partirions pas sans une réponse. Ayant de nouveau regardé vers la porte avec appréhension, elle dit d'une voix assurée, comme si elle ne redoutait rien mais très émue :

« Trotsky dans sa prison brillera comme un phare. » Puis doucement avec de la tristesse dans la voix, elle ajouta, sans que cela exprimât ses pensées réelles : « Si on l'arrête, je serais la première à lui porter un paquet à la prison. »

Non, elle n'a pas la force de s'opposer à l'arrestation de Trotsky, quelqu'en soit son désir.

D'émotion, nous avions la bouche sèche et notre cœur battait à tout rompre.

« Elle est avec nous, elle est avec nous » — nous criait notre cœur, « avec son intuition de prolétaire et de révolutionnaire ». Nous connaissions ses pensées nobles et pures, bien que sa réponse sur l'inéluctabilité de la prison nous affligeât profondément, nous comprenions qu'elle ne pouvait nous donner une autre réponse, avec un tel entourage, avec derrière la porte...

Pour nous dire adieu, elle se leva et nous embrassa maternellement. Dans ses yeux brillait une sincère compassion pour nous, silencieuse et muette, dont j'ai gardé l'image jusqu'à présent. Quand nous passâmes près de sa secrétaire, Véra Dridzo, il était clair qu'elle avait envie de nous sauter à la gorge.

### **Chez le commandant Toukhatchevsky (années 20)**

Ce n'est pas sans émotion que j'entrai pour la première fois dans le cabinet du chef d'état-major de Toukhatchevsky. Je tenais un télégramme décodé du commandant de la région militaire du Turkestan. Cette année-là, au Turkestan, se produisaient des combats acharnés avec les contre-révolutionnaires. La bourgeoisie locale et les gardes blancs russes, utilisant les difficultés de ravitaillement dans le pays et les préjugés religieux de la population, avaient entraîné dans la lutte armée contre le pouvoir des soviets les couches arriérées de la population. Je m'approchai de Toukhatchevsky et me nommai. Il me prit le télégramme et me proposa de m'asseoir et d'attendre. J'observai attentivement Toukhatchevsky. Ayant lu le télégramme, il s'approcha d'une grande carte militaire où étaient plantés des drapeaux rouges et bleus. Il enleva quelques drapeaux rouges et les remplaça par des bleus. En le regardant attentivement, on sentait le travail de son esprit et de sa volonté. Il regardait la carte et son esprit se trouvait à cet instant sur le lointain champ de bataille du Turkestan, il résolvait, plein d'inspiration, un problème militaire. Il créait la victoire sur l'ennemi. Je restais assis et ne bougeais pas. Je ne voulais pas gêner le cours de ses réflexions. Quand son travail sur la carte fut terminé, il s'assit à son bureau et se mit à écrire un ordre de combat pour le commandant de la région militaire du

Turkestan, lui exposant la nouvelle tâche à exécuter pour défaire les contre-révolutionnaires.

Aujourd'hui certains se souviennent que dans les premiers mois, les premières années de la jeune république soviétique, au commandement suprême de l'Armée Rouge se trouvaient d'anciens officiers et généraux de la vieille armée tsariste qui jouèrent un rôle important pour éviter à la révolution russe la défaite militaire. La République Soviétique était alors désarmée du fait de la défaite totale subie par l'ancienne armée tsariste, et le prolétariat russe n'avait pas encore créé sa propre armée révolutionnaire. La classe ouvrière et la paysannerie pauvre avaient conquis le pouvoir les armes à la main et ces armes, il avait fallu les tourner contre la contre-révolution intérieure et l'encerclement capitaliste. Il fallait des commandants, les commandants issus de la révolution ne suffisaient pas, il y avait beaucoup de fronts, peu de commandants. La guerre exigeait une organisation précise des actions militaires, une solide discipline. Si le parti n'avait pas su alors attirer à ses côtés une partie des officiers et des généraux de l'ancienne armée (on les appelait les spécialistes militaires), notre victoire sur l'ennemi au cours de la guerre civile aurait coûté beaucoup plus de victimes, qu'elle n'en coûta aux ouvriers et paysans de Russie.

Contre la jeune république soviétique désarmée se dressaient alors les armées blanches prêtes au combat. La bourgeoisie russe s'appropriait à prendre sa revanche sur la Révolution d'Octobre et rassemblait contre elle des bataillons blancs bien armés au Nord, à l'Ouest, à l'Est et au Sud. De plus, les armées et la technique des quatorze pays impérialistes accouraient pour aider l'armée blanche. Une partie importante des officiers de l'armée tsariste, sans arrière-pensée, s'occupait d'enseigner aux soldats de l'armée rouge les tâches militaires, la discipline, les règles de combat et les entraîna à l'assaut des ennemis intérieurs et extérieurs.

Lorsque, il n'y a pas longtemps, le camarade Trotsky m'apprit que dans le commandement militaire le nombre des officiers était de quelque dizaines de milles je vis clairement ce que signifiait l'utilisation de notre ennemi « disait Lénine en 1919 dans sa brochure *Succès et difficultés du pouvoir soviétique* » (tome 38, p. 55, édition russe).

Malgré le rôle extrêmement utile joué dans l'armée rouge par les spécialistes militaires, il se trouva dans le parti des gens, non seulement qui attaquèrent les anciens officiers tsaristes qui servaient dans l'armée rouge, les qualifiant tous de traîtres, d'espions, et qui semèrent dans l'armée et le peuple la défiance envers les commandants ralliés au pouvoir soviétique mais de plus prirent sous le feu de leurs critiques Trotsky, affirmant qu'il introduisait dans l'armée rouge

sur tous les fronts, des traîtres, en la personne des spécialistes militaires.

Parmi les calomniateurs de Trotsky il y avait, à l'époque de la guerre civile, Staline, Vorochilov, Kouïbychev, Ordjonikidzé, Goussev. Ils assommèrent Lénine de mensonges sur le compte de Trotsky, attribuant des revers isolés sur le front à la trahison des spécialistes militaires, soit disant soutenus par Trotsky, et les victoires à leurs actions « géniales » et « héroïques » contre « les traîtres de spécialistes militaires ». Bien sûr, les spécialistes militaires de l'ancienne armée tsariste, alliés à l'Armée Rouge n'étaient pas tous dévoués à la cause de la défense du pouvoir des soviets. Il y eut plusieurs cas de trahison, de passages à l'ennemi d'individus qui s'étaient à l'origine ralliés à l'Armée Rouge, comme les Rochtchine décrits dans le « chemin des tourments » ; élevé au rang de chef dans l'armée rouge et devenu maître des destinées du commissaire Tchesnokov et du dirigeant politique Kvachine, Rochtchine avait étouffé ce dernier et son cadavre fut jeté dans une rivière. Mais la majorité des spécialistes militaires travaillèrent à la victoire du prolétariat. Ce n'est que grâce à Trotsky et à Lénine qu'un grand nombre de spécialistes militaires échappèrent à leur liquidation physique par le groupe des calomniateurs et des carriéristes ; ceux-ci essayèrent à propos des spécialistes militaires de nuire à Trotsky, de le présenter à Lénine comme le protecteur des traîtres. Ils n'y réussirent pas, par bonheur. Le parti sut garder et éduquer parmi eux d'éminents commandants de l'Armée Rouge — Toukhatchevsky, Primakov, Ouborevitch, S.S. Kamenev, Kork, Levandovsky, Lebedev, Chapochnikov, Mironov, Egorov, Pougatchev et beaucoup d'autres. Parmi les spécialistes militaires gagnés à l'armée rouge, Toukhatchevsky était le plus remarquable et le plus doué.

M.N. Toukhatchevsky était un grand travailleur. Il travaillait 15 à 17 heures par jour. Il arrivait au milieu de la nuit à l'état-major et travaillait jusqu'au matin. Malgré sa célébrité, il resta toujours modeste et plein d'attentions à l'égard de ses subordonnés. Il était toujours intérieurement et extérieurement un homme réservé. On ne le vit jamais avec un col déboutonné ou encore affalé sur une chaise. Un jour je le trouvai dans le cabinet du commandant en chef S.S. Kamenev, du chef d'état-major adjoint Pougatchev et du chef de la direction des opérations Chapochnikov. Ils parlaient avec véhémence d'un rendez-vous fixé avec Trotsky, commissaire du peuple à l'armée et président du Conseil Militaire Révolutionnaire, à 12 heures. S.S. Kamenev marchait de long en large dans son cabinet, parlait avec animation. Chapochnikov et Pougatchev s'inquiétaient aussi de la rencontre avec Trotsky. Seul le chef d'état major, Toukhatchevsky était calme ; comme d'habitude. Dans ses yeux bleus, in-

telligents, on pouvait lire : « je n'ai pas de raison de m'inquiéter. J'ai la conscience nette. Dans le service tout va bien, la frontière est verrouillée, et l'Armée Rouge prête ».

Les cadres militaires de l'époque savaient que Trotsky aimait Toukhatchevsky pour son immense talent militaire, pour son expérience et son initiative au cours du combat. Le charme personnel de Toutkhatchevsky lui valait le respect de ses subordonnés dans le service. On écrit maintenant beaucoup de mensonges sur les rapports que existaient entre ces deux grands hommes d'action au moment de la guerre civile et dans la période qui suivit. Ces mensonges, on commença à les écrire à partir du moment où il fut ordonné de « démasquer le trotskysme » qui essayait soi-disant, de supplanter le léninisme. Est-ce que l'in vraisemblance des récits écrits sous la pression du joug stalinien et de la terreur sur le rôle de Trotsky au moment de la révolution de la guerre civile et ensuite, sur le rôle de personnes comme Antonov, Ovsénko, Podvoïsky, M.D. Bontch-Boutevitch, qui travaillèrent avec Trotsky la main dans la main et sous ses ordres, dans les années décisives, n'est pas évidente pour le lecteur ? Même les *Souvenirs sur Lénine* de N.K. Kroupskaïa, écrits alors qu'elle était menacée d'exclusion du parti par Staline, et sous la surveillance d'agents secrets, contiennent de nombreuses attaques contre Trotsky, ceci afin de la sauver elle-même. Ces mensonges sur les rapports entre Trotsky et Toukhatchevsky ont été écrits parce qu'il était impossible d'écrire la vérité. Quand je quittai le cabinet de Toukhatchevsky il regarda sa montre et dit : « Il est minuit, c'est l'heure. »

Sur l'échec militaire de Toukhatchevsky à Varsovie, beaucoup de choses n'ont pas encore été dites. Jusqu'à présent, le rôle infâme de Staline dans cet échec n'a pas été mis en relief. On sait seulement que Staline refusa d'exécuter l'ordre du commandant en chef qui lui demandait d'envoyer à l'aide de Toukhatchevsky trois armées, dont la Première armée à cheval. Les causes secrètes du sabotage militaire de Staline restent inexplicées. Envoyé pour s'occuper du ravitaillement dans la région de Tsaritsyne, il s'infiltra dans le conseil militaire du frond Sud-Ouest, que commandait Egorov, et, en tant que membre du conseil militaire, intrigua contre le haut commandement de l'armée rouge.

Il est clair, cela ne fut connu que plus tard, que les causes de cette résistance de Staline étaient très profondes et relèvent d'une diversion politique profondément masquée. Son but était de discréditer Trotsky et Toukhatchevsky et de les éloigner du commandement de l'armée rouge.

Staline n'ignorait pas les conséquences d'une défaite de l'armée rouge devant Varsovie. Elle lui était nécessaire pour deux raisons :

1) Discréditer le commandement militaire de l'Armée rouge (en premier lieu Trotsky, Toukhatchevsky)

2) Porter un coup à la révolution mondiale (le deuxième après Brest-Litovsk).

Staline était un homme envieux et vaniteux. Il enviait le génie de Lénine les talents d'homme politique et d'orateur de Trotsky, sa haute position et son autorité dans le parti et le pays, où partout il était aux côtés de Lénine et le premier après Lénine. Staline était jaloux du talent militaire de Toukhatchevsky, et dans son âme noire, il mûrissait des plans pour écarter de son chemin, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, étaient susceptibles d'apparaître comme supérieurs à lui ou plus capables. Pour cela, il était prêt à utiliser la calomnie et ne reculait pas devant le poison, le poignard et la trahison de Lénine, de la révolution mondiale et de l'internationalisme.

La victoire de l'Armée Rouge devant Varsovie aurait signifié une énorme croissance de l'autorité de ses rivaux. L'instauration du pouvoir des soviets en Pologne aurait rapproché l'Armée Rouge des frontières de l'Allemagne en ébullition, où sous la pression de la crise et de la défaite subie dans la guerre impérialiste, mûrissait une situation révolutionnaire. Le rapprochement de l'Armée Rouge des frontières de l'Allemagne aurait contribué à la victoire de la révolution prolétarienne dans ce pays. Le prolétariat allemand qui s'était soulevé, aurait sans aucun doute vaincu, élargissant le front de la guerre révolutionnaire contre l'impérialisme mondial. Cela aurait marqué la réalisation dans la pratique du plan de Lénine et Trotsky sur le déclenchement de la révolution mondiale<sup>31</sup>. Le peuple russe a toujours rêvé, non de bien-être purement national, mais du bonheur pour la terre entière, et c'est pourquoi l'idée de la révolution mondiale, lancée par Lénine du wagon blindé à la gare de Finlande, l'entraîna et l'enthousiasma dans le combat pour le communisme international, pour la révolution mondiale, les chansons populaires des années vingt reflètent bien cela :

---

31. L'auteur semble ignorer les divergences qui existèrent à propos de la marche sur Varsovie au Bureau politique. Lénine était pour celle-ci, car il pensait effectivement qu'elle donnerait un élan à la révolution en Pologne, comme l'affirmaient nombre de dirigeants du P.C. polonais, tandis que Trotsky, qui ne partageait pas cette conviction, n'était pas favorable à la marche sur Varsovie. Ceci dit, du point de vue strictement militaire, l'initiative de Staline, contraire aux directives du Commissariat à la guerre, permit au gouvernement polonais de battre l'armée commandée par Toukhatchevsky qui n'avait pas reçu les renforts attendus de la part de l'armée où se trouvait Staline.

« Tu donnes Varsovie  
Et bien, donne Berlin  
Nous avons percé en Crimée  
Irkoutsk et Varsovie  
Berlin et Kakhovska  
Sont les étapes du grand chemin »

Mais les espoirs et les rêves du peuple n'étaient rien pour Staline. La révolution mondiale n'entraîne pas, ne coïncidait pas avec ses plans personnels, purement carriéristes. Elle brouillait ses cartes. Le système national dans la Russie multinationale l'arrangeait plus ; il rêvait de devenir le maître et le seigneur des destinées ; il se plaça plus haut que Lénine, Trotsky, le parti, le peuple.

Il décida de réaliser son rêve, non en ranimant la flamme de la révolution mondiale, mais en l'éteignant par tous les moyens. Toute son activité ultérieure, tous ses actes anti-léninistes vérifièrent les prévisions et les déclarations de l'opposition. Le cas de Toukhatchevsky n'est qu'une illustration des actions de Staline. Mais le chemin de Toukhatchevsky, sa vie et son activité, sont marqués de manière éclatante sur les bornes de la route de l'histoire russe. Cela ne s'effacera jamais de la mémoire du peuple russe. Toukhatchevsky fut, le premier commandant de la révolution d'octobre qui, sous la direction de Lénine et Trotsky, réalisa dans la marche sur Varsovie le plan léniniste de la guerre révolutionnaire avec l'impérialisme mondial au nom de la victoire de la révolution socialiste mondiale. Et ce ne sont pas eux qui sont coupables de ce que les intrigues et les crimes de Staline se reflétèrent si tragiquement sur l'issue des combats pour la révolution mondiale et sur la vie de ces grands représentants des idées internationalistes<sup>32</sup>.

---

32. (Note de l'auteur.) — Quelques jours avant l'arrestation de Toukhatchevsky, il reçut par la poste une lettre avec un texte étranger et mystérieux. Dans la lettre, il y avait une traduction russe du texte :

« Prie, mon fils. Ta vie terrestre approche de sa fin. C'est écrit dans le livre étoilé des prédictions. Termine tes affaires terrestres et sois prêt pour le voyage sans fin dans l'autre monde, amen. »

On peut se poser la question : qui a écrit cette lettre ? Où a-t-elle été écrite ? Si la lettre venait de l'étranger, pourquoi la censure soviétique ne l'a-t-elle pas saisie ?

Ce qui suscite encore plus la méfiance, c'est le fait que le même jour les autres chefs militaires, fusillés ensuite par Staline, en même temps que Toukhatchevsky, reçurent de telles lettres. A la lecture du texte de ces lettres absurdes, les chefs militaires s'étonnèrent. Ils avaient la conscience trop pure pour soupçonner dans les auteurs de ces lettres leurs assassins de demain.

## Trotsky (rencontres, arrestation, les adieux)

*« Une grande énergie naît pour un grand but »*  
VOLTAIRE.

J'entendis parler de Trotsky dans l'omnibus, au-delà du poste de Narva, à Petrograd. C'était en mars 1917, peu de temps après le renversement de Nicolas II.

Il y avait beaucoup de monde dans l'omnibus : ouvriers, soldats, femmes avec leurs sacs à provisions, deux étudiants de l'école des Ponts et Chaussées, un diacre en soutane noire et un fonctionnaire de la poste, avec un brassard blanc sur la manche. A ces brassards, où étaient inscrits en lettres rouges « N.-M. », on reconnaissait alors la milice populaire, organisée par le gouvernement provisoire, en remplacement de la police tsariste qu'on avait supprimée. On discutait bruyamment : les femmes se plaignaient des queues pour le pain et de la vie chère rendant responsables de tout cela l'ancienne impératrice, une allemande, et ses ministres, allemands eux aussi. Les ouvriers et les soldats écoutaient la discussion des femmes, mais n'étaient pas d'accord. Ils estimaient que les responsables des souffrances de la Russie, c'étaient les capitalistes et les propriétaires fonciers qui s'étaient lancés dans la guerre et envoyaient à la mort les soldats russes, et laissaient à l'arrière, mourir de faim leurs femmes et leurs enfants. Un jeune ouvrier qui se trouvait à côté de moi, déclara :

« La guerre, ce sont les bourgeois qui en ont eu l'idée. A eux, elle rapporte des richesses ; aux ouvriers, la mort et la famine. On ne peut plus vivre comme ça. »

Ces paroles suscitèrent des réactions dans l'omnibus, Un soldat, déjà âgé, en manteau brun et en papakha dit :

« Est-ce que c'est chrétien, tout ça ? Pendant trois ans, j'ai été dévoré par la vermine, dans les tranchées, et qu'est-ce qu'on m'a donné en retour ? Rien. Je suis un paysan pauvre et j'ai de la peine à joindre les deux bouts. Le propriétaire, lui, a beaucoup de terre. Nous travaillons la terre pour lui et il ne fait que ramasser l'argent, on ne peut plus vivre comme ça. Oui. Ce n'est pas chrétien. »

Dans ces paroles, s'exprimait le vieux rêve du paysan sur la terre et le destin paysan. A côté de lui il y avait un soldat blessé : son bras gauche était en écharpe.

Les femmes le regardaient et soupiraient tristement. Sur sa poitrine il y avait l'ordre d'argent de Saint Georges. C'était la plus haute récompense pour bravoure au combat.

Le soldat blessé se mit à raconter à ses camarades le meeting de la veille au cirque Tsinizelli, où Trotsky avait fait un grand discours.

« Eh bien, frères, c'est un orateur, ce Trotsky. Sa voix résonne comme le tocsin. Il parlait du socialisme mondial. Alors il n'y aura ni pauvres, ni riches... Il a parlé du Gouvernement Provisoire, qui est le gouvernement des capitalistes et des propriétaires fonciers... nous ne devons pas le suivre. Nous devons créer un gouvernement socialiste ouvrier et paysan. Trotsky a encore dit qu'il fallait prendre les fabriques et la terre et les mettre à la disposition des ouvriers et des paysans. »

Les récits du soldat blessé impressionna les passagers. Son récit avait produit le même effet qu'un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage. Les femmes l'entourèrent et se mirent à examiner sa croix en argent et son bras malade. Quelqu'un demanda, de quel Parti était Trotsky. Le soldat ne savait que répondre. Mais un vieil ouvrier, en lunettes sombres, assis non loin de là, le tira d'embarras : « Trotsky est du parti des socialistes-internationalistes — dit-il —. Déjà en 1905, les ouvriers l'élirent président du Soviet des Députés Ouvriers de Petersbourg. En 1905, Trotsky dirigea le soulèvement des ouvriers de Petersbourg. A la suite de cela le Tsar Nicolas II l'exila à vie en Sibérie, mais il réussit à s'enfuir à l'étranger. Maintenant il est rentré à Petrograd. »

Dans l'omnibus, le brouhaha allait croissant. Les gens discutaient, se répétaient les paroles du vieil ouvrier. Tous étaient émus.

Le récit sur Trotsky et sur son dernier discours avait plu à tout le monde. C'était la voix nouvelle de la révolution... A ce moment là, la voix puissante du diacre retentit et tous se turent.

« Orthodoxes — dit-il —, Trotsky n'est pas un russe mais un juif. Il n'a pas la foi chrétienne mais celle des juifs. Souvenez-vous en. Les chrétiens n'ont pas le droit de suivre un juif. Dieu le père et son Eglise nous l'interdisent. »

Dans l'omnibus, tous s'étaient tus et baissaient la tête. Les passagers étaient pour la plupart des croyants et ils redoutaient le châtement divin, s'ils n'écoutaient pas les paroles de son pasteur. Ces gens ne savaient pas alors, que l'église orthodoxe vivait ses dernières « vêpres ».

Dans le silence qui régnait, les cœurs battaient angoissés. Soudain, au milieu de ces réflexions angoissées retentit la voix claire et jeune d'un des étudiants des Ponts et Chaussées :

« Vous faites erreur, Père, — dit-il — Il ne faut pas juger un homme sur sa nationalité et sa foi en Dieu, mais d'après ce qu'il sème sur la terre : le bien ou le mal. Jésus-Christ, lui aussi, était juif... et la moitié de l'humanité l'adore. Si Trotsky apporte le bien sur terre, des millions de gens le suivront. »

Les gens soulagés, respirèrent. Comme si l'orage était passé à côté. On regardait l'étudiant avec reconnaissance. Il avait su calmer les remords de conscience des gens présents et apaiser les doutes qui les tourmentaient.

Cette discussion dans l'autobus est restée dans ma mémoire et marqua profondément mon jeune esprit.

Avec une grande joie je compris alors que le peuple travailleur russe avait un courageux défenseur en la personne de Trotsky, qui par la suite irait à la mort pour le bonheur du peuple...



Du fait de la nature de mon travail à l'état-major du Conseil militaire révolutionnaire de la République, il m'arrivait souvent de travailler 24 heures sur 24. Un jour, à minuit, le secrétaire de Trotsky, Glazmann, m'appela au téléphone et me dit :

« Le président du Conseil militaire révolutionnaire veut vous voir. »

Nous, les responsables du codage, nous étions souvent convoqués par Trotsky, Sklimansky, S.S. Kamenev, Lebedev.

Je devinai qu'un travail important m'attendait pour cette nuit.

De l'état-major on accédait au Conseil militaire par le long corridor de l'ancien Institut militaire Alexandrov, où à de courts intervalles se tenaient des sentinelles chargées de veiller sur le cerveau et le cœur de l'Armée rouge.

Glazmann m'accueillit au secrétariat du Conseil militaire et me dit que Trotsky écrivait un ordre de la plus haute importance pour Toukhatchevsky.

J'ouvris doucement la porte et entrai dans le cabinet. Trotsky, assis à une table, violemment éclairée par une lampe avec un abat-jour vert, écrivait. Je le vis très souvent en train de travailler et chaque fois je ressentais une émotion inexplicable. Il y avait en lui quelque chose d'étonnant qui le distinguait de tous les autres. C'était quelque chose d'unique et d'étrange ; tout était éclatant chez lui ; son regard vous clouait sur place : il était impossible de s'y arracher. Ses cheveux étaient d'un noir-bleuté. Sa voix, ensorcelante, était métallique et résonnait comme de la musique...

Lorsqu'il prononçait un discours, les sons appelaient les gens à des grandes actions, pénétraient l'âme de ceux qui l'écoutaient et les charmaient, comme si par des voies mystérieuses, on leur disait : Osez ! Luttez ! Rempportez la victoire !

Et les gens osaient, luttèrent, marchèrent au combat, remportèrent la victoire, n'épargnant pas leur vie pour la cause de la révolution, pour celle du prolétariat.

Trotsky était un très grand orateur.

Je reçus de ses mains l'ordre pour Toukhatchevsky. En me le remettant Trotsky me demanda d'un air préoccupé dans combien de temps l'ordre parviendrait à Toukhatchevsky, qui commandait alors le front ouest. Je lui répondis dans « deux heures ». Ma réponse le satisfait. Il me dit : « Merci. Vous pouvez disposer. »

Le contenu alarmant de l'ordre me donna le sentiment d'une grande responsabilité. Je codai l'ordre attentivement et rapidement, puis une fois codé, je l'apportai au télégraphe militaire. Je ne partis du télégraphe que lorsque la dernière lettre fut envoyée en morse. Il était deux heures du matin. Je téléphonai à Glazmann et lui communiquai que l'ordre avait été envoyé à Toukhatchevsky, à Smolensk.

Trotsky n'était déjà plus au Conseil militaire. Deux heures plus tard, nouveau coup de téléphone. Skliansky, l'ad-joint de Trotsky, me convoqua et me dit que Trotsky avait annulé son ordre. Il fallait immédiatement contacter Smolensk et stopper l'effet de cet ordre. Je me précipitai au télégraphe et appelai le codeur qui était de service de nuit à l'Etat-major du front ouest. Il me dit que l'ordre n'était qu'à moitié décodé et qu'à l'état-major, personne n'était au courant.

Je lui transmis l'ordre de Skliansky : brûler l'ordre codé et dresser un procès verbal, comme quoi il l'avait brûlé. Puis je téléphonai à Skliansky et racontai les mesures que j'avais adoptées. Au bout du fil, j'entendis ces deux mots brefs : « Merci, camarade. »

Ainsi se termina l'histoire de l'ordre de Trotsky. Cela avait été une nuit d'alerte. Elle avait privé de repos non seulement le simple commandant de l'Armée Rouge que j'étais, mais aussi les deux principales sentinelles de la Révolution : Trotsky et Skliansky.

La raison profonde de cette histoire était la suivante :

Selon les renseignements fournis par nos agents, notre voisin ennemi avait concentré des troupes sur la frontière occidentale. Ces renseignements avaient été deux fois vérifiés et avaient été confirmés. L'ordre de Trotsky demandait de tenir prêtes au combat, les forces armées de la frontière occidentale. Toutefois, deux heures plus tard, on reçut une nouvelle information de la frontière occidentale, comme quoi les troupes du pays voisin étaient revenues à leur point de départ.

Notre voisin jouait sur nos nerfs et avait mis en scène cette concentration de troupes à la frontière, comme s'il allait nous attaquer.

Ayant compris la manœuvre de l'ennemi, destinée à nous induire en erreur, notre commandement annula l'ordre de tenir prêts au combat nos forces armées.

En ces années de guerre, nos chefs militaires faisaient preuve d'une vigilance révolutionnaire constante et se tenaient toujours prêts à déclencher une opération.

Trotsky avait deux grands aides pour les affaires militaires : Skliansky et Glazmann. Skliansky n'avait pas reçu de formation militaire spéciale. Avant la révolution, il était médecin militaire. Mais la révolution vint et fit de lui un administrateur supérieur de l'Armée Rouge. A ce poste, Skliansky fit preuve d'immenses qualités d'organisateur. On peut le comparer de ce point de vue avec Carnot, au moment de la Convention.

Quand Staline projeta d'évincer Trotsky et de le remplacer par sa propre personne (il y pensait déjà à l'époque de la guerre civile) il décida d'enlever de son chemin dans un premier temps les aides de Trotsky, surtout Skliansky. Lors de la purge dans le Parti en 1922, on accusa Skliansky de « dépravation dans l'armée Rouge ». Bientôt on lui retira son poste dans l'Armée et on l'envoya en Amérique latine chargé d'une mission commerciale, et il mourut là-bas dans un accident<sup>33</sup>.

A peu près à la même époque disparut l'autre aide de Trotsky, Glazmann, qu'on se mit à persécuter. On exigeait de lui des témoignages mensongers sur Trotsky, mais il était honnête, et préféra se tirer une balle dans la tête.

Ce n'est que lors des funérailles, au cimetière, que nous apprîmes par les discours de Movtchine et d'Ostrotvsky la noblesse de caractère de Glazmann et son dévouement à la révolution.

A l'époque des voyages incessants de Trotsky, pendant la guerre civile, Glazmann n'était pas seulement le secrétaire de Trotsky mais aussi son garde du corps.

Souvent la voiture de Trotsky tombait par erreur au milieu des troupes ennemies. Des centaines de balles étaient tirées sur la voiture et elles pouvaient tuer Trotsky, mais Glazmann le couvrait littéralement de son corps, prêt à se sacrifier pour lui.

Un jour la voiture de Trotsky tomba au milieu des troupes du petit père Makhno. En un instant la voiture fut entourée par les partisans de Makhno. Ils ordonnèrent à Trotsky, Glazmann et au chauffeur de sortir. A cet instant leur vie ne tenait qu'à un fil. Les fusils étaient braqués contre eux. Seul un miracle pouvait les sauver.

Et le miracle eut lieu.

---

33. C'est aux Etats-Unis et non en Amérique latine que Skliansky se noya.

Les yeux étincelants, Trotsky grimpa sur l'aile de la voiture. Tous les fusils et les pistolets se tournèrent contre lui. Il coupa l'air d'un geste rapide de la main et prononça un bref discours enflammé. Le résultat fut étonnant : les insurgés crièrent « Vive Trotsky ! ». Ils le prirent à tour de bras et le lancèrent en l'air. Puis tous rejoignirent l'Armée Rouge, derrière Trotsky.

Cela semble incroyable aujourd'hui, mais ça se passa ainsi.



En automne 1926, eut lieu une rencontre des représentants des étudiants moscovites avec Trotsky. C'était mon camarade des années de guerre, Posnansky, alors secrétaire de Trotsky qui avait organisé cette rencontre des délégués des étudiants, membres de l'Opposition.

Cette réunion eut lieu rue Malaïa Dritrovka dans le bâtiment du Glavkontseskom, où auparavant se trouvait l'Institut de Journalisme.

Tout notre groupe était arrivé bien avant l'heure fixée. Pour que le temps qui nous séparait de la rencontre ne soit pas perdu, Posnansky nous raconta des souvenirs intéressants sur la vie de Trotsky.

Je me suis toujours rappelé deux des épisodes qu'il raconta : Après la discussion de 1923, Trotsky se mit à souffrir de la gorge. Sa maladie était due à une hypertension nerveuse et menaçait non seulement sa voix, mais sa vie. Il fallait l'opérer immédiatement, mais il n'y avait pas alors en Russie de spécialiste, laryngologue. Le gouvernement soviétique s'adressa alors à l'Allemagne que dirigeaient des sociaux-démocrates opportunistes.

Le Commissaire aux Affaires Etrangères entra en contact avec le Ministre des affaires étrangères Stresemann et il se mit d'accord avec lui sur le départ immédiat de Trotsky en Allemagne pour le faire soigner. Selon les conditions de l'accord Stresemann se chargeait personnellement de la sécurité de Trotsky. A tout hasard, un groupe de soldats déguisés en infirmiers accompagnaient Trotsky.

Trotsky fit ce voyage incognito. Personne, à part Stresemann et le médecin, ne savait que sur le sol allemand se trouvait « la terreur » de la bourgeoisie mondiale : Trotsky.

L'opération de la gorge réussit. La vie et la voix de Trotsky étaient sauvées. Certains individus du Kremlin espèrent en vain une issue fatale. Ils étaient persuadés que les allemands tueraient Trotsky sur la table d'opération. Mais les allemands se montrèrent honnêtes : ils ne se souil-

lèrent pas du sang du grand révolutionnaire. Ils tinrent leur parole et guérirent Trotsky. On l'emmena, après sa guérison, au Caucase, en convalescence. Il vivait dans la région de Soukhoumi, dans un wagon, sous la protection des soldats de l'Armée Rouge.

Une nuit, des Géorgiens attaquèrent le wagon de Trotsky. Les attaquants tiraient sur le wagon avec des balles explosives. La garde de Trotsky fit feu toute la nuit, et ne laissa pas les bandits approcher du wagon. La fusillade ne cessa qu'à l'aube. Il y avait des tués des deux côtés. Il fut impossible d'établir l'identité des géorgiens tués, ils n'avaient sur eux aucun papier. Mais même sans papier, on comprenait d'où ils venaient et qui les avait envoyés.

Le récit se termina là-dessus, car Trotsky entra. Il nous salua et nous invita à passer dans son cabinet. Nous étions assis dans de confortables fauteuils en cuir et attendions. Seul P. Vasia A. refusa de s'asseoir en présence de Trotsky. Nous ne réussîmes pas à le convaincre, même la prière de Trotsky resta sans effets. Comme un soldat montant la garde, il se tint debout à côté de lui pendant 2 h. 30. La discussion commença par le problème des tâches de l'opposition. Voici, à peu près, le sens de la discussion (de mémoire).

« Nous devons aller dans la classe ouvrière, dans la partie ouvrière du parti ; sur le plan international, notre tâche consiste à regrouper les forces révolutionnaires dans les pays capitalistes. Nous devons aider le prolétariat mondial dans la préparation de soulèvements armés. Nous n'avons pas le droit de laisser passer une situation révolutionnaire. Notre but final, c'est la révolution socialiste mondiale.

Sur le plan intérieur, nous devons entreprendre l'industrialisation du pays au rythme nécessaire, et ceci non pas sur la base d'une exploitation accrue de la classe ouvrière, mais par une augmentation des impôts sur les couches aisées et bourgeoises de la ville et de la campagne... On veut nous détacher de la classe ouvrière, mais ils n'y réussiront qu'en versant le sang. On nous arrêtera, on nous fustigera. Il faut être pleinement conscient de ce que Staline va entreprendre. Les faibles nous quitteront. Seuls les forts resteront avec nous jusqu'au bout. »

Dans les paroles de Trotsky, on sentait une grande angoisse. La réaction croissait dans le pays. Elle avançait à la vitesse d'une nuée orangeuse. Les fonctionnaires staliniens s'étaient emparés de tous les maillons de l'appareil du Parti et de celui de l'Etat, ils ne souhaitaient pas le développement de la révolution, sa sortie sur l'arène internationale. Dans tous les pays du monde, à cette époque, il y avait une situation révolutionnaire très favorable au renversement des

gouvernements bourgeois pourris<sup>34</sup>. Mais les staliniens ne comprenaient pas que la révolution n'arriverait pas d'elle-même, qu'il fallait l'organiser. Même dans les pays coloniaux et semi-coloniaux — l'Inde, la Chine, etc. — se préparaient les soulèvements des peuples opprimés. On n'avait pas le droit de freiner la révolution mondiale. Il fallait la faire pendant que vivaient encore les générations expérimentées des communistes qui avaient participé à la Révolution d'Octobre et à la guerre civile. Cela était indispensable non seulement pour la victoire de la Révolution, mais aussi pour transmettre aux nouvelles générations l'héritage bolchevique de Lénine.

Notre génération avait une grande expérience révolutionnaire qui suffisait pour le monde entier. Toute tentative pour freiner la marche de la révolution mondiale est une collaboration avec l'impérialisme qui veut écraser la Russie soviétique et affaiblir le mouvement révolutionnaire dans les pays bourgeois.

« Les fervents du socialisme national en Russie ont placé le peuple soviétique dans une peur permanente de la guerre. La militarisation qui se développe dans le pays amène l'écrasement de la démocratie et favorise la prise du pouvoir par des aventuristes effrénés, par des profiteurs qui ont soif de richesses, par des carriéristes corrompus et sans aucune conviction idéologique.

Ceci amènerait inévitablement la division de la société en deux couches sociales antagoniques : la couche des gens assurés de leur avenir (ceux qui ont le pouvoir), contaminés par les « idéaux » de l'accumulation privée ; qui se tourneront vers le mode de vie et la culture de la bourgeoisie étrangère, cherchant à en imiter les côtés négatifs ; la couche des travailleurs qui ne sont assurés de rien, qui traînent leur vie dans la crainte permanente de ne même pas avoir un morceau de pain noir pour le lendemain.

Les partisans du socialisme national « sont fatigués » de la révolution, ils veulent se reposer. Ce ne sont pas des révolutionnaires prolétariens, mais des renégats qui ont oublié les paroles de Lénine sur notre époque « l'époque des guerres et des révolutions » ; mais les faits rappellent et confirment chaque jour, chaque heure, la justesse des paroles de Lénine. »

L'un de nous demanda à Trotsky :

« Si Staline nous fusille, il exterminera tous les cadres révolutionnaires. Peut-on le permettre ? est-ce que nous ne devons pas prendre des mesures préventives ? »

---

34. La situation n'était malheureusement pas telle ; et le recul de la révolution dans plusieurs pays favorisa précisément la victoire de Staline dans le parti.

C'était la question la plus épineuse dans toute l'Opposition. Cette question, des milliers de camarades la lui posaient. Il s'agissait non seulement du destin de l'intelligentsia révolutionnaire russe que Staline pouvait anéantir physiquement mais aussi du destin de tout le peuple russe et de la Révolution d'Octobre.

De la réponse apportée à cette question dépendait le sort de notre opposition, formée de bolcheviks-léninistes.

Trotsky discutait de cette question, avec ses proches partisans. Ils analysaient les causes de la ruine et de la dégénérescence d'un grand nombre de révolutions, aux cours des siècles.

Trotsky répondit à notre question de la manière suivante :

« On ne peut prévenir l'action de Staline que par la force, dit Trotsky, faisant un geste de la main, mais la force n'est pas notre voie. Je vous demande de bien vous en souvenir. L'histoire ne nous pardonnera pas d'avoir apporté à un problème interne au parti une solution par des moyens externes au parti... Si nous voulons prévenir l'action de Staline par la force, il nous faut prendre les armes et commencer la guerre civile. Si nous versons une seule goutte de sang des camarades du Parti qui se sont égarés, la malédiction des générations présentes et futures tombera sur nos têtes<sup>35</sup>. »

Lorsque Trotsky nous dit cela, je me rappelai la situation extrêmement tendue de 1918 : les mencheviks et les S.R. attaquaient féroceement alors Trotsky, faisant, pour s'opposer à sa nomination au poste de Commissaire du Peuple aux Armées, toute sortes de prophéties, du genre : « il sera un Bonaparte, il sera un dictateur ».

Ils se trompèrent dans leurs prophéties.

Trotsky, de par sa nature, ne pouvait être un Bonaparte. Il était un adversaire farouche des aventures en politique. Il éloignait toujours de lui ce qui n'était pas propre, tout ce qui pouvait tacher son honneur. Il fut toujours contre la tyranie et l'usurpation du pouvoir.

Trotsky défendit toute sa vie l'idée de la Révolution Socialiste Mondiale, parce qu'elle est la plus humaine et qu'elle apporte la liberté à tous les peuples opprimés. Trotsky était un homme moralement pur. Il n'utilisa jamais son pouvoir

---

35. Tout en s'exprimant de mémoire, l'auteur résume d'assez près la pensée de Trotsky, notamment sur cette question d'une intervention de l'armée où il avait de nombreux partisans pour éliminer Staline et sa fraction de la direction. Pendant les premières années de la lutte oppositionnelle Trotsky fut plusieurs fois sollicité de donner le signal d'action. Il s'y refusa parce que, ainsi qu'il l'écrivit à plusieurs reprises, dans les conditions du pays, plus particulièrement d'un grand affaiblissement de l'activité politique de la classe ouvrière soviétique, une telle action avait les plus grandes probabilités d'ouvrir les vannes à la contre-révolution et non à la victoire de la révolution.

dans des buts politiques douteux. De ce point de vue, l'histoire de la CARTE BLANCHE que lui donna Lénine au moment de la guerre civile est typique.

Pour marquer toute la confiance qu'il avait en Trotsky, Lénine lui donna en 1918, un papier en blanc signé du Président du Conseil des Commissaires du Peuple, où il avait écrit de sa main : « Je considère comme juste la disposition prise par le camarade Trotsky et la signe. Président du Conseil des Commissaires du Peuple, Vladimir Oulianov Lénine. » L'histoire de cette « carte blanche » est la suivante :

Au cours de la guerre civile, dans le parti bolchevique apparut « l'opposition militaire » avec Staline à sa tête. Elle s'opposait à l'utilisation dans l'Armée Rouge des anciens officiers de l'armée tsariste. Du fait que c'était Trotsky qui avait attiré dans les rangs de l'Armée Rouge, ces spécialistes militaires, on lança contre lui toute sorte de calomnies, comme quoi il fusillait les commissaires et mettait à leur place des officiers tsaristes (cela visait l'épisode avec Kouïbychev, Tomsy, Zaloutsky et d'autres).

Lénine ne crut pas ces calomnies et, en signe de confiance totale pour l'activité de Trotsky, il lui donna cette feuille en blanc, avec sa signature.

Lorsqu'en 1927, Trotsky la donna aux Archives du Parti, elle était inutilisée<sup>36</sup>.

Oui, Trotsky ne l'utilisa pas contre ses ennemis. Sa pureté morale fut toujours très grande. Ce n'est pas pour rien qu'il répéta plusieurs fois à ses partisans : « mieux vaut être la victime que le bourreau, plutôt la mort que la honte ».

Oui. Trotsky se regardait souvent dans le miroir de l'histoire et chaque fois, il redoutait de s'y voir sous les traits d'un tyran. Au cours de notre discussion, sous diverses formes, il reprit cette idée. Il ne voulait pas trancher le nœud dans le Parti, avec l'épée que lui proposaient ses partisans militaires. Il rejeta cette épée, car il redoutait le jugement de l'histoire.

Au moment de partir, il nous serra la main. Ce fut le tour de Vasia A. Il serra fortement la main de Trotsky et criant : « Vive le camarade Trotsky, chef de la révolution mondiale. » Lev Davidovitch le regarda avec un air de reproche et lui dit séchement que : « ce n'était pas bien » et qu'il « ne fallait plus jamais recommencer ».

Cette éloge fanatique de lui-même lui était désagréable<sup>37</sup>. Nous retournâmes chez nous en silence. Chacun méditait les paroles de Trotsky, se rappelant ce qui était permis et ce qui ne l'était pas dans la lutte contre le Parti.

---

36. Voir TROTSKY, *Ma vie et Lettre à l'Institut d'histoire du parti* (in *De la révolution*, éditions de Minuit).

37. Pour qui a connu Trotsky, ce récit éclate de véracité.

Après cette rencontre, je commençai, avec tristesse et angoisse à apprendre l'alphabet des prisons.



« Je serai le dernier sur la dernière barricade bolchevique » Trotsky, novembre 1927.

Le peuple soviétique, sur ses gardes, attendait l'avenir. Une lutte politique acharnée se déroulait entre Staline et Trotsky. De son issue dépendait le cours futur des événements. Les conditions de la lutte n'étaient pas égales des deux côtés.

Du côté de Staline, il y avait la presse, l'appareil du parti et de l'Etat, les prisons, les camps.

Du côté de Trotsky, il y avait les *idées et les paroles honnêtes*. Au Kremlin se réunit un Plenum Unifié du C.C. du parti et du C.C. du Komsomol, pour dresser « le bilan », sur la manière dont l'Opposition avait été démasquée selon les ordres de Staline et pour la « condamner » comme ayant été, soit disant, vaincue.

Ils renvoyaient hypocritement aux décisions des organisations de base du parti, privées de toute information véridique sur la nature des désaccords dans le parti, sur le testament et sur les autres documents, écrits par Lénine peu avant sa mort. Ayant trompé le parti, le terrorisant par les exclusions de Trotsky, Zinoviev et de beaucoup d'autres vieux bolcheviks, le Plenum réuni au Kremlin fêta sa victoire.

La composition de cette instance suprême du parti avait complètement changé depuis la mort de Lénine. Tous les communistes convaincus et honnêtes qui avaient participé à la Révolution d'Octobre, à la guerre civile et à la formation du P.C. en avaient été écartés.

A leur place Staline avait placé progressivement, en agissant en sous-main, des gens de la deuxième génération de la Révolution. C'étaient des gens beaucoup moins intransigeants, par contre beaucoup plus dociles et accommodants... Beaucoup d'entre eux passaient des compromis avec leur conscience, votant à ces réunions pour ce qui était contraire à ce qu'ils croyaient et pensaient.

C'était une époque de dégénérescence et de duplicité à l'intérieur de l'appareil du Parti et de l'Etat. Par peur ces gens pouvaient voter pour n'importe quelle proposition du « Secrétaire Général Staline ». Dans ces années, le pouvoir et l'importance des premiers secrétaires et du Comité du Parti s'accrurent d'une manière excessive. On créa pour aider les premiers secrétaires des Comités de District, des

Comités Régionaux et du C.C., des groupes spéciaux paramilitaires, formés de jeunes communistes, et chargés d'exécuter toutes les missions que leur confiait le premier secrétaire. Ces groupes de « molodtchiks »<sup>38</sup>, étaient envoyés à toutes les réunions du parti avec des tâches précises : « couler » les candidatures qui déplaisaient, ou soutenir une créature de l'appareil stalinien, interrompre (saboter) les interventions des communistes honnêtes, etc.

A l'aide de ces « *molodtchiks* », Staline sélectionnait des cadres sûrs de la réaction qui allait étouffer la révolution russe, la rendre nationale, limitée, thermidorienne...

Trotsky lut son dernier discours au Kremlin. Ses amis l'avaient prévenu qu'on avait fait entrer dans la salle où se tenait le Plénum un grand nombre de « molodtchiks » à qui l'on avait ordonné d'interrompre l'intervention de Trotsky. C'était la première fois que Trotsky rédigeait à l'avance son intervention.

Voici de qu'il dit (de mémoire) :

« On a mis des ceillères au parti. Le parti avance à tâtons, sans savoir où on le mène. Laissez-le voir où il doit aller... La Révolution ne reste pas sur place. Elle avance ou elle régresse. Il n'y a pas de troisième voie. Le socialisme dans un seul pays, c'est le socialisme national. Un tel socialisme est étranger à Marx et à Lénine qui ne nous ont jamais enseigné cela. En freinant le développement de la Révolution, vous passez du socialisme international au socialisme national...

Consciemment et à dessein vous avez laissé échapper une situation révolutionnaire en Inde, en Chine et dans d'autres pays du monde. Vous le faites, parce que vous ne croyez pas en la victoire de la révolution mondiale, dont l'idée vivra éternellement dans le cœur des peuples... Au nom de la construction du « socialisme » national, vous avez éteint la flamme de la révolution russe, dont il ne reste que des tisons fumants. Vous ajustez tous les événements à votre théorie nationale. C'est un crime devant le prolétariat et l'histoire... Vous trahissez les idées de l'internationalisme et du communisme... Le crépuscule de la révolution russe et mondiale est arrivé. Dans le pays aussi, vous avez renié Lénine. Le prolétariat a conquis le pouvoir avec son sang. Et qu'a-t-il reçu en échange ? La vie des travailleurs ne s'est pas améliorée. Vous avez repoussé notre plan d'industrialisation en nous traitant de super-industrialisateurs. Nous avons proposé de mener l'industrialisation en augmentant les impôts sur la partie riche et aisée de la population des villes et des campagnes. Mais vous, vous voulez la réaliser en usant physiquement la classe ouvrière. Entre notre plan et le vôtre, il

---

38. Littéralement : énergomènes.

y a un abîme. Dans le pays les bureaucrates règnent en maîtres. Ils persécutent les communistes intègres et condamnent, en disant : « voilà pour l'année 18 ». Vous choisissez les cadres selon le principe : « si tu nous soutiens, nous te prenons, sinon nous te chasserons et te mettrons en prison. Vous êtes engagés sur le dangereux chemin de la dégénérescence... »

Trotsky parlait vite. Sa voix tantôt baissait, tantôt résonnait comme le tocsin. Ses paroles pleines de colère volaient dans la salle et heurtaient de plein fouet les fonctionnaires du parti. Ceux-ci rendus furieux sautaient de leur place et criaient, comme fous :

« Ça suffit. Fermez-lui la gueule. A bas Trotsky. » Un vacarme invraisemblable régnait dans la salle et croissait sans cesse. Les bureaucrates, furieux, et les « molodtchiks » tapaient des pieds, criaient, bougeaient leurs chaises, faisant obstruction au signal des argousins assis à la tribune, selon leurs sourires ou leurs grimaces. Piquée au vif, la bureaucratie du parti, réunie autour de Staline (elle ne soupçonnait pas qu'elle n'était pour lui qu'un compagnon de route provisoire et que le jour venu, elle serait liquidée), organisait une véritable émeute. Avec un zèle particulier ils jetaient sur Trotsky à la tribune de gros livres et des objets lourds<sup>38</sup>. On entendait les cris :

« Vermine ! Salaud ! Vaurien ! Crapule ! Au poteau ! » Staline faisait des « grimaces » à la tribune, et Kouïbychev, à la vue de ces grimaces excitait les « molodtchiks » à interrompre le discours de Trotsky.

Ce fut une heure dramatique de la révolution russe. Trotsky, sévère et calme, se tenait à la tribune. A cet instant il était pareil au capitaine sur son bateau qui coule. Mais ce n'était pas la mer qui bouillonnait autour de lui mais des pirates, des serpents qui sifflaient, cherchant à mordre le capitaine, à le tuer, à l'empoisonner. Pour ne pas entendre ce sifflement de serpent, et les cris sauvages, Trotsky se bouchait les oreilles et continuait à lire son discours. Il ne le lisait pas pour ces bureaucrates, mais pour l'histoire.

Impuissants à faire taire Trotsky, les dirigeants de la séance firent sortir de la salle la sténo, avant que Trotsky n'ait fini de lire son discours. A la suite de cela, les cris lancés à l'adresse de Trotsky redoublèrent, c'était des appels directs à la violence contre lui, des appels au meurtre.

---

38. L'auteur réunit en fait plusieurs réunions en une seule. Une partie du discours qu'il mentionne a été prononcée à une réunion commune du C.C. et de la commission de contrôle, le 23 octobre 1927, où Trotsky fut exclu du parti. C'est au cours d'une autre réunion que Iaroslavsky jeta à la tête de Trotsky un annuaire du Gosplan. Voir *La Révolution défigurée*.

« Frappe-le salaud ! Frappe-le salaud ! Frappe... » scandaient les « molodtchiks. » Apparemment tout le monde était devenu fou. Sur le visage, dans les yeux de certains présents, se lisait un égarement proche de la folie, les autres avaient les yeux injectés de sang et respiraient une haine féroce pour l'orateur. C'étaient les « molodtchiks ». Ils se lancèrent vers la tribune, comme des assassins.

Mais ils ne passèrent pas.

Devant eux se dressa Nicolas Ivanovitch Mouralov, commandant militaire de la région de Moscou, vieux bolchevik, ancien ouvrier pétersbourgeois. Il se tenait, les poings levés et attendait...

Les assassins reculèrent.

Tel fut un jour sombre de la révolution russe. Ce jour-là, le drapeau du P.C. (b) fut deshonoré, ce drapeau troué (?) par les balles de trois révolutions, le **DRAPEAU DE LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE**.

Ce jour-là furent exclus du parti deux de ses leaders : Trotsky et Zinoviev.

Le parti et la classe ouvrière ressentirent cette attaque contre les dirigeants du parti comme une atteinte personnelle. En signe de protestation, beaucoup de communistes déchirèrent leur carte du parti. D'horreur, le parti se tut. (Les gens pensaient d'une manière, et agissaient d'une autre.)

Appelant hypocritement l'entrée dans le parti de jeunes peu au courant de ce qui se passait, « promotion de Lénine », les bureaucrates staliniens utilisèrent ces promotions pour poursuivre leurs crimes contre le parti.

Leurs crimes ne s'arrêtèrent pas là.

L'aube du *Thermidor Russe* s'était levée.

Un matin, durant l'été 1928, les tchékistes arrêtaient Trotsky<sup>39</sup>. Qui leva la main pour cet acte infâme ? Trotsky vivait alors non pas au Kremlin, mais dans l'appartement d'un de ses partisans, Béloborodov, Commissaire du Peuple aux Affaires Intérieures de la R.S.F.S.R. (Trotsky quitta le Kremlin avec sa famille, peu de temps après son exclusion du parti.)

Béloborodov était le descendant du célèbre Béloborodov, exécuté à Moscou pour sa participation au soulèvement de Pougatchev. C'était l'impératrice Catherine II, ancêtre de Nicolas II, qui avait signé l'ordre d'exécution. Le descendant de Béloborodov signa à Ekateninbourg en 1918 la condamnation à mort de Nicolas II, descendant de Catherine II.

Chez Béloborodov, dans la rue Granovsky, j'ai vu une photographie rare : l'arrivée, en 1918, en provenance de Tobolsk, à Ekateninbourg, du Tsar Nicolas II avec toute

---

39. Erreur, Trotsky fut déporté à Alma-Ata à la fin de 1927.

sa famille. A l'arrière le train, au premier plan Nicolas II, l'héritier Alexis, l'impératrice Alexandra Fedorovna et ses quatre filles, et le médecin de la famille royale. Le Tsar était en uniforme, sur lequel on pouvait remarquer les barettes de colonel de l'Armée Russe. Au garde à vous, il saluait Béloborodov, Mratchkovsky et Efimtsev. Ces derniers, en vestes de cuir et revolver à la ceinture, étaient alors dirigeants de la région Sibérie-Oural ; ils étaient venus accueillir le Tsar prisonnier. Tous trois signèrent la condamnation à mort de Nicolas II : 18 ans plus tard ils furent fusillés sur ordre de Staline.

... Je me suis un peu écarté du sujet mais cette digression montre d'une manière très convaincante les débuts du Thermidor par les hommes de main de Staline.

Qui était tué ? Qui était arrêté ?

Les Tchékistes, après avoir soigneusement perquisitionné l'appartement, dirent à Trotsky que jusqu'à 7 heures du soir il était prisonnier chez lui et qu'ensuite on l'emmènerait en exil à Alma Ata. La femme de Joffé, Faina Viktorovna Iablonskaïa (professeur d'histoire de la Russie à l'Institut de Journalisme, amie intime de la femme de Trotsky, Sedova ; elle accompagna la famille de Trotsky jusqu'au wagon à la gare de Kazan ; sa vie se termina tragiquement en 1937 à Rostov sur le Don, où on la fusilla, elle et son mari), m'apprit la nouvelle par téléphone. Elle me demanda d'avertir immédiatement nos camarades de l'arrestation de Trotsky, pour qu'ils viennent à 7 heures du soir à la gare de Kazan lui faire leurs adieux. A 19 heures environ 10.000 communistes, membres de l'Opposition se réunirent à la gare. Toutes les salles d'attentes, les quais, les voies étaient pleins de monde. Près de la porte, il y avait les affaires de Trotsky : paquets, valises, livres ; son chien de chasse était aussi là, attaché par une laisse. Le train était prêt à partir. En queue de train, on accrocha un wagon vide, avec des rideaux blancs aux fenêtres. C'était pour Trotsky et sa famille. Les aiguilles de l'horloge indiquaient 7 heures, mais pas de Trotsky. Nous demandâmes aux tchékistes, qui fouinaient parmi nous, pourquoi Trotsky n'arrivait pas, mais ils se taiseaient.

Partout se tenaient des meetings. Les orateurs parlaient du complot du Kremlin contre la révolution et l'Internationale Communiste. Soudain apparut toute une série de portraits de Trotsky, qui furent aussitôt collés sur les wagons et sur les murs de la gare.

Le temps passait, Trotsky n'était toujours pas là. Nous étions inquiets. Toute sa vie passée ressurgissait devant nous. « Comment osent-ils lever la main contre Trotsky » pensions-nous avec anxiété. Il y avait peu de gens sur terre qui avaient consacré leur vie entière à toute l'humanité.

Trotsky était un citoyen du monde, un citoyen du monde entier.

Enfin sur le quai apparut le mécanicien. Il avait l'air préoccupé et se dépêchait de rejoindre la locomotive. Mais nous l'arrêtâmes et l'assaillîmes de questions.

Il se taisait et cherchait à se dégager. Les tchékistes accoururent à son aide et le dégagèrent.

Il était déjà 11 heures du soir. Le signal du départ fut donné. Nous ne comprenions pas ce qui se passait. Trotsky n'était pas là et le train s'apprêtait à partir.

Quelqu'un cria : « On a caché Trotsky dans le wagon. » A la vitesse de l'éclair, ce cri se propagea sur le quai. Nous nous accrochâmes aux rampes des wagons, essayant d'arrêter le train. Nous voulions voir Trotsky. Mais le train prenait de la vitesse et nous rejetait de côté. Les gens tombaient, se relevaient, et s'acrochaient encore aux rampes. Le train, semblait-il, ralentissait, mais ce n'était qu'une illusion. Beaucoup des nôtres couraient derrière le train sur les traverses et criaient, tous étaient indignés. Mais le bruit des roues couvrait nos voix, comme un combat d'artillerie.

C'était une sorte d'« attaque psychologique » des « molod-tchiks » staliniens contre les bolcheviks-léninistes.

C'était une attaque psychologique de la part des provocateurs qui essayaient d'induire en erreur la masse des communistes qui étaient rassemblés.

Nous nous arrêtâmes seulement lorsque le train disparut à l'horizon. A l'entour tout était calme et obscur, les rails lançaient des reflets métalliques.

Chacun de nous se sentait fatigué et triste. Tristement, nous retournâmes en suivant les rails au bâtiment de la gare de Kazan. Aux portes d'entrée se tenait une foule excitée de gens inconnus qui criaient :

« Au Kremlin ! Au Kremlin ! Au Komintern ! » Au début nous crûmes que c'étaient nos « ultra-gauches » qui criaient, s'étant laissés aller au désespoir. Mais, par un examen plus attentif, nous vîmes que la plupart de nos « ultra-gauches » se tenaient à côté de nos camarades et étaient catégoriquement opposés à toute manifestation.

C'étaient des provocateurs qui criaient.

Ils nous poussaient à aller manifester dans la ville, afin de monter contre nous « une affaire » pour troubles et désordres. Nous devons nous tenir prêts à faire face à toute provocation.

Les créatures de Staline répandaient sur nous, dans les journaux, aux réunions, toutes sortes de calomnies, nous accusant de toute sorte de péchés. Nous refusâmes d'aller au Kremlin ou au Komintern et chacun rentra chez soi, gardant à jamais le souvenir de cette nuit.

Près de ma maison, dans la rue Malaïa Bronnaïa, je vis

une connaissance. C'était un petit bourgeois comme il y en avait beaucoup alors et qui regardait « d'où soufflait le vent ».

(Quand l'Opposition lui semblait prendre le dessus), il m'imitait, recherchait mes bonnes grâces, lançant des paroles de sympathie pour l'Opposition, espérant ainsi recevoir, avec mon aide, une place bien au chaud.

Maintenant il avait peur. Regardant soigneusement autour de lui, il s'approcha précautionneusement de moi et me chuchota à l'oreille :

« N'essayez pas de forcer le destin. Vous avez perdu la partie. Cachez-vous, en attendant, quelque part à la campagne... Les temps sont durs... Il faut faire attention. »

Malheureusement il s'avéra qu'il avait raison. Les temps étaient durs. Tous les gens intègres et hardis, tous ceux qui pensaient librement et qui dénonçaient ouvertement les infâmies qui se faisaient dans le parti et dans le pays, étaient vidés de leur travail, placés à un poste subalterne, chassés en provinces et portés sur des « listes noires », en vue d'une répression massive.

Des arrestations des membres de l'Opposition avaient lieu dans tous les pays. Les gens s'espionnaient et se dénonçaient les uns les autres, non pas tant par dévouement aux « grands de ce monde », que par peur d'être devancé par quelqu'un dans une dénonciation, d'être soi-même dénoncé ou d'être condamné pour n'avoir pas dénoncé. On fourra en prison un grand nombre de ces gens. Telle était l'atmosphère qui régnait alors dans le pays.

La trahison et la bassesse devinrent une vertu et une marque de patriotisme : on les récompensait et on les décorait. Les gens se mirent à avoir peur les uns des autres. La peur entra dans toutes les maisons. Il était dangereux de saluer la femme d'un ami qui avait été arrêté. Dénoncé la veille, on l'écrasait comme un ver, et celui qui t'avait dénoncé était récompensé. Puis quelqu'un dénonçait le dénonciateur et le même sort que le tien l'attendait.

Aujourd'hui on appelle cette période « période de méfiance et de suspicion à l'égard des gens »...

Le lendemain Iablonskaïa me téléphona pour me raconter la triste histoire de la veille.

Il s'avéra que la veille, nous n'avions accompagné qu'un wagon vide. Staline avait eu peur de la grande concentration d'oppositionnels à la gare et avait ordonné au Guépéou de reporter le départ au lendemain.

Il ordonna de mener cette « opération » en silence, sans prévenir Trotsky à l'avance, afin que personne n'en sût rien.

On emmena Trotsky à deux heures du matin, alors qu'il dormait.

La veille, lorsqu'on annula le départ de Trotsky, on lui

dit que le départ était reporté de trois jours. Il le crut et donna à réparer ses lunettes, les seules qu'il avait.

Mais on le trompa grossièrement et il resta sans lunettes. Sept voitures de « Guépéouchniks » s'arrêtèrent devant la maison, rue Granovsky. Ils étaient commandés par un certain Fichkine, du collège du Guépéou.

Trotsky protesta auprès de Fichkine. Il exigea de pouvoir joindre par téléphone Ordjonikdzé. Fichkine répondit « qu'il était impossible de joindre Ordjonikdzé, mais que par contre il pouvait joindre Kouïbychjev ou Menjinsky, qui étaient responsables de l'opération. »

« Je ne parlerai pas à Kouïbychev, dit Trotsky. Ce traître, il fallait le fusiller déjà en 1918, devant Samara. » ... « Je ne parlerai pas non plus à Menjinsky, je n'aime pas les gens à double face... »<sup>40</sup>

Il se leva et passa dans la chambre voisine, où se tenaient sa femme et son fils, et ferma la porte au verrou<sup>41</sup>.

Fichkine se jeta contre la porte et frappa du poing. La porte restait fermée. Il ordonna alors aux « Guépéouchniks » de l'enfoncer.

Ils enfoncèrent la porte et tombèrent dans la pièce. Fichkine courut à Trotsky, l'air agité, se mit au garde à vous et dit :

« Lev Davidovitch, je ne suis qu'un soldat, j'ai reçu des ordres et je dois les exécuter. Comprenez-moi. Vous avez aussi été soldat. »

Trotsky, en colère, lui répondit :

« En effet, j'étais un soldat de la Révolution, mais vous êtes un soldat de Thermidor. »

Fichkine se tenait pâle et désesparé. Les paroles de Trotsky l'avaient cinglé comme un coup de fouet. Revenu à lui, il ordonna aux « guépéouchniks » de prendre Trotsky et de le porter de force dans la machine.

Il était 5 heures du matin. Dans la rue, des ouvriers allaient à leur travail. Le fils de Trotsky s'adressa à eux de la fenêtre. Il criait que les tchékistes avaient fait irruption chez Trotsky et qu'ils le bafouaient. On le saisit et on l'em-

---

40. (Note de l'auteur). Trotsky considérait Menjinsky comme un homme à double visage, perfide et faux. « Cet homme fait partie de la catégorie des gens à double face » disait de lui Trotsky. Un jour Menjinsky vint au Conseil Militaire de la Révolution et murmura d'un air conspirateur : « Lev Davidovitch, on prépare un complot contre vous. Je vous propose mon aide. » C'était en 1923. « J'étais au courant de ce complot dont l'âme était Staline mais je ne voulais pas avoir à faire avec Menjinsky, à qui je ne faisais pas confiance », déclara Trotsky.

41. Dans *La Révolution défigurée*, Trotsky mentionne cet incident à propos de Menjinsky.

mena de force à la voiture. La femme de Trotsky descendait d'elle-même, soutenue par Faïana Iablonskaïa.

Les voitures traversèrent Moscou à toute vitesse. La place Karantuchevsky apparut. Il n'y avait personne. Partout des tchékistes armés. La voiture s'arrêta devant la gare de Kazan. Trotsky descendit le premier de la voiture. Il était sans chapeau ni lunettes. Ne voyant rien sans lunettes, il se dirigea non pas vers la gare, mais dans la direction opposée. Les « Guépéouchniks » lui coupèrent la route et le le poussèrent. Il repartit en avant comme s'il voulait forcer la chaîne des soldats. Un salaud fit alors un signe : on le repoussa de nouveau en lui faisant « un croc en jambe ».

Trotsky trébucha et tomba de tout son long sur les pavés, se blessant jusqu'au sang le visage et les mains.

On ne pouvait regarder cela sans colère. Le sang bouillonnait et le cœur appelait à la vengeance.

Fichkine ordonna de relever Trotsky, ensanglanté, et de la porter à l'intérieur de la gare. Sur les rails, il y avait une locomotive prête à partir et un wagon avec des rideaux blancs baissés.

## Dans l'isolateur de Verkhne-Ouralsk (1932-35)

**Rosa Rosova**

Je me souviens de la chanson que chantait vingt ans plus tôt une femme remarquable, communiste membre de l'Opposition : Rosa Rosova.

Elle était devenue Komsomol à Kharkov en 1919, quand dans le pays la guerre civile faisait rage. Les Komsomols partaient au front comme volontaires. Rosa Rosova partit avec eux. Elle parcourut le front et connut les souffrances et les peines de la vie sur le front.

Au cours des combats autour de Kakhovskaia elle fit preuve d'un grand courage et en fut récompensée devant tout son régiment. A cause de son courage, elle passa plus tôt que normalement, du Komsomol au P.C. (b).

De plus, Rosa parlait bien et de manière convaincante. Par ses discours enflammés qui frappaient juste, elle enflammait les soldats et partait avec eux au combat. Par bonheur, la mort passa à côté d'elle et elle rentra saine et sauve du front.

Rosa, après la guerre, rêvait d'étudier dans un institut pédagogique, mais dans sa ville natale on lui dit :

« TU es encore jeune, tu auras le temps de te former, en attendant travaille pour le parti. »

Elle travailla deux ans dans un coin perdu, faisant progresser les gens arriérés en les mettant en contact avec la vie politique ; après quoi elle obtint la permission d'aller étudier dans un institut pédagogique.

Les années passèrent. Rosa terminait ses derniers examens et se préparait à la profession de pédagogue. Mais elle n'en eut pas le temps.

L'année fatale, 1927, arriva.

Une lutte acharnée se déroulait dans les rangs du Parti. Tous les communistes hardis, intègres et qui réfléchissaient, ne restaient pas à l'écart. Rosa, la conscience pure, défen-

dait l'idée de la révolution mondiale. Elle rejoignit l'Opposition. Une nouvelle page de sa biographie commençait. On l'exclut du Parti et de l'Institut. Elle se retrouva sans travail. On ne lui donna pas son diplôme : la privant ainsi du droit de travailler. Les épreuves l'avaient épuisée.

Sur son chemin elle rencontra un jeune homme, lui aussi exclu du Parti pour son appartenance à l'Opposition ; ils se plurent et se marièrent. Mais leur bonheur fut de courte durée. Son mari fut arrêté, envoyé en exil. Rosa attendit son retour d'exil. Quand il revint, on arrêta Rosa. Quand on emmena Rosa en exil en Sibérie, on arrêta de nouveau son mari et on l'envoya à « l'isolateur politique » de Verkhne-Ouralsk.

En prison, derrière les barreaux, le temps passe très lentement. Quand tu regardes le ciel bleu par la fenêtre de la prison, des tas de pensées tristes t'assaillent. Le mari de Rosa terminait ses trois ans de prison. « Où est Rosa ? pensait-il, voilà déjà six ans que nous ne nous sommes pas vus et, devant nous, l'inconnu. » Plein de tristesse, il sortit dans la cour de la prison, pour la promenade du matin. Le pressentiment d'un nouveau malheur ne le quittait pas.

La nuit précédente, un nouveau convoi de femmes était arrivé à la prison. Il lui sembla, que parmi elles, il y avait Rosa.

Effectivement, quand nous sortîmes pour la promenade, nous aperçûmes deux femmes, en habit de prisonnières (des demi-pelisses de mouton). L'une d'elles poussa soudain un cri et se jeta dans les bras de notre camarade, Rosov. C'était sa femme, Rosa Rosova.

Ils se tenaient embrassés près du mur de la prison et pleuraient. On ne pouvait regarder sans émotion ce couple malheureux qui connaissait enfin un instant de bonheur.

Trois jours plus tard, on emmena notre camarade Rosov pour un nouvel exil de trois ans.

Rosa resta avec nous en prison.

De la fenêtre de sa cellule arrivait souvent jusqu'à nous une chanson, qui nous émouvait profondément :

« Ce sont les communards, en 71... »

Jusqu'à présent je me souviens de la chanson des communards parisiens, telle que la chantait la merveilleuse Rosa Rosova.

## **Koté Tsintsadzé**

Un jour de printemps en 1933 on amena dans notre cellule un nouveau prisonnier ; le vieux bolchevik géorgien Koté Tsintsadzé. C'était un géorgien célèbre, qui avait occupé pendant plusieurs années le poste de président de la Tchéka en Géorgie.

Ce jour-là, avait lieu l'inspection des cellules : le directeur de la prison, Bizioukov en personne y participait.

Lorsqu'il entra dans notre cellule, il s'écria surpris : « Koté... Vous ici ? — et baissant à peine la voix, où l'on sentait à la fois un reproche et de la pitié, — « Je ne pensais pas vous rencontrer en prison. »

Ils se connaissaient depuis fort longtemps.

Membres de la Tchéka géorgienne, ils avaient combattu ensemble la contre-révolution. Bizioukov travaillait alors sous les ordres de Tsintsadzé. Puis ils s'étaient séparés et ignoraient tout de ce qu'était devenu l'autre.

L'ancien président de la Tchéka regarda son ancien subordonné avec un air de reproche :

« J'ai honte pour toi, Bizioukov. Auparavant tu étais un bon tchékiste et te voilà devenu geôlier. Qui gardes-tu dans tes prisons ? Des communistes. C'est une grande honte pour un vieux tchékiste. »

Il était pénible à Bizioukov d'entendre de telles paroles venant de son vieux camarade et chef, le communiste Koté Tsintsadzé.

Il avait l'air piteux. Pour se justifier, il nous demanda de témoigner devant Koté de son attitude à notre égard.

Nous ne transigeâmes pas avec notre conscience et nous racontâmes tout ce que nous savions sur Bizioukov. Il était un gardien humain. Il se montrait tolérant à l'égard des prisonniers et Dieu sait ce qui se cachait dans son crâne.

Avant l'arrivée de Koté à la prison, il y avait là son frère, Sandro Tsintsadzé. Un jour une sentinelle d'un coup de fusil lui avait fait sauter une veine du cou. Sandro aurait perdu tout son sang et serait mort, si le bon gardien, Bizioukov, ne l'avait pas sauvé.

Nous racontâmes tout cela à Koté qui changea d'attitude à l'égard du « geôlier malgré lui ». Il y en avait beaucoup alors, comme lui.

Depuis ce temps-là beaucoup d'années sont passées. De la prison de Verkhne-Ouralsk on m'envoya à Arkhangelsk et de là aux travaux forcés à Vorkouta. Là je rencontrai un jour la femme de Sandro Tsintsadzé, Tamara Tsintsadzé. Elle me raconta la mort tragique de son mari et de ses deux frères, fusillés en 1937 sur ordre de Staline.

Tous les membres des familles des trois frères avaient été arrêtés et envoyés en exil ou dans des camps<sup>1</sup>.

## Le Nouvel An

Nous passâmes le Nouvel An 1937 en prison. Une semaine avant le Nouvel An, nous préparâmes a partir de pain et de

---

1. Quand il apprit la mort de Koté Zindzazé, Trotsky écrivit un émouvant éloge funèbre de lui. Voir *Ecrits* (t. I).

sucre de la « brajka »<sup>2</sup>. Le sucre et le pain nous l'avions pris durant deux semaines, sur notre ration de prisonnier.

Nous préparâmes la brajka dans une théière en cuivre dont nous avons bouché toutes les ouvertures et les fentes avec de la mie de pain, puis nous l'avions enveloppée dans un vieux papier journal et cachée sous le plancher.

Au bout de quelques jours, nous l'avions ressortie et organisé une dégustation collective de brajka (nous étions dix dans la cellule). Elle s'avéra délicieuse et fermentée. Elle vous « picotait » agréablement le nez. Nous finîmes de remplir la théière avec de l'eau bouillie refroidie et la replaçâmes sous le plancher.

Nous étions persuadés que les sentinelles n'avaient rien remarqué. Nous pensions leur avoir damé le pion. Nous fûmes très surpris quand la sentinelle nous demanda soudain :

« Alors ? Elle est peut-être trop forte ? »

Il se révéla tout à fait correct : au courant de notre entreprise, il ne nous dénonça pas. C'était un cas très rare alors. Les gens qui pouvaient se le permettre étaient les plus hardis surveillants, les commandants des camps et parfois les enquêteurs.

La veille du Nouvel An nous avons demandé au surveillant qui par sa « non-dénonciation » s'était fait le complice de notre « crime horrible », de frapper à notre porte à 23 h 30.

Il frappa et en même temps apporta à l'un de nos camarades un télégramme de sa femme, où elle nous souhaitait à tous une bonne année.

L'électricité fut coupée le soir dans toutes les cellules. Mais on nous autorisa toutefois à allumer une bougie. Le télégramme nous avait profondément émus. Chacun pensait à sa femme, à sa famille. On avait envie d'oublier, de noyer son chagrin.

Nous sortîmes de dessous le plancher la théière et la plaçâmes solennellement sur la table. On élut le plus âgé maître de table et nous nous assîmes autour de lui.

Il se leva, fit à voix basse une plaisanterie sur lui-même, puis disposa les dix tasses qui faisaient partie de l'inventaire de la prison et se mit à les remplir de brajka épaisse et odorante.

Le premier toast fut pour nos courageuses femmes et compagnes, qui avaient beaucoup souffert en partageant notre sort.

Nous bûmes le deuxième toast à la révolution prolétarienne mondiale.

Le troisième toast fut pour la liberté de notre peuple et notre libération.

Il était déjà tard mais nous n'arrivions pas à dormir.

---

2. Sorte de bière faite à la maison (N. d. T.).

Chacun pensait à sa vie passée. Nous étions anxieux et tristes. Et nous avions peur de regarder l'avenir, barré de sombres nuages.

## **Le communiste Staroselsky**

Nous étions dix prisonniers dans la cellule. Parmi nous, il y avait un homme remarquable, le communiste Staroselsky

Il avait honte de son passé bourgeois : son père avant la Révolution était un gros banquier. Sans hésiter, Staroselsky rompit tout lien avec sa famille et passa du côté de la révolution. Il était très instruit et connaissait trois langues européennes. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, il fut invité à travailler auprès du Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères. Il travaillait beaucoup et brûlait au travail comme une torche au vent.

Nous l'écoutions raconter sa vie avec une attention extrême. En voici un épisode :

C'était en 1919. Le communiste italien Bordiga, membre du Comité Exécutif du Komintern, chargé d'une mission secrète quitta illégalement Moscou pour Berlin. La police berlinoise trouva sa trace et l'arrêta. La menace d'un procès politique contre Bordiga et le Komintern était suspendue dans l'air. Cela n'était souhaitable ni pour le Komintern ni pour le gouvernement soviétique. Au cours du procès, il était possible que soient découverts toute une série de points de chute et de lieux secrets de rencontre en Europe et en Allemagne. On ne pouvait pas attendre l'ouverture du procès. Il fallait arracher Bordiga de sa prison. On envoya Staroselsky à Berlin, pour remplir cette importante mission.

A cette époque le père de Staroselsky, qui avait émigré, vivait à Berlin. En homme d'affaires compétent, il sut rétablir les liens nécessaires avec les capitalistes allemands, emprunta de l'argent et se remit à vivre comme auparavant. A peine un an après sa fuite hors de la Russie Soviétique, il était de nouveau un capitaliste riche et célèbre dans la capitale allemande.

Il savait que tous les biens avaient été confisqués et que son fils occupait chez les bolcheviks un poste important. Et ne voilà-t-il pas que son fils lui rend visite à Berlin.

Le père s'indigna d'abord de la conduite de son fils indigne, mais il n'appela pas la police. Il lui dit seulement de ne pas rester plus de trois jours à Berlin. Avec l'argent de son père et grâce aux relations d'affaires de ce dernier, il acheta les gens qu'il fallait dans la police berlinoise, et le troisième jour de son séjour à Berlin, fit échapper Bordiga de prison.

La mission périlleuse était remplie. Par la suite Staroselsky alla étudier à l'Institut des Professeurs Rouges, au département d'histoire. Il termina l'Institut et partit étudier

en France les documents originaux de la grande révolution française. A son retour en Russie, il écrivit un livre sur la Révolution française, intitulé : « Le 9 Thermidor ». Les événements décrits dans son livre ressemblaient beaucoup aux événements de 1927 en U.R.S.S. Peu de temps après on l'arrêta.

Avant son arrestation, il avait appris la fin tragique de son ami, dirigeant du P.C. italien, Bordiga, qu'on avait attiré d'Italie à Moscou et fusillé comme trotskiste, partisan de la révolution mondiale<sup>2</sup>, Ercoli, membre du Comité exécutif du Komintern qui enviait la gloire et la popularité de Bordiga, joua un rôle ignoble dans cet assassinat.

L'énergie de Staroselsky était inépuisable. Mais il était impotent. La tension nerveuse des premières années de la révolution avait ruiné sa santé, et la prison fit le reste.

Au cours de la grève de la faim en 1934, on l'amputa des bras et des jambes. On le mit à l'hôpital de la prison d'où il ne devait plus revenir.

## **Le communiste Pevzner**

Dans notre cellule, il y avait un autre communiste remarquable. C'était Pevzner. Il était toujours agréable d'être avec lui.

Pevzner était un homme modeste et très honnête. Invalide de la guerre civile, il n'était jamais triste et ne se considérait pas comme malheureux.

Il n'avait plus le bras droit, que les éclats d'un obus lui avaient arraché. Il ne se plaignait jamais et ne demandait à personne de l'aider. A force de volonté, il faisait faire à sa main gauche le travail des deux mains. Pevzner était le genre du Président de la Guépéou, Iagoda.

Autrefois ils avaient été bons amis et de proches parents. Maintenant ils étaient ennemis politiques. La femme de Pevzner — la fille de Iagoda — était aussi à la prison de Verkhne-Ouralsk. Elle y attrapa la tuberculose et faillit en mourir. Son père était au courant de sa maladie mais longtemps il ne lui apporta pas le moindre secours. Quand elle se mit à cracher le sang, il envoya son avion personnel et on l'emmena dans un sanatorium pour tuberculeux en Crimée.

Comme auparavant elle haïssait et aimait son père. Elle écrivait souvent à son mari et lui disait de ne pas s'ennuyer en prison. Il était fier de sa femme-martyre. Elle survécut et guérit. On remplaça la prison par l'exil en Crimée.

---

2. Il y a manifestement confusion de nom : Bordiga n'a jamais été trotskyste et il est encore en vie.

## Le procès de Zinoviev et Kamenev (1935)

En février 1935, on amena de Leningrad dans notre prison, Zinoviev et Kamenev. Avec eux, on amena beaucoup d'autres membres actifs de la vieille garde bolchevique, accusés au procès relatif à l'assassinat de Kirov et condamnés pour leur prétendue participation à ce meurtre.

Zinoviev paraissait fatigué et maigre, comme s'il sortait d'une grave maladie. Seuls ses yeux brillaient d'un feu qui, peu de temps auparavant, faisaient briller à leur tour des milliers d'autres yeux. On plaça Zinoviev dans une cellule située dans la partie nord de la prison, Kamenev dans une cellule à l'autre extrémité de la prison ; ceci pour qu'ils ne se rencontrent pas.

Mais dans chaque prison, les murs s'écartent d'une manière invisible et les prisonniers communiquent entre eux.

La poste clandestine dans la prison travaille jour et nuit et avec rapidité. Il y a peu d'interruptions dans la poste des prisons.

Zinoviev et Kamenev correspondaient sans interruption, échangeant chaque jour des dizaines de lettres et de notes.

Nous nous voyions avec Zinoviev deux fois par jour, au cours de la promenade dans la cour de la prison.

Nous pouvions voir Kamenev à environ 200 mètres. Il avait les cheveux gris mais marchait allégrement. Il avait toujours beaucoup de monde autour de lui.

Lors de notre première rencontre avec Zinoviev, nous lui posâmes des questions sur le meurtrier de Kirov, Nicolaev : le connaissait-il personnellement ? lui avait-il donné l'ordre de tirer sur Kirov ?

« Bien sûr que non » — s'exclama Zinoviev. « Je ne connaissais pas Nicolaev et je ne l'ai jamais vu. Maintenant on me dit qu'il faisait partie de notre opposition et que sa femme était secrétaire de Kirov. Tout est possible. Mais jamais je n'ai donné l'ordre de tuer Kirov. C'est Staline qui a forgé ce mensonge pour pouvoir se débarrasser de nous plus facilement. Kirov a été tué par les services secrets étrangers... ou, peut-être, par nos services secrets, sur ordre de Staline... »

Nous crûmes les paroles de Zinoviev. Nous comprenions qu'il ne pouvait avoir participé à ce meurtre. Ses convictions, son honneur, sa raison s'opposaient à la terreur individuelle.

La mort de Kirov avait la même origine que celle de Frounzé. Tous deux tombèrent victimes de ce qu'ils apparaissaient comme des rivaux pour le poste tout-puissant de Secrétaire Général, pour le « pouvoir suprême » dans le pays<sup>1</sup>.

---

3. On sait que Khrouchtchev au XX<sup>e</sup> Congrès déclara que l'assassinat de Kirov était très mystérieux. Immédiatement après cet assassinat, Trotsky écrivit une brochure : *La Bureaucratie stalinienne et l'assassinat de Kirov*, dans laquelle, sur la seule base des informa-

Le procès de Léninegrad eut lieu à huis clos. Aucune personne étrangère à l'affaire n'y fut admise. Dans la salle il y avait environ 500 tchékistes en uniforme.

C'étaient les chefs des sections du Guépéou pour les régions et les républiques, convoqués afin qu'ils se familiarisent avec la nouvelle pratique judiciaire dans la liquidation des adversaires politiques. Il y avait également le président du Guépéou, Iagoda. Iagoda était très nerveux et regardait tout le temps en direction de la porte. L'audience finale du procès avec les déclarations des accusés était retardée pour une raison inconnue. Même les juges n'en connaissaient pas la raison véritable.

Soudain Iagoda se dirigea rapidement vers la porte. A sa rencontre venait un inconnu, qui ressemblait à un étranger d'origine asiatique. Personne jusqu'alors n'avait vu cet homme. On supposait qu'il venait d'Orient où il travaillait dans la clandestinité. Iagoda était très courtois avec l'invité. Il le fit asseoir dans un fauteuil, à l'écart. La dernière audience du procès put alors commencer.

Sur le banc des accusés se trouvait la vieille garde léniniste : Zinoviev, Kamenev, Zaloutsky, Evdokimov, Sarkiss, Gessen, Bakaev, Vaganian et d'autres, qui avaient souvent risqué leur vie au cours des trois révolutions.

Sur le banc des accusés, seul le principal accusé, l'agent à gages du Guépéou, Nicolaev était absent. Ce tueur à gages était un témoin dangereux et on l'avait rapidement écarté...

Zinoviev prit la parole pour la dernière fois. Il était très agité et parlait d'une manière décousue. Ce qui l'avait troublé, à la dernière minute, c'était la présence de cet inconnu mystérieux, de cet « invité », en qui il avait reconnu Staline. Le « Secrétaire Général » sous son déguisement regardait Zinoviev, comme le boa sa victime.

« Pourquoi cet homme terrible est-il venu ici ? » Cette question surgit, le frappa comme la foudre, et lui enleva toute cohérence dans son discours.

« Qu'est-ce qui l'amène ici ? L'assassin revient toujours sur le lieu de son crime... Il est venu tuer... »

Zinoviev ne supporta pas cette tension nerveuse. Il voulait mais ne put se décider à démasquer le véritable assassin de Kirov, qu'il voyait maintenant dans la salle du tribunal, sous son déguisement.

Terrassé par une crise cardiaque, Zinoviev s'écroula sur le sol. La séance fut interrompue pour une demi-heure. Après l'interruption, Zinoviev reprit son discours de pécheur qui se repentait de fautes qu'il n'a jamais commises. On éprou

---

tions en provenance d'Union soviétique, il établissait la responsabilité directe de Staline dans la préparation de cet assassinat, tout en formulant l'hypothèse qu'à un moment donné les choses avaient pu se dérouler autrement que Staline ne les avait prévues et préparées.

vait de la honte à voir Zinoviev dans cet état de totale incohérence morale. On n'arrivait pas à croire que le compagnon de lutte de Lénine, le président du Komintern était tombé si bas.

Les juges staliniens avaient accompli leur sombre besogne : ils avaient brisé la volonté et l'âme d'un des plus remarquables représentants du bolchevisme russe. Staline sous son masque jubilait devant le spectacle de l'abaissement de son adversaire politique.

Staline savait que, lorsque les tchékistes étaient venus arrêter Zinoviev, ce dernier s'était écrié avec angoisse : « C'est THERMIDOR. La révolution est morte ».

Maintenant Staline se moquait du Robespierre russe, qui se tenait là, brisé. « L'histoire mondiale, c'est moi qui la fais » pensait l'assassin Staline.

« Les générations futures ne croiront que moi, quant à la place que chacun occupait sur l'échiquier de la révolution. »

Après Zinoviev, Kamenev prononça les dernières paroles qui lui étaient accordées. Son discours fut modéré et convaincant. En cet instant fatal, il défendit l'honneur de l'opposition et sa dignité humaine. Il avait un esprit critique, ce qui plaisait à Lénine qui le consultait toujours.

Kamenev était l'adjoint de Lénine au Conseil des Commissaires du Peuple et au S.T.O. (Conseil du Travail et de la Défense) ; et souvent il le représentait aux réunions du B.P.

Dans son discours de deux heures, Kamenev déclara : « L'histoire ne laissa pas le temps aux hébertistes français de comprendre leurs fautes... Ils sont morts sous la guillotine... L'histoire nous a donné beaucoup de temps mais nous ne l'avons pas utilisé et nous n'avons pas pris la décision qui s'imposait... C'est en cela que nous sommes coupables... » (je cite de mémoire).

Au cours de l'interruption, Iagoda s'approcha de Kamenev et lui demanda de corriger au plus vite son sténogramme. Cette précipitation de la part de Iagoda inquiéta les accusés. Ils pensaient que Staline avait hâte d'en finir avec eux et que pour l'histoire il voulait laisser un sténogramme corrigé.

« Ils vont nous fusiller » — pensaient les accusés dont Kamenev. Il se mit à corriger le sténogramme mais ses mains tremblaient d'émotion. Une grosse tache d'encre tomba sur la page du sténogramme qu'il devait corriger. D'un air coupable Kamenev regarda en silence Iagoda.

Après une courte pose Iagoda sourit et dit à Kamenev avec une gaieté feinte : « Vous n'êtes pas en forme aujourd'hui, Lev Borissovitch ; eh bien, c'est d'accord, vous le corrigerez demain. » Il reprit le sténogramme et s'éloigna.

Il y eut une étincelle d'espoir chez les accusés. « Non ! Ils ne nous fusilleront pas. »

En effet, ils ne les fusillèrent pas alors. On les condamna à différentes peines de prison.

**ON LES FUSILLA DEUX ANS PLUS TARD AU COURS DE LA SANGLANTE ANNEE 1937.**

Cette année-là, Staline eut beaucoup de « travail ».

Il extermina toute la vieille garde, tous ceux qui savaient par quels moyens infâmes il s'était hissé jusqu'au « pouvoir immense » de Secrétaire Général, tous ceux qui connaissaient le testament et les autres documents écrits par Lénine avant sa mort.

Il ne laissa pas sur terre les tombes de la vieille garde ; il était persuadé que leur souvenir disparaîtrait à jamais.

Il décida lui-même de s'installer au mieux dans le mausolée, là aussi ayant poussé Lénine pour faire une place à sa « grandeur ».

### **Mais il se trompa cruellement**

De son vivant, il écrivit sa propre histoire, l'ornant de récits et de fables mensongers sur son « caractère génial » sur sa « perspicacité », sur son « bon droit historique » etc.

Il prononçait avec hauteur et suffisance des « vérités » que ses hérauts proclamaient « lois de l'histoire ».

Il ne redoutait pas le jugement de l'avenir. Il était sûr que personne n'oserait le juger. Il comptait sur ceux qui l'adulaient, pour ne pas laisser offenser un mort, comme ils ne l'avaient pas permis de son vivant.

Mais il se trompa cruellement.

L'humanité, une fois débarrassée de lui, respira plus librement.

Ses hérauts de la veille et ses élèves se mirent à déverser sur lui les eaux sales qu'il avait laissées, se lavant les mains du sang des millions de ceux qu'il avait fait périr par ses intrigues, par son flirt avec les nazis.

Se fendant en quatre « pour le peuple russe », il prononçait des toasts solennels « au peuple russe », mais il était tout à fait étranger à ce peuple, ne connaissait pas son histoire, ne savait pas ce qu'était la véritable âme russe.

Le peuple russe n'a pas pardonné à Boris Godounov une seule victime innocente.

Mais les victimes du bourreau Staline se comptent par centaines de mille et par millions.

Et cela, le peuple russe et tous les peuples de l'Union Soviétique ne le lui pardonneront jamais.

## La mort d'Alexandre Slepkov (1933)

*« Quel flambeau de l'esprit s'est éteint  
Quel cœur a cessé de battre »*

NEKRASSOV

Alexandre Slepkov était le plus remarquable des jeunes russes formés dans les premières années du pouvoir soviétique. Son cœur était ardent, son esprit, lucide et clair. Toujours ferme sur les principes il ne passait jamais d'accommodement avec sa conscience et refusait de s'incliner devant le mensonge. Alors qu'il était encore étudiant à l'Institut des Professeurs Rouges il se lança dans un combat singulier, fort inégal, avec Molotov, membre du B.P., qui l'avait grossièrement insulté dans la presse. En véritable combattant de la vérité, il entraîna Molotov devant le tribunal du parti au C.C. du Komsomol et le força à s'excuser.

Malgré sa jeunesse, Slepkov était déjà un grand savant ; il se consacrait à des travaux sur l'histoire du Moyen Age en Russie. Il faisait discuter toutes ses recherches dans ce domaine par des réunions d'historiens, où au cours de la polémique avec ses adversaires, il vérifiait la justesse de ses découvertes.

C'était un homme à l'esprit créateur, qui étonnait toujours ses auditeurs par son approche critique sur la base du matérialisme historique, des matériaux examinés. Il enfonçait les vérités dans la tête de ses auditeurs comme un maçon pose des pierres sur un bâtiment.

Un jour, les Kamenev (Lev Borissovitch et Olga Davydovna, la sœur de Trotsky) invitèrent chez eux Slepkov. Dans leur maison se réunissaient le samedi, des représentants connus de l'intelligentsia russe. A ces soirées du samedi venait toujours une femme remarquable, représentante de l'intelligentsia artistique d'avant la révolution, connue sous le nom de N... Si elle avait des positions « soviétiques » sur les problèmes de la culture, elle adoptait par contre une attitude très critique sur les autres manifestations de la réalité soviétique. Elle était particulièrement mal disposée à l'égard de la jeunesse soviétique ; elle la jugeait « mutilée moralement », « insuffisamment instruite » et par conséquent « non préparée à recevoir le flambeau de la culture des mains de la vieille génération ».

Les Kamenev lui faisaient des objections et lui citaient les noms d'un grand nombre de Russes, qui étaient susceptibles d'illustrer dans les générations à venir la culture russe. Elle leur demanda de lui montrer « ne serait-ce qu'un seul jeune homme russe doué d'un esprit brillant et avec un sang brûlant dans les veines ».

Le choix tomba sur Alexandre Slepkov, comme étant le représentant le plus éminent de la nouvelle intelligentsia russe.

Slepkov vint, habillé simplement : il portait une chemise noire boutonnée sur le côté et des bottes ordinaires. Son aspect extérieur symbolisait l'immense détresse matérielle du peuple russe dans la période du « communisme de guerre » des premières années de la révolution et l'attitude critique de la jeunesse à l'égard de l'élégance et de la mode.

La discussion de Slepkov avec l'« intelligente » dame russe dura deux heures.

Quand Slepkov s'en alla, profondément étonnée elle déclara à Kamenev : « Apparemment j'ai dormi pendant tout ce temps-là ou alors je vivais les yeux fermés. Dieu merci, rien n'est encore perdu. La flamme du talent n'est pas éteinte sur la jeunesse russe. Ce garçon est l'espoir de la Russie. Quelle tête lucide ! »

Les années passèrent. Slepkov était devenu un grand savant et un homme politique connu. On l'invitait toujours aux réunions de l'organe supérieur du Parti, le B.P. bien qu'il n'en fût pas membre.

Les jours de congé Slepkov, Boukharine, Maretsky étaient invités à la datcha de Staline, où il y avait aussi Kalinine, Rykov, Molotov, Orjonikidzé, Kouibychev. Staline n'invitait jamais dans sa datcha ni Zinoviev, ni Kamenev ni les autres personnes, cadres politiques connus qui étaient de nationalité juive, à l'exception de Trotsky qu'il invitait chaque fois. Mais Trotsky refusait toujours, disant à Staline sur un ton de reproche que les problèmes politiques ne devaient pas se résoudre à la maison, en buvant un verre de vin, mais aux réunions du B.P. dans le bâtiment du C.C. du Parti.

Les reproches de Trotsky ne plaisaient pas à Staline, car ils étaient justifiés. Cependant il continuait d'examiner et de résoudre les questions politiques dans sa datcha, ne les amenant au B.P. que pour information (par la suite, cette méthode fractionnelle anti-parti donna naissance au célèbre groupe fractionnel des sept, que Zinoviev décrivit au parti en 1925 dans une lettre spéciale qui circulait clandestinement comme les autres documents de l'Opposition que Staline avait interdits de publier).

Staline avait une attitude bienveillante à l'égard de Slepkov, dont il appréciait les capacités, le talent et le caractère. Staline n'oublia pas Slepkov même après son exclusion du parti et son exil à Samara.

Alors que la lutte politique de Staline contre l'Opposition de Droite battait son plein, Staline ordonna d'amener Slepkov au Kremlin.

Quand on fit entrer Slepkov dans le cabinet de Staline, ce dernier se leva, vint à sa rencontre, l'embrassa et lui tapa sur l'épaule. Familièrement, avec une amitié feinte, il le fit

asseoir dans un fauteuil, le questionna longuement sur sa vie en exil, rappelant à ce propos son exil d'avant la révolution dans le gouvernement d'Olonets. Il s'efforça de le bien disposer à son égard. Tout ceci n'était qu'une entrée en matière, un prologue au but véritable de la discussion : persuader Slepkov de désertre le camp de l'Opposition de Droite et de passer chez lui. Staline invita ouvertement et cyniquement Slepkov à rompre tout lien avec N.I. Boukharine et l'Opposition de Droite et à venir travailler dans son secrétariat chargé des questions idéologiques.

L'honneur, la conscience, n'existaient pas pour Staline. Il ne se distinguait ni par sa modestie ni par sa politesse.

Blessé par le cynisme et la grossièreté de Staline, Slepkov, contenant à peine sa colère, lui dit : « Pourquoi avez-vous besoin de moi ? Vous avez déjà Ksenofontov... »<sup>4</sup>

Staline jura grossièrement, puis se mit à rire sauvagement, lançant une plaisanterie de mauvais goût à l'adresse de Ksenofontov, du genre « C'est une vieille savate ». Il avait apprécié le talent de Ksenofontov, lorsqu'il était encore jeune, dans l'éclat de ses forces « créatrices ». A peine le talent de Ksenofontov avait-il commencé à pâlir, que Staline le rejeta. Maintenant il lui fallait le talent de Slepkov, beaucoup plus éclatant que celui de Ksenofontov. Il donna une tape amicale à Slepkov et du ton patelin « de l'ami qui vous veut du bien » : « Viens chez moi, s'il te plaît. »

Slepkov était nécessaire à Staline pour penser à sa place, écrire le texte de ses interventions pour la presse ou pour les réunions, puis pour les inclure dans les « *Œuvres complètes* » de Staline.

Peu de monde sait que les textes des « œuvres de Staline » n'ont pas été écrits par Staline mais par ses secrétaires littéraires, et surtout Ksenofontov. En essayant d'attirer à lui Slepkov, Staline espérait augmenter le nombre de volumes de « ses » œuvres et en même temps porter un coup à Boukharine, grand savant et homme politique remarquable, qui avait refusé de collaborer avec Staline. C'est ce que cherchait en fait Staline en appelant Slepkov à Moscou.

Par bonheur cela ne se produisit pas. Slepkov ne trahit pas son maître et ami, et ne renia pas ses idées. Il dit à Staline que s'il venait travailler pour lui, il se mépriseraient toute sa vie comme traître.

Après cette discussion, Slepkov fut renvoyé en exil à Sa-

---

<sup>4</sup> (Note de l'auteur). Ksenofontov. Professeur Rouge. Etudia à l'Institut des Professeurs Rouges en même temps que Slepkov et Maretsky. Travaillait au secrétariat idéologique de Staline, à qui il aidait à falsifier l'histoire du parti et de la guerre civile, à déformer la philosophie marxiste, en l'adaptant aux « pensées » de Staline sur les problèmes d'économie, de linguistique, etc. Toutes les œuvres de Staline, consacrées à la « défaite » de l'Opposition de Gauche ou de Droite sont écrites de sa plume. Prit une part active dans la création du culte de la personnalité de Staline.

mara, où, peu de temps après, il fut arrêté et condamné à cinq ans de prison.

On amena Slepkov dans notre prison au cours de l'été 1935. Il y avait avec lui son ami le savant Mitia Maretskii et d'autres représentants éminents de l'Opposition de Droite. C'étaient tous de grands savants dans les différents secteurs de la science, une pléiade de talents représentant les professeurs rouges qui avaient percé surtout lors du combat contre Trotsky.

Quand on emmena Slepkov et Maretskii dans notre cellule, nous nous réjouîmes de ce qu'ils apportaient avec eux des nouvelles politiques fraîches, un courant politique frais de l'extérieur. Ce fut le début de questions et de récits qui durèrent quelques jours et nous recevions avec avidité les nouvelles sur la vie politique.

Mais vint le jour où les questions et les récits s'épuisèrent, et nous étions de nouveau des membres de l'Opposition de Gauche, eux, des membres de l'Opposition de Droite. Nous nous rappelions les divergences politiques passées qui avaient fait de nous des adversaires politiques dans la lutte. Ils voulaient éteindre la révolution alors que nous voulions attiser sa flamme et allumer le brasier de la Révolution mondiale.

Nous nous rappelions de tout ceci, et nous redevînmes étrangers les uns aux autres ; une hostilité cachée réapparut.

Ceci amena les deux côtés à examiner la situation qui s'était créée, car en prison, et surtout dans la même cellule, il est pénible de se trouver avec des adversaires politiques.

Nous décidâmes de ne pas discuter politique avec la Droite. Mais eux continuèrent à nous attaquer, puis avec une ferveur non dissimulée ils chantèrent la chanson composée sur les paroles de Nekrassov :

« Montre-moi un tel monastère,  
[car je n'ai jamais vu un endroit]  
Où notre semeur et gardien,  
[où notre moujik russe ne souffrirait point]  
Volga ! Volga ! De ton printemps aux abondantes eaux  
[tu ne recouvres pas les champs]  
Autant que notre terre déborde  
[de la grande tristesse populaire. »

Dans cette chanson populaire russe retentissait une profonde tristesse quant au destin de notre paysannerie. Cette chanson, les narodniks l'avaient chanté lorsqu'ils marchaient à la potence ou partaient pour le bagne.

De nos jours cette chanson était à même de devenir l'hymne des paysans individuels, angoissés par la collectivisation.

Certains des nôtres — très « à gauche » — qualifièrent cette chanson d'« hymne thermidorien... »

En signe de protestation contre cette chanson, nous chan-

tâmes la « Varsoviennne » et « Usé et tombé à la tâche ». Dans ces chansons on parlait du dur destin de la classe ouvrière et de sa lutte contre ses exploitteurs.

Nos chansons ne plurent pas aux droitiers et devinrent le prétexte d'un scandale et de leur rupture avec nous.

Comme nous étions les plus nombreux dans les cellules, par la force nous expulsâmes les oppositionnels de droite de nos cellules. Ils nous le reprochèrent et comparèrent notre manière d'agir avec eux à celle que Staline avait employée contre nous. Nous eûmes pitié d'eux mais il était déjà trop tard, le mal était fait.

Ils se tenaient dans les couloirs de la prison, l'air désemparé, misérable, offensé, car ils comprenaient toute l'horreur de leur situation. Certains d'entre eux pleuraient.

La direction de la prison remarqua tout cela. On pouvait supposer qu'en mettant les membres de l'opposition de droite avec ceux de l'opposition de gauche, elle obéissait à des « instructions venant d'en haut » qui par l'intermédiaire de ses agents cherchaient à tirer profit de cette lutte dans les cellules. Les responsables de la prison devaient informer les instances supérieures de tous les excès commis dans la prison. En ce qui concerne notre rupture avec la droite, ils firent preuve d'une « compréhension totale ». Personne ne fut puni pour ces actes arbitraires. On plaça les représentants de la Droite dans d'autres cellules et même on donna une cellule particulière à Slepkov et Maretsky.

Dès lors il y eut dans la prison deux secteurs communistes : celui de la Gauche et celui de la Droite.

Ainsi se terminèrent nos brèves relations amicales avec les membres de l'Opposition de Droite. Nos désaccords idéologiques avec eux étaient si grands que même les murs de la prison et la haine commune pour le régime stalinien ne pouvaient nous réconcilier pour longtemps.

Dans les questions qui concernaient la vie en prison, nous eûmes avec eux les mêmes rapports qu'auparavant.

Slepkov était un très bon camarade et tous l'aimaient. Sa bonté était même étonnante. Il enlevait littéralement sa dernière chemise pour la donner à un camarade, et partageait avec nous ses derniers kopecks... Les livres de Slepkov circulaient dans les cellules, sa blague à tabac était toujours en circulation. Une amitié, comme on en voit peu, liait Slepkov à Maretsky et à Levina. Elle avait commencé lorsqu'ils étaient encore membres du Komsomol, et que Slepkov était le rédacteur en chef de la « Komsomolskaia Pravda ». Ils avaient su conserver leur amitié intacte jusqu'à la prison. L'attitude de Levina était celle de la sœur aînée pour ses frères cadets et eux prenaient soin d'elle comme de leur sœur bien aimée.

En ces jours de l'année 1933 le pays des soviets évoquait l'image d'un immense camp de concentration entouré de

fil de fer barbelé, derrière lequel il y avait des millions de personnes.

La presse centrale attaquait féroce­ment les leaders de la Droite, Boukharine, Rykov, Tomsky, Slep­kov, Maretsky, les accusant de tous les péchés de la terre. On qualifiait l'Opposition de Droite de contre-révo­lution koulak.

La Pravda publia un grand article sur Slep­kov. Dans cet article il était question d'un voyage secret de Slep­kov en 1930, dans la région du Don, pour préparer un soulèvement armé des cosaques. La Pravda affirmait que le jour du sou­lèvement avait été fixé, mais que finalement le soulèvement n'avait pas eu lieu pour une raison dûe au hasard.

L'article suscita une grande émotion dans la prison. Il y avait du sang dans l'air : des milliers d'innocents allaient périr.

A la promenade du matin, Slep­kov nous dit : « On pré­pare notre liquidation. Je suis très inquiet pour Nicolas Ivanovitch (Boukharine). Si on le torture, il racontera n'im­porte quoi. Je n'ai pas peur pour moi. »

Slep­kov ne sortit pas pour la promenade du soir. Ma­retsky nous dit que Slep­kov avait écrit toute la journée et qu'il n'avait rien voulu lui montrer.

On nous réveilla à minuit. Des soldats en armes se te­naient devant la porte de notre cellule, d'autres la fouillaient. On nous ordonna de rester couchés. L'électricité ne marchait pas dans la cellule, une lanterne était posée sur la table. Au milieu de la cellule, il y avait un grand escabeau, un électri­cien était en train de couper un fil électrique qui pendait jusqu'à terre. Il fixa une lampe électrique au plafond et alluma la lumière.

Le responsable de « la zone » entra dans la cellule et de­manda si nous avions des livres de Slep­kov. Nous répondîmes que non. Cet incident nous fit penser que selon toute proba­bilité on emmenait Slep­kov à Moscou pour la poursuite de l'enquête, et une fois les soldats partis, nous nous rendor­mîmes. Le lendemain matin, nous apprîmes l'horrible nou­velle : « Slep­kov s'était pendu la nuit passée à un fil électri­que et Mitia Maretsky avait disparu. »

Toute la prison trembla. En signe de deuil nous cessâmes toute discussion, tout rire, toute chanson. Levina devint folle de chagrin.

Une étoile brillante s'était encore éteinte dans le ciel poli­tique de la Russie. Un grand talent avait disparu.

### **Le procès d'Orousova (1935)**

Orousova avait passé son enfance dans une ferme, près de la rivière Rosva, dans le gouvernement de Kalouga. Elle ne se souvenait pas de ses parents et ne savait rien sur eux.

Un jour elle demanda à Axinia ce qu'étaient devenus ses parents ; elle apprit qu'ils étaient morts. Elle se considéra orpheline et garda rancune au sort. La solitude l'attacha à sa tante Axinia, qui avait remplacé ses parents et qu'elle aimait comme une mère. Axinia n'avait pas d'enfants, elle s'attacha à l'enfant comme à sa propre fille. D'une famille de fermiers pauvres, elle-même illétrée, elle expliqua à Ourousova, comme il était difficile de vivre sans instruction.

Ourousova se souvint de ces paroles, qui restèrent profondément gravées dans sa mémoire. Aussi elle étudia avec ardeur, assimilant avec soin tout ce qu'on lui enseignait à l'école.

Quand elle eut terminé l'école secondaire, Axinia réussit à l'envoyer à Moscou étudier à l'Institut de formation politique. C'est ainsi qu'Ourousova se retrouva à Moscou.

Ses succès universitaires et son caractère communicatif attirèrent sur elle l'attention des étudiants et des enseignants. Alors qu'elle était en deuxième année, on l'élut membre du Bureau du Komsomol ; elle devint l'animatrice préférée de la jeunesse étudiante.

Les années passèrent. Ourousova allait bientôt terminer ses études. Avant les examens, on lui demanda où elle voulait travailler. Elle répondit qu'elle voulait rentrer chez elle dans la région de Kalouga. Elle venait de recevoir une lettre d'Axinia, qui lui demandait de rentrer et elle se préparait avec joie à rentrer dans son pays natal.

Mais le destin en décida autrement : à la soirée finale d'adieux à l'Institut, elle plut au secrétaire du V.T.S.I.K., Enoukidzé, qui avait remarqué ses capacités et qui lui proposa de venir travailler à la bibliothèque du Kremlin. Elle accepta non sans avoir longuement hésité et partit à la rencontre de son destin. Elle eut peur d'opposer un refus à la demande d'un personnage aussi haut placé.

Ourousova fut d'abord captivée par l'activité débordante qui régnait au Kremlin. Dans la bibliothèque il y avait un fond très important de livres anciens et contemporains. Elle cherchait les livres commandés pour Staline et pour d'autres personnages importants du parti. Ce travail lui plaisait. Depuis sa tendre enfance, elle aimait les livres, restant jusque tard dans la soirée à lire à la bibliothèque de l'école. Ses conditions de vie et de travail étaient parfaites. Au centre fermé de distribution du Kremlin, elle pouvait obtenir tout ce qu'elle voulait. Elle avait même invité Axinia à venir vivre chez elle à Moscou, mais Axinia avait refusé disant « qu'elle n'avait rien à faire à Moscou ».

Ourousova assista à la préparation du XVII<sup>e</sup> Congrès. Elle mit en place des expositions de livres pour les délégués, elle rencontrait des délégués et discutait avec eux. Pas un seul nuage menaçant à l'horizon. Elle se sentait tranquille

et heureuse. Il lui semblait que tout le pays vivait dans les mêmes conditions qu'elle.

Et soudain ce fut l'orage ! Tout se mit à tourner... Ourousova apprit, secrètement qu'au congrès on avait mis Staline en ballottage. Au cours du vote secret pour l'élection du nouveau C.C., 100 délégués seulement avaient voté pour Staline, les 1.100 autres avaient voté contre lui. De plus Kirov avait été élu à l'unanimité membre du C.C.<sup>5</sup>.

Peu après le congrès, Kirov, rival de Staline fut assassiné. Ce fut le début de la terreur stalinienne. On fusillait dans tous les pays des innocents, soit disant responsables de l'assassinat de Kirov.

Le 6 décembre, les journaux publièrent les condamnations à mort de plus de cent « terroristes » à Léninegrad, Moscou, Minsk, Kiev-; mais le 22 décembre il fut révélé que ce n'était pas ceux qu'on venait de fusiller qui avaient tué Kirov, mais, affirmaient les journaux, les véritables assassins étaient des anciens membres de l'opposition zinovieviste : Nicolaev, Kotolynov et d'autres.

Cela annonçait la liquidation de plus de mille délégués du XVII<sup>e</sup> Congrès du parti, qui avaient osé lever la main contre Staline au moment du vote. Tous ces 1.100 délégués étaient de vieux bolcheviks, participants actifs des trois révolutions, induits en erreur dans les années 23-27 par le groupe fractionnel de 7, qui, en votant contre Staline, pour Kirov, avaient essayé d'arrêter le bourreau.

Ils furent fusillés comme « ennemis du peuple ». Les étudiants des Instituts communistes furent dans leur grande majorité exclus du parti, envoyés en Sibérie et au Kazakhstan. A Moscou, à Léninegrad, on ferma l'Institut de Journalisme (G.I.J.), l'Institut des Professeurs Rouges (I.K.P.), l'Université communiste des Travailleurs d'Orient (K.U.T.V.), l'Université Sverdlov, l'Université Zinoviev... Le pays trembla, saisi d'horreur.

On accusa Zinoviev et Kamenev d'avoir organisé l'assassinat de Kirov et on les arrêta. De nouvelles arrestations, de nouvelles exécutions se préparaient. Chaque jour les journaux

---

5. Cette nouvelle sensationnelle paraît peu vraisemblable : si Staline n'avait eu au vote secret que cent voix sur onze cents, d'une façon ou d'une autre son élimination aurait été assurée. Mais cette affaire repose sur une réalité qui fut connue dans les années qui suivirent. Le XVII<sup>e</sup> Congrès, tenu au début de l'année 1934, était celui dit des « vainqueurs », c'est-à-dire de la fraction stalinienne après qu'elle eut vaincu les oppositions de gauche et de droite et que se fut produite une amélioration dans le pays qui avait été fortement perturbée par la collectivisation forcée des campagnes. Aussi, on nota au Congrès un courant relativement puissant pour une certaine libéralisation du régime, et Kirov, qui à Léninegrad agissait dans ce sens, fut particulièrement acclamé par le Congrès. Il devait à la suite des décisions du Congrès s'établir à Moscou. Ces manifestations déplurent à Staline. Peu après le Congrès, avant qu'il puisse venir à Moscou occuper ses nouvelles fonctions, Kirov fut assassiné.

débordaient de dénonciations mensongères contre des communistes, des soviétiques, les qualifiant d'êtres nuisibles, de terroristes, d'ennemis du peuple.

Tous ces événements transformèrent Ourousova. Auparavant elle associait le nom de Staline à l'avenir de l'Union Soviétique ; maintenant elle voyait en lui un tyran de la Russie et des peuples. Ourousova se posait de plus en plus souvent la question : « Ai-je le droit de fermer les yeux sur la manière dont souffre notre peuple ? Non, je n'en ai pas le droit. Si je ne remarque pas les souffrances du peuple, si je ferme les yeux sur elles, je deviens complice des crimes contre lui. Il faut se battre contre les oppresseurs du peuple. Il faut liquider les bourreaux du peuple. Il faut tuer le tyran. »

La décision de tuer Staline mûrit en un instant.

Mais comment faire ? Elle n'avait pas d'arme et d'ailleurs si elle en avait eu, elle n'aurait pas pu l'utiliser, car on ne la laisserait pas approcher de Staline.

« Que faire ? » et une voix lui répétait avec insistance : Il faut tuer le tyran, les victimes innocentes et l'avenir de la Russie l'exigent. »

Avec l'aide d'amis, elle réussit à se procurer du poison dont elle saupoudra les pages des livres destinés à Staline. Il fallait agir avec précaution, pour ne pas attirer l'attention d'un agent secret. Elle n'avait eu le temps de le faire que pour quelques livres, quand l'agent qui la suivait, la prit sur le fait et l'arrêta.

Elle passa de longs jours et de longues nuits au secret à la Loubianka. On la questionnait sans interruption 10 heures par jour. Les enquêteurs se succédaient, criaient, la menaçaient de la fusiller sur le champ. Mais elle garda toute sa dignité, sans trembler.

Elle déclara à l'enquêteur qu'elle avait honte de sa vie heureuse et comblée au Kremlin. Elle savait maintenant les souffrances du peuple, elle savait quel horrible régime avait instauré le tyran. Le peuple remplissait les prisons et maudissait Staline. Elle termina sa déposition par cette déclaration hardie et décidée : « Je voulais tuer Staline. Je voulais tuer le tyran. Je voulais que le peuple respire librement. Je ne crains pas la mort. »

Une sincérité si fière porta la fureur des enquêteurs à son comble ; ils se demandaient d'où venait cette volonté inflexible.

Après s'être longuement consultés, les enquêteurs décidèrent d'interroger Axinia, sa mère adoptive, qu'on amena de Kalouga.

Les enquêteurs exigèrent d'Axinia qu'elle leur indiqua qui étaient les parents d'Ourousova et où ils vivaient actuellement. Axinia se tut douze jours. On la tortura, elle faillit en mourir, et le treizième jour, elle avoua tout : « Les

parents d'Orousova n'étaient pas des paysans mais des nobles. Ils n'étaient pas morts mais avaient émigrés en 1917. Son père — le prince Orousov — était un gros propriétaire foncier de Kalouga. En plus de ses propriétés et d'une riche maison à Kalouga, il possédait une fabrique d'amidon. Il y avait 18 ans qu'ils avaient émigrés et depuis, on n'avait eu aucune nouvelle d'eux.

Les enquêteurs exultaient ; ils avaient arrêté une Charlotte Corday russe.

Avec un mépris glacial, les enquêteurs et le procureur lurent à Orousova le témoignage d'Axinia.

« Ce n'est pas vrai » cria Orousova, « Vous voulez me déshonorer aux yeux du peuple russe. Ce sont des calomnies. Je ne suis pas une noble, mais une paysanne, membre du Komsomol. »

On amena Axinia pour une confrontation. Quand on amena Axinia dans le cabinet de l'enquêteur, Orousova ne la reconnut pas. Devant elle se tenait une vieille femme, courbée, aux cheveux gris, avec un visage éteint. De l'énergique Axinia d'autrefois, il ne restait rien. Apercevant Orousova, Axinia baissa la tête et longtemps ne put prononcer une parole ; elle revint à elle et dit avec un profond soupir : « Oui, ma fille, tout ceci est la vérité. Je t'ai reçue des mains de tes parents — le prince et la princesse Orousov... Tu avais alors deux ans. J'ai juré à ta mère devant l'icône de la Sainte Vierge de te garder jusqu'à son retour et de ne pas révéler ton origine princière. J'ai trahi mon serment. Pardonne-moi pour l'amour de Dieu. »

Quand on emmena Axinia dans sa cellule, elle se baissa jusqu'à terre devant Orousova qui la releva et l'embrassa en silence sur la bouche...

Maintenant on allait juger Orousova comme noble et la baptiser la Charlotte Corday russe.

La nuit, Orousova n'arrivait pas à dormir. Sa tête lui faisait mal. Dans sa mémoire surgissaient des images, presque oubliées, de son enfance, lorsqu'elle allait sur un tertre, près de la rivière. Là, il y avait la tombe ancienne, oubliée depuis longtemps, des guerriers russes, morts à la bataille contre les tartares, pour la Russie. Cette tombe délaissée lui apparaissait toujours comme un reproche du peuple à la mémoire courte.

Le judas de la porte de la cellule claqua. Orousova se leva et se mit à marcher dans sa cellule, se répétant au rythme de ses pas : « Il faut se défendre ; il faut se défendre. »

Le procès à huis-clos relatif à l'attentat contre Staline eut lieu à Moscou, durant l'été 1935.

Sur le banc des accusés, à part Orousova, il y avait beaucoup de travailleurs du Kremlin : des services de l'alimentation, de l'entretien, des services culturels et de la garde ; en particulier il y avait le secrétaire du V.T.S.I.K. — Enou-

kidzé, le commandant du Kremlin, — Peters et l'adjoint aux services culturels — Rosenfeld.

On amena sur le banc des accusés, comme complice de Rosenfeld, son frère, L.B. Kamenev.

Le procès dura dix jours. Au cours du procès, on révéla un grand nombre de tentatives d'attentats contre Staline. Mais toutes les tentatives avaient échoué. Prenant la parole pour la dernière fois, Ourousova déclara : « Les juges ont tenté de me détacher du peuple laborieux de Russie. Mais en vain. Mon origine noble ne doit pas être utilisée pour me calomnier devant le peuple. Je fut élevée et nourrie par une simple paysanne qui était une mère pour moi. C'est le Komsomol et l'école soviétique qui m'ont préparée à la vie... Le vieux monde m'est odieux. Je hais l'oppression et la tyrannie. C'est pourquoi je voulais tuer le tyran. Je ne crains pas la mort. Le peuple se rapellera de moi. »

On ne fusilla pas Ourousova, car on ne voulait pas en faire un martyr. On la condamna à dix ans de prison. Mais qui peut jurer que l'on ne l'a pas torturée à mort en prison ?

Seule la génération future pourra raconter la vérité sur le destin tragique de la princesse-Komsomol Ourousova.

Le triste destin de notre contemporaine fait écho à travers les siècles à un autre destin tragique, celui de l'ancêtre d'Ourousova, compagne de la femme du boyard, Morozov.

Dans son tableau célèbre « La femme du Boyard Morozov » le peintre Sourikov a représenté à côté de Morozova enchaînée, sa célèbre compagne, la princesse Ourousova ; toutes deux périrent, enfermées dans un monastère.

La princesse Ourousova mourut au XVII<sup>e</sup> siècle au nom de la foi chrétienne, la princesse-Komsomol Ourousova mourut au XX<sup>e</sup> siècle pour la liberté du peuple. Bien que des siècles les séparent, leurs nobles caractères, prêts au sacrifice les rapprochent.

Tout ce que je viens de décrire est une reprise de la lettre de L. B. Kamenev à G. E. Zinoviev, qu'il écrivit à son retour du procès. Tous les prisonniers et moi en particulier, ont lu cette lettre.

Au procès du Kremlin, Kamenev déclara (presque littéralement) : « Votre parole n'est pas politique mais relève du droit commun. Je considère que ma mise en cause au cours de ce procès est juridiquement non justifiée. Je n'ai eu de commun avec mon frère Rosenfeld que le fait d'avoir été mis au monde par la même femme que lui. »

Kamenev fut condamné globalement (avec l'affaire de l'assassinat de Kirov) à dix ans de prison.

## Dans les camps de concentration de Vorkouta, sur la Petchora

### EN ROUTE POUR VORKOUTA

L'année 1936 approchait. Dans le pays sévissait la milice stalinienne. Le bourreau Yéjov succéda au bourreau Iagoda.

L'étreinte de Yéjov menaçait le pays.

Cela signifiait : la terreur, le viol de la légalité, les tortures et la mort. Dans tout le pays on vérifiait les cartes des membres du parti : on expulsa ainsi du parti des centaines de milliers de communistes de nationalité russe et juive. Ils étaient accusés d'avoir sympathisé avec l'opposition trotskyste. Exclus du parti, ils furent bientôt arrêtés et jetés en prison. Dans cette affaire, les secrétaires des organisations de base du parti jouaient un rôle ignoble. C'étaient eux qui dressaient les « listes noires » des membres du parti d'origine juive et russe et les transmettaient aux organes du Guépéou. Ces secrétaires décidèrent à l'avance du destin de plusieurs centaines de milliers de communistes intègres, qui furent fusillés ou condamnés au bagne et à l'exil.

L'appareil du parti tout entier était obligé d'aider le Guépéou à purger le parti, et à éliminer les communistes intègres. Les membres de l'appareil ne soupçonnaient pas, qu'après les communistes, qu'ils avaient fait exclure et arrêter, ce serait eux, qui, à leur tour, rempliraient les prisons et les camps. Et combien d'entre eux furent ensuite fusillés ?

La démocratie dans le parti était violée. Les secrétaires des comités locaux, des comités de districts, de régions, restaient au même poste pendant une vingtaine d'années. Ainsi, par exemple, le secrétaire de cellule de l'usine de voitures « Molotov », à Gorky, occupa son poste pendant 25 ans...

Il devint un dieu, un tzar, un chef tout-puissant, faisant régner l'arbitraire au mépris de la loi. Dans sa lutte contre le parti, contre le testament de Lénine, Staline s'appuya essentiellement sur l'appareil, jusqu'au moment où les mem-

bres de l'appareil devinrent eux-mêmes des témoins dangereux de son ascension, sur les cadavres des vieux bolcheviks, des communistes, des participants de la guerre civile, au titre de « personnalité » « géniale » et « adorée ».

Notre convoi quitta la prison d'Arkhangelsk dans la nuit, sous la garde de tchékistes armés.

Nous passâmes le Dvima du Nord sur des glisseurs de l'armée.

Quand nous débarquâmes sur le quai, retentit l'ordre menaçant des sentinelles : « Assieds-toi ! Sinon, je tire ! »

Il pleuvait, les tchékistes d'origine tartare, nous fixaient de leurs yeux mauvais, et braquaient sur nous leurs fusils. Nous restâmes longtemps assis sur la terre humide, sous une pluie battante. Lorsque la pluie cessa, commença le contrôle de nos documents. Les gardiens du convoi nous regardaient comme des ennemis. Ils nous interrogeaient d'un air soupçonneux et comparaient nos réponses avec ce qui était inscrit dans nos papiers. Ensuite on nous fit monter sur un bateau à trois ponts, qui, déjà prêt et fumant, nous attendait au port. L'escorte d'Arkhangelsk nous confia à une autre escorte contre reçu : c'est ainsi qu'on procède pour des bêtes de somme.

Nous quittâmes cette ville de Russie du Nord sans regret.

Sur le bateau nous étions 2.000 communistes condamnés pour opposition au régime de Staline. Auparavant nous vivions en exil dans diverses villes du pays ; on nous avait rassemblés ici : l'exil était terminé, on nous envoyait au bagne.

Ici, j'ai rencontré de vieux amis : Arais Robinson, Pol, Milman, Poznanski, Gamov, Ilacha Drapkine, Komanov, Raikine, Pacha Kounina, Grounia Bogatova.

C'était tous de vieux communistes : nombre d'entre eux avaient organisé clandestinement les premières cellules bolcheviques sous le régime tsariste, pris le Kremlin et le Palais d'Hiver en 1917, défendu le pouvoir des Soviets sur les fronts de la guerre civile.

Avec nous sur le bateau se trouvait aussi le fils cadet de Trotsky, Serge Lvovitch Sedov. Durant les dernières années, il avait été en exil dans la région de l'Enisseï, où il travaillait comme ingénieur dans une usine.

Contrairement à son frère aîné qui ressemblait beaucoup à son père, Serge Lvovitch ressemblait, lui, à sa mère et à son grand-père maternel, le fameux capitaine de marine, Sedov.

Il avait le visage ouvert, les cheveux blonds. Doué pour les mathématiques, il aurait pu devenir un grand savant.

---

1. Ce n'est pas exact.

Quand il était entré dans le parti, Staline, Ordzonikidzé et Boukharine s'étaient portés garants de lui. En politique, Serge approuvait la ligne générale du parti. Il était en désaccord avec les idées de son père : c'est pour cela qu'il refusa de partir avec lui pour l'étranger en 1928<sup>2</sup>. Serge nous a montré une lettre de son père envoyée de Mexico. Trotsky lui demandait de venir rejoindre la famille à Mexico. A ce propos Serge avait dit à Iagoda :

« Je ne partirai nulle part. Ma patrie, c'est la Russie. »

Pendant le trajet jusqu'au bagne, il jouait avec nous aux échecs. Il paraissait insouciant, et souriait. Il ne prévoyait pas qu'un an après il serait renvoyé à Ienisseïsk et fusillé.

Nos autres camarades ne se doutaient pas non plus qu'une mort atroce les attendait à Vorkouta, à Syr Jaga, sur les routes lors des transferts, dans les briqueteries, dans les bains chambres à gaz, dans les camps cimetières qui jalonnaient les rives de la Petchora et de l'Oussa.

Nous longeâmes les rives désertes de la Mer blanche, en saluant les bêtes et les poissons inconnus comme de nouvelles connaissances. Soudain un vent glacial se mit à souffler : devant nous s'étendait la mer de Barenz. Notre bateau tanguait et roulait, gémissait, les vagues balayaient le pont. Les icebergs venus de l'Océan Glacial dérivèrent vers nous, menaçant d'écraser le bateau comme une coquille. Nous sentions que la panique régnait sur le pont. Ni les gardiens du convoi, ni l'équipage n'avaient envie de périr dans les eaux de l'Océan et laissèrent dériver le bateau. On nous ordonna de descendre dans la cale et d'attendre. Il y faisait sombre et l'atmosphère y était angoissante. Quelqu'un entonna une chanson d'Essenine, remplie de toute la tristesse de la terre russe. La mer devint houleuse.

Quelques femmes seulement résistaient au mal de mer. Comme des infirmières, elles venaient en aide tantôt à nous — les condamnés — tantôt à nos bourreaux — les gardiens.

Le lendemain la mer se calma, nous continuâmes notre route vers Vorkouta. Les icebergs avaient disparu et le ba-

---

2. Autre erreur Serge n'avait pas d'intérêt pour la politique et n'était préoccupé que de ses travaux d'ingénieur. Il était marié et père de famille. Staline mena sa lutte contre Trotsky jusqu'à la persécution de toute sa famille. On chercha à obtenir des « aveux » de Serge contre son père, l'accusant d'avoir procédé à des sabotages sur ordre de ce dernier. Il refusa et fut exécuté. Nous disposons du récit d'une rencontre de Serge avec un autre prisonnier, à la prison Lioubanka à Moscou. (Voir entre autres le tome III de la biographie de Trotsky par Deutscher). L'interlocuteur de Serge, une personne digne de foi, ancien militant communiste bien connu, m'a aussi rapporté des propos de Serge sur les rapports des deux fils avec leur père pendant leur enfance, qui étaient identiques à ce que j'avais personnellement entendu de l'autre frère, Liova.

teau avançait à pleine vitesse. Sur le pont nous vîmes des mitraillettes, leurs canons tournés vers nous.

« Pourquoi ces armes ? » avons nous demandé à nos gardiens.

Ils nous répondrent qu'ils redoutaient une attaque de notre part. Il s'avéra qu'un de nos camarades, un ingénieur de Moscou, Pertsev, avait dit dans les toilettes :

« Pourquoi aurions-nous peur de ces gardiens ? Nous allons les désarmer et diriger le bateau vers la Norvège. »

Dans les paroles de Pertsev il y avait plus de fanfaronnade irresponsable que de bon sens. Il ne soupçonnait pas que, secrètement, nous étions accompagnés et surveillés par l'aviation maritime qui aurait immédiatement bombardé notre bateau. Les prisonniers n'avaient pas l'intention de fuir où que ce soit. Aussi nous n'avions accordé aucune attention au bavardage de Pertsev et l'avions vite oublié. Mais ni les gardiens, ni les tchékistes ne l'avaient oublié : ils montèrent une « affaire » contre Pertsev et le fusillèrent juste après notre arrivée. Ce fut la première goutte de notre sang versée à Vorkouta.

Nous arrivâmes au port de Narian-Mar, à l'embouchure du fleuve Petchora. Là un minuscule remorqueur avec cinq grandes péniches couvertes nous attendait déjà. Il devait nous emmener plus loin, en amont du fleuve. Les péniches ressemblaient, c'était frappant, à de grands cercueils, prêts à nous conduire aux cimetières.

Nous ne voulions pas mourir avant notre heure. Les gens protestaient et refusaient de descendre dans les barques. Les gardiens hurlaient et menaçaient de nous exécuter, le tout en vain, nous ne cédions pas et exigeons un bateau convenable. Finalement il en vint un de confortable, à deux ponts qui nous emmena vers Vorkouta.

Au cours du trajet nous nous arrêtions souvent dans les nombreux camps qui jalonnaient à cette époque les deux rives de la Pétchora, pour compléter le chargement de notre bateau avec des prisonniers envoyés à Vorkouta.

A « Novy Bor » où se trouvait à l'époque le camp du nouveau sovkhose de Vorkoutlag, un gardien amena huit femmes, parmi lesquelles se trouvait ma femme... Cette rencontre était absolument inattendue, mais notre joie fut courte, car aussitôt nous avions remarqué que les gardiens et les tchékistes étaient fort embarrassés d'avoir commis cette erreur, qui nous avait permis de nous rencontrer.

Nous ne nous étions pas vu depuis quatre ans.

Au loin on distinguait le dernier port : l'Oussa.

C'était Vorkouta Vom, camp de transit pour de nombreux groupes de prisonniers, et port d'où l'on expédiait le charbon de Vorkouta.

De là partait aussi la voie ferrée étroite qui menait aux

mines de Vorkouta, éloignées de 60 km, elle avait été construite par les prisonniers pendant les années 1931-1932, à travers la toundra inconnue, éternellement glacée.

De là partaient d'énormes convois de prisonniers pour les camps de Vorkouta.

Nous fûmes accueillis par la commission de camp, dont faisait partie le médecin-prisonnier, Gorelik.

Ayant aperçu Serge Sedov, il lui raconta sa dernière rencontre, tout à fait inattendue avec Trotsky, à Bruxelles. Trotsky y vint en avion de Turquie, où il était exilé, pour prononcer un discours, qui fit beaucoup de bruit, sur la révolution culturelle<sup>3</sup>.

On logea notre convoi sous trois grandes tentes bâchées ; 600 hommes dans chacune d'elles. Les malades et les familles furent installés au bord de notre camp de transit, dans une maisonnette de bois. C'était un village appelé « TIT » où l'on organisa par la suite un poste sanitaire pour les mineurs malades et traumatisés. Pour aller visiter nos camarades malades il fallait passer par la toundra marécageuse en sautant d'une touffe sur l'autre.

Au camp de transit, des groupes de criminels de droit commun nous attendaient déjà, et en voyant nos bagages, ils dirent d'une voix menaçante :

« Ces oies... ils nous suivront aujourd'hui. »

Dans le langage de ces bandits cela signifiait, qu'ils allaient nous voler, ou tout simplement, nous prendre nos affaires.

Nous demandâmes alors au chef de camp de nous séparer de ces individus. Il nous écouta avec un petit sourire aux lèvres, et nous refusa toute protection.

Plus tard nous avons appris que c'était sur ces individus, criminels et droits communs, considérés ici comme « socialement proches », que s'appuyaient le commandement de camp contre les « ennemis du peuple » — les vieux bolcheviks, les communistes, les hommes soviétiques — en se servant d'eux pour régler ses comptes avec les prisonniers politiques. De ces individus « socialement proches », on faisait des commandants, des chefs d'équipe, des éducateurs.

Ainsi commença notre vie au « bagne au-delà du cercle polaire », sur cette vie, le vieux communiste Leva Dranovsky, tailleur de sa profession, fusillé en 1938 à Syr-Yaga, a écrit des vers très beaux et très émouvants, une nuit, assis près du poêle dans la tente, sur le bord de la rivière Vorkouta.

Il les lut pour la première fois au responsable de notre

---

3. Trotsky, en exil, ne se rendit jamais à Bruxelles et ne prit pas l'avion. Il se rendit par bateau et train à Copenhague pour y faire une conférence sur la révolution d'Octobre (1932). Il n'y a pas rencontré de citoyens soviétiques.

tente, Grigorii Philipovitch Zilberfabr, à qui il dédia un poème intitulé « *Le responsable* ». Le poème devint le bien du camp tout entier et on le chantait sur un air triste et mélancolique. Voici les paroles de ce poème :

« Au delà du cercle polaire, dans un coin perdu,  
La nuit noire comme le charbon est suspendue au-dessus de  
[la terre.

Le vent qui hurle comme un loup ne te laisse pas dormir.  
Qu'au moins un rayon de l'aube pénètre dans cette obscurité  
[oppressante

Dans les ténèbres plane une image sinistre,  
Chacun est seul avec son angoisse.  
Au delà du cercle polaire, mon ami — point de bonheur.  
Un tourbillon furieux de neige efface ma trace.  
Ne viens pas, ne te torture pas, sauve-toi  
A l'occasion, souviens-toi de moi. »

Petit et chétif, dans son manteau noir usé, courbé par le froid, Dranovsky marchait la nuit dans la tente, cachant le cahier où il notait ses vers sous son manteau et tenant dans sa main un crayon. Parfois il sortait son cahier, inscrivait quelque chose, le cachait à nouveau, s'approchait du poêle en fonte pour réchauffer ses doigts gelés qui ne pouvaient plus tenir son cahier et son crayon.

Son œuvre « *L'Adieu* » était absolument bouleversante. C'était une lettre à sa femme, où il exprimait les tourments de son âme, sa conviction que son sacrifice pour la vérité historique et pour la révolution mondiale n'était pas vain...

Oui, nous avons porté nos idées de la Révolution socialiste mondiale à travers les plus rudes épreuves.

Mais ni la taïga, ni la vie dure, ni le souffle glacé de la toundra n'ont pu briser notre volonté de lutter jusqu'au bout, au sacrifice de notre vie.

Beaucoup parmi nous sont tombés dans cette lutte. Mais nous gardions l'espoir que d'autres générations viendraient, et elles viendront, non seulement dans notre pays, mais dans tous les pays du monde pour porter fièrement le flambeau de la révolution mondiale à tous les peuples de notre planète.

### **Le « tchékiste » Podlesny**

On nous faisait marcher très vite, sous une escorte renforcée. Quand les gardiens voulaient se reposer ils nous permettaient de nous asseoir sur la neige et de ne pas bouger.

Ça, c'était l'ordre le plus commun dans la bouche des gardiens « vigilants ». Cela signifiait « n'essaye pas de t'écarter à un seul pas de la colonne de convoi ». La nuit nous dormions dans les locaux abandonnés et froids, dits « établis » de trajets, que nous trouvions sur notre chemin.

A force de marcher, nos corps étaient endoloris, nos jambes étaient comme en bois. Enfin le septième jour de marche, vers le soir, nous arrivâmes au camp de femmes « Kotchmess » qui se trouvait au bord du fleuve Oussa.

Ici les prisonniers défrichaient les terres vierges, arrachaient les arbustes rabougris de la toundra, cultivaient en plein air la nabe, le chou-navet, le navet, et dans les serres les légumes, que l'on envoyait dans les mines de Vorkouta pour les travailleurs libres (quelque chose revenait aussi aux mineurs-prisonniers, s'ils souffraient du scorbut et d'autres maladies). Il y avait aussi du gros bétail qui donnait du beurre et du lait, destinés aux soldats de la garde et à leurs familles, aux travailleurs libres, et en toute petite quantité aux hôpitaux pour les prisonniers qui travaillaient comme mineurs.

C'étaient les femmes qui accomplissaient les travaux les plus durs. Elles étaient là quelques milliers. Même le sciage du bois, utilisé pour la construction des baraques ne leur était pas épargné. Ce travail qui était au-dessus de leurs forces provoquait chez elles des hernies et des hémorragies qui les épuisaient au point de perdre connaissance.

On nous avait fait venir à « Kotchmess » pour construire de nouvelles baraques. On attendait l'arrivée de nouveaux convois de femmes envoyés jusqu'ici des camps de Temnikov de la région de Gorky et d'autres points du pays.

Nous couchions à même la terre dans une vieille étable. A l'aube le garde de service venait nous réveiller : « Debout, au travail ! Vite, vite, filez ! » Il avait appris cette phrase par cœur et la criait invariablement chaque matin.

L'appel se faisait en présence du chef de camp, un certain Podlesny. Le nom de Podletsny<sup>4</sup> lui aurait mieux convenu.

On nous avait parlé de sa cruauté depuis longtemps, depuis que nous avons été dans les mines. Mais ce que nous vîmes de nos propres yeux dépassait tout ce à quoi nous pouvions nous attendre. Podlesny avait un visage dur, des yeux immobiles ; à côté de lui se tenaient deux tchékistes de nationalité tatare, qui tenaient solidement en laisse deux chiens bergers. Les chiens s'élançaient vers nous et aboyaient, rageurs, bien dressés... Ils étaient accompagnés par le médecin du camp, recruté parmi les prisonniers, qui, au titre de sa fonction, devait soigner les malades et, si nécessaire, les dispenser de travail.

---

4. « Podlets » : « salaud », « crapule ».

Dans notre groupe il y avait beaucoup de malades qui, n'ayant pas la force d'aller travailler, demandèrent une consultation et des soins. Podlesny ne leur permit même pas de dire un seul mot : il se mit à crier : « Simulateurs ! Feignants ! » et à injurier les gens malades. Le médecin, effrayé par la colère du commandant, qualifiait tous les malades de « bien-portant » et se détournait d'eux. Mais les hommes pouvaient à peine bouger leurs jambes.

Alors, Podlesny ordonna aux gardiens de lâcher les chiens sur les malades. Les chiens, enragés, se jetèrent sur les malades, les renversèrent dans la neige, et, excités par leurs maîtres, se mirent à leur déchirer les vêtements et à les mordre.

Les prisonniers criaient, appelaient au secours, espéraient réveiller un sentiment humain chez les gardiens. Mais eux regardaient les yeux effrayants de Podlesny, son rictus bestial, et ne se décidaient pas à chasser les chiens. Les chiens continuaient à malmenier ceux qui étaient tombés, sous les éclats de rires des criminels de droit commun, qui se moquaient de ces hommes qui leur étaient « socialement étrangers ».

Quand enfin les chiens furent chassés, sur la neige restèrent couchés les hommes, ensanglantés, plus morts que vifs. Podlesny triomphait.

Ce sadique, ce dépravé, avait une autre distraction : les visites nocturnes dans les baraques de femmes. Il s'approchait à pas de voleur de leurs chalits, tirait brusquement la couverture et se délectait en voyant les corps à moitié nus et l'effroi des femmes arrachées à leur sommeil.

Ces visites se faisaient sous prétexte de contrôle, car le régime du camp interdisait aux prisonniers de s'approcher et de rencontrer les prisonnières ; bien que ce régime concernât aussi les travailleurs libres, ce bandit força plusieurs femmes à vivre avec lui.

S'il arrivait que Podselny trouve un homme dans la baraque des femmes il lui ordonnait de se mettre sur le champ à genoux devant sa personne. Après avoir joui de l'humiliation d'autrui, il le condamnait sans pitié à dix jours de cachot glacé. Et cela, bien qu'il eût lui-même plusieurs « maîtresses » prises parmi les prisonnières, véritables esclaves dans le harem de son excellence le chef Podlesny.

Parmi les « maîtresses » de Podlesny il y avait une très jolie femme qui s'était offerte à lui pour sauver sa vie. Il la torturait de sa jalousie. Prêt à divorcer d'avec sa femme, il lui avait même proposé de se marier avec lui. Mais quand l'heure de partir fut venue pour la jeune femme, après sa libération, elle préféra tout de même revenir à son mari qui terminait son temps d'emprisonnement et devait être libéré. Podlesny ne put supporter un tel outrage fait à sa « dignité ». Ne voulant pas laisser partir sa « maîtresse », pour qu'elle

ne se donne à personne d'autre, il tira sur elle à la dernière minute, alors qu'ils se disaient adieu, et la tua sur le coup.

« L'amour » de Podlesny n'était guère différent de « l'amour » du voleur Kolka Bozni qui, lui aussi, avait sa belle dans le camp, et qui pendant le baiser d'adieu trancha son nez avec ses dents, pourqu'elle ne se donne pas à un autre après lui.

De ce point de vue, le commandant du camp, et le voleur récidiviste se sont révélés « socialement » et « psychologiquement » réellement proches l'un de l'autre.

## **Le bâillon dans la bouche... sur l'ordre de Staline**

J'étais presque mort quand on me transporta à « Adak », un camp où étaient regroupés les invalides. Le travail dans les mines de Vorkouta m'avait complètement épuisé, physiquement et nerveusement.

À Adak, on nous « retapait » un peu pour pouvoir nous renvoyer à nouveau travailler dans les mines, dans les carrières à l'extraction de la pierre ou au sciage du bois pour les fourneaux. En automne 1937, du camp de transit Adzva-Vom, arriva à Adak un convoi de prisonniers qui devaient construire un camp provisoire pour prisonniers invalides.

Au poste de chef d'équipe fut nommé Sergeev, au poste de responsable du plan, Zoubarov, de statisticien, Pergament, de chef, un certain droit commun, Korniouchine.

La brigade comptait quarante prisonniers, installés dans une petite tente, qui les abritait à peine.

Les tentes n'étaient pas encore montées quand arrivèrent les péniches de Vorkouta amenant les prisonniers traumatisés, les invalides, les vieillards, en majorité des vieux bolcheviks, jugés inaptes à travailler dans les mines. L'automne était déjà avancé. La glace recouvrit le fleuve Oussa. Loin derrière le poste se dessinait vaguement la forêt qui gardait au plus profond d'elle-même le secret d'un événement survenu ici avant notre arrivée. Les prisonniers qui se trouvaient au camp depuis un certain temps en parlaient beaucoup. Je ne vais pas vous raconter tout ce que j'ai entendu dire sans en être témoin, mais je vais raconter comment, devant mes yeux, les gens périssaient chaque jour par dizaines ; ils partaient sur « la colline », mouraient sous les tentes, gelés, car ils n'arrivaient pas à se réchauffer auprès des poêles, enfin, exténués par la faim et le froid, par la dysenterie et le manque de nourriture.

Sous mes yeux on releva mort le vieux bolchevik Kar-naoukhov, cheminot originaire d'Irkoutsk. On a trouvé sur lui les photos de sa famille ouvrière depuis toujours ; il venait de les recevoir. D'autres : le vieux communiste Mints,

qui avait terriblement souffert avant sa mort, le constructeur d'avions, Barakov, Tabatchnik, qui était toujours penché sur un gros livre scientifique, les vieillards Mikhaïl Illarionovitch, Sysak Oganezovitch, Mouralov, Volobouiev, Fadeiev, Tsintsadzé, Evditia et beaucoup, beaucoup d'autres qui vivaient sous ces tentes...

Les maladies et la mortalité à Adak commencèrent après l'arrivée des gens de Vorkouta. Comme les tentes n'étaient pas encore dressées, ils couchaient sur la terre gelée, à la belle étoile, et évidemment ils prirent froid. Il n'y avait rien à manger, pas de cuisine, pas de boulangerie, pas de bains.

Poussés par la faim les gens se jetaient sur des pommes de terre gelées et pourries, qui provoquaient la dysenterie et les diarrhées. Exténués les prisonniers mourraient comme des mouches.

Dans les chaudières accrochées à ciel ouvert on faisait cuire une morue puante qui avait plusieurs fois gelé et dégelé et qu'on distribuait ensuite directement dans les mains sales.

Il n'y avait pas de pain. Pour le remplacer, on faisait des galettes. On les distribuait, demi-cruées et brûlantes, une par tête pour toute la journée. Les hommes affamés les avalaient avidement et les maux de ventre les saisissaient un instant après.

A cette époque le médecin en chef d'Adak était le docteur Lev et le cuisinier en chef Lev Gerasimovtch Paniev. Comme ils étaient tous les deux des prisonniers, ils étaient incapables de lutter contre la maladie et la mort.

Quand la glace couvrit l'Oussa, notre poste « sanitaire » se trouva coupé de Vorkouta et du reste du monde. Abandonné à lui-même et à son commandement, le poste se taisait, comme si on avait baillonné tous ses habitants condamnés.

La mort silencieuse emporta pendant le premier hiver des centaines de gens. Seuls les plus jeunes et les plus forts survécurent.

L'extermination sanglante des communistes de l'opposition et des gens qui les soutenaient et avaient eu des contacts avec eux, eut lieu en 1937-38, non seulement à Adak, mais encore dans les camps de Vorkouta, de Petchora, d'Oukhtinsk.

La tragédie des hommes de la briqueterie de la région de Vorkouta suscite un sentiment d'indignation farouche contre leurs bourreaux. Sous prétexte de déplacement à Obdorsk (actuellement Salekhard) on les emmenait dans la toundra et là on les fusillait ou on les faisait sauter sur des mines le long du chemin.

Des centaines de gens furent fusillés à Syr-Iag en 1938. Parfois il arrivait que certains d'entre eux restaient saufs ou légèrement blessés. Ne soupçonnant aucun danger de la part

de leurs gardiens, ils se tournaient vers eux cherchant du secours. En réponse, ceux-ci, regardant souvent avec terreur leurs chefs qui ne les quittaient pas d'un pas, sortaient leurs pistolets et les tuaient d'un coup.

Des rares témoins qui survécurent par miracle à ces exterminations, de vieux communistes racontaient qu'à la même briqueterie on organisait pour les prisonniers membres de l'opposition, des bains-chambre à gaz. Sous prétexte de leur faire prendre un bain avant le départ, on rassemblait les hommes dans les bains, d'où ils ne sortaient pas vivants. Les cadavres étaient transportés dans la toundra et, là, brûlés.

L'extermination des communistes de l'opposition était dirigé par un envoyé spécial de Moscou, muni de toutes les procurations du N.K.V.D., un certain Kachkebine. Son expérience de bourreau, il l'avait acquise à Kolyma où il assassina 15.000 communistes.

Après avoir accompli sa mission sanglante à Vorkouta, il fut convoqué à nouveau à Moscou, et là, fusillé.

Le bruit courait dans le camp qu'il fut fusillé parce qu'on avait découvert le nom de Virap Virapocitch Virapov sur les listes de ses victimes.

Cet homme, communiste, aux cheveux blonds et à la silhouette méphistophélique, avait participé à la grève politique de la faim organisée par les « orthodoxes »<sup>5</sup>. Les « orthodoxes », ainsi se qualifiaient les communistes de l'opposition au début des années trente, pour se distinguer de ceux qui avaient quitté l'opposition en 1929-30 (et qui néanmoins, six ans après, ne furent pas épargnés par Staline).

En fait, les chefs des bourreaux, à Moscou, cherchaient à faire disparaître les preuves de leurs crimes et ceux qui en avaient été les témoins. Après Kachkebine, sous divers prétextes furent assassinés les officiers et les soldats, les anciens gardiens des prisonniers qui avaient été fusillés.

Les participants aux exécutions de Kolyma, de Vorkouta et d'autres coins de notre pays étaient des hommes qui croyaient aux paroles de leurs supérieurs — et pour cela les témoins les plus dangereux.

Mais il n'est pas exclu que, parmi ceux qui ont survécu, il s'en trouve quelques uns qui raconteront tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont fait, sur les ordres de leurs propres bourreaux.

S'il ne s'en trouvait pas, ça serait la terre qui parlerait : la terre de Kolyma reste gelée éternellement et garde les cadavres intacts.

Et non seulement la terre : les centaines de villes et de

---

5. Il y eut une longue grève de la faim des trotskystes qui dura 132 jours. On trouve une allusion à cette grève dans le livre de Soljenitsyne, *Le Premier Cercle* (pp. 312-316 de l'édition française).

villages industriels, de mines, d'usines qui ont surgit dans les régions lointaines de notre pays. Construites par des communistes emprisonnés, elles s'édifièrent sur les cadavres des vieux bolcheviks, des hommes soviétiques, des participants de la Révolution d'Octobre et de la Guerre Civile. Les villes ont beau se nommer aujourd'hui « Komsomolsk » ou autres noms qui doivent marquer qu'elles sont « l'œuvre de jeunes komsomols » : elles crieront toute la vérité aux générations futures.

### **Le communiste Altman**

A Adak j'ai rencontré en 1939 le communiste Altman. C'était un vieux bolchevik, un homme courageux et honnête.

Jusqu'à son arrestation, il vivait avec sa famille à Leningrad où il était directeur d'une grande usine militaire. Après son arrestation, il fut transporté à la prison Lefort à Moscou, fameuse par la modernité des moyens de torture qu'on y employait.

L'instruction traînait. Il était accusé d'avoir des liaisons secrètes avec les trotskystes dont il devait livrer les noms.

Il ne livra pas un seul nom. On commença alors à le torturer : on lui écrasait les doigts dans une porte, on le frappait avec un bâton sur la tête. Altman restait silencieux. On l'a jeté dans un cachot humide où l'eau arrivait jusqu'au genoux. Sans sommeil ni repas, il y resta trois jours.

Mais il garda le silence. On tapait sur lui avec une matraque en caoutchouc sur le sexe. La douleur était si pénible que ses dents claquaient et ses cheveux se dressaient sur la tête, son sexe enfla. Mais il ne dit rien, ses cheveux blanchirent et il perdit la vue. On le jugea alors qu'il était devenu aveugle, et on le condamna à dix ans de travaux forcés.

Il était mon voisin de chalit dans la baraque. Pendant les soirées d'hiver il nous racontait la lutte des bolcheviks sous le régime tsariste et les jours terribles de son séjour à la prison Lefort.

Parfois on jouait ensemble aux échecs. Sa mémoire l'aidait à voir en pensée les pièces sur l'échiquier. Et qui sait ce que de ses yeux il a pu voir !

Parmi les vieux bolcheviks, ils étaient nombreux ceux qui, comme Altman, absorbés par leur travail pratique et créateur dans leurs spécialités n'ont pas discerné que, dans leur dos quelque chose de louche se tramait. Plus tard, on vint les chercher chez eux et les conduire en prison ; parce qu'ils étaient de vieux bolcheviks-léninistes, bien qu'ils fussent devenus indifférents au destin de la Révolution — tout en se consacrant de toutes leurs forces à la construction du socialisme.

Nous aimions Altman pour sa vaillance, pour son grand cœur et son âme sensible. Il ne parlait jamais des « liaisons avec des trotskystes » dont il était accusé, soit qu'elles n'eussent jamais existé, soit qu'il redoutât, s'il en parlait devant nous, « un baillon sur la bouche ».

## De l'amitié et de la scélératesse

Les poèmes de Simuonov *De l'amitié* et la pièce de Korchouchov *Les ailes* furent les premières hirondelles à annoncer le printemps, qui succédait à la mort de Staline.

Le thème de l'amitié dans la poésie et la dramaturgie contemporaine n'est pas due au hasard.

Il est reparu après une longue période d'hostilité et de haine de l'homme, liée à la tyrannie et au culte de la personnalité.

Le temps est venu pour que l'amitié renaisse parmi notre jeunesse, l'amitié fondée sur les communes, sur la lutte pour un avenir magnifique de toute l'humanité : la légende sur les hommes qui ont su garder leur amitié malgré toutes les épreuves, se transmet d'une génération à l'autre.

Telle fut l'amitié de Marx et d'Engels, de Herzen et d'Ogariev.

Telle fut l'amitié qui liait jusqu'à sa mort Lénine à Zinoviev. Elle se poursuivit pendant les années d'émigration, et en Russie, au temps de la répression tsariste. Après les journées de juin 1917, Zinoviev, au risque de sa vie, ne quitta pas son maître et son ami, et partagea son destin dans une hutte près de Petrograd.

(C'est avec le plus profond regret que nous nous souvenions des graves erreurs commises par Zinoviev et Kamenev pendant l'insurrection d'Octobre, lorsque Lénine les traita de « briseurs de grève ».)

On se souvient aussi d'une seconde erreur, fatale pour eux, et qui, dans une certaine mesure, n'était que la conséquence de la première : en 1923 ils rejoignirent Staline dans sa lutte contre Lénine, en dépit du dernier conseil de Lénine, d'écarter Staline de son poste de « Secrétaire Général ». Leur « activité de briseurs de grève » de 1917, qu'ils partagèrent avec Staline, les a unis en 1923 pour une courte période, et quand ils ont compris leur erreur, il était déjà trop tard.

Telle était l'amitié entre Zinoviev et Kamenev après la mort de Lénine. Ils ont tous deux péri en 1937 parce que, aveuglés par leur erreur fatale, ils n'ont pas compris que Staline était un ennemi acharné de la révolution mondiale.

Aussi sincère fut l'amitié de Boukharine et d'Alexandre Slepkov. Pour ne pas voir torturer son maître et ami, Slepkov se pendit dans sa cellule avec un câble électrique.

Telle fut aussi la grande amitié qui unit indissolublement Trotsky et Joffé. Elle sortit intacte de toutes les prisons et des exils. Quand Trotsky se trouva menacé, Joffé, en signe de protestation se suicida.

Une telle amitié naît pendant les années de jeunesse et se consacre à un but élevé et noble.

Devant une telle amitié on a envie de se découvrir. Mais toute amitié ne résiste pas à la tempête. Quand dans le pays la tempête fait rage, l'amitié est soumise à de dures épreuves.

A l'époque, on parlait beaucoup de l'amitié qui liait deux hommes célèbres pendant les dix années qui suivirent Octobre, et même jusqu'aux années 30 — les journalistes Koltsov et Sosnovsky.

Aussitôt après l'arrestation de Sosnovsky, Koltsov désavoua son ami. Pis que ça : pour rendre sa trahison plus convaincante, Koltsov n'hésita pas à offenser la femme de Sosnovsky qui, dans la Maison des Syndicats à Moscou, organisait le soutien pour les écrivains et les journalistes soviétiques emprisonnés. Koltsov refusa d'y participer et quand Sosnovskaïa lui reprocha cette lâcheté honteuse, il la gifla.

C'était en 1928. Le scandale fut connu à l'étranger et il y suscita une indignation d'autant plus profonde que Sosnovskaïa, femme déjà âgée, était connue pour sa générosité et son amitié pour Koltsov, qu'elle traitait comme son propre fils.

Tout le monde se détourna de lui. Son geste, dicté par la peur pour sa carrière, pour sa tranquillité, était abominable. Dans sa prison, Sosnovsky devint fou.

On l'accusa d'être en liaison avec le « trotskysme international », espagnol en particulier, dix ans après on fusilla Koltsov.

Cependant, en lisant attentivement « Le journal d'Espagne » de Koltsov, édité après sa réhabilitation posthume, on y découvre avec douleur le rôle méprisable que joua Koltsov, émissaire spécial de Staline dans la guerre civile espagnole.

L'influence de Trotsky sur les détachements militaires du P.O.U.M. était si considérable, que Staline redoutait leur victoire. Il excita, en se servant de sa méthode favorite, la provocation, les groupes de Dolorès Ibarurri et de José Diaz contre le P.O.U.M.

Koltsov partit pour l'Espagne muni de l'ordre de Staline : isoler par tous les moyens le P.O.U.M., détruire son influence et scinder les forces qui se battaient contre Franco.

Il remplissait sa mission avec dévouement, au risque de sa vie.

Son exécution s'explique par la volonté d'éliminer un té-

moins dangereux, qui aurait pu dévoiler les causes véritables de la défaite des brigades internationales<sup>6</sup>.

Son journal aurait été bien différent s'il avait été édité après le XX<sup>e</sup> Congrès du Parti quand fut dévoilée la véritable signification des actions de Staline : la tentative de liquider tout mouvement international au nom de son idée fixe : « la victoire du socialisme dans un seul pays ».

Il serait difficile de croire que la conduite de Staline, celle d'un saboteur politique de la révolution mondiale, qu'il a adopté depuis la guerre civile, résultait de la seule ambition ou de la jalousie à l'égard de Lénine, de Trotsky ou de Toukhatchevski. Non, visiblement nous nous trouvons devant une provocation fine et non éclaircie d'un ennemi du communisme et de l'internationalisme qui agissait sous la couverture des mots d'ordre hypocrites et qui, à l'époque des luttes contre le tsarisme et pendant les premières années de la Révolution, réussit à gagner la confiance de Lénine.

Les faits sont criants :

1) Le premier et le plus convaincant date de la guerre civile lorsque Staline s'opposa aux ordres du commandant de l'Armée Rouge d'envoyer les trois armées sur le front polonais pour apporter des renforts à Toukhatchevski. La présence de l'Armée Rouge aux frontières allemandes au moment où l'effervescence révolutionnaire des masses ouvrières allemandes atteignait son apogée était d'autant plus nécessaire, que c'était le moment le plus opportun pour la prise du pouvoir par le prolétariat et l'accomplissement de la révolution socialiste.

Les intrigues de Staline dirigées contre Trotsky ont brisé l'élan révolutionnaire des soldats de l'Armée Rouge, pris d'un enthousiasme que reflète le mot d'ordre le plus répandu à l'époque : « Tu donnes Varsovie, donne Berlin. »

A l'approche des libérateurs, les travailleurs allemands, de nombreuses régions du pays s'étaient soulevées pour prendre le pouvoir.

En mars 1920 la division de fer renversa le gouvernement de cheidemann et plaça à la tête de la monarchie Kapp. Le 20 mars, sous la pression des cheminots en grève, Kapp renonça au pouvoir au profit de Von Luttwitz qui se déclara aussitôt dictateur. Entre temps des gouvernements ouvriers s'étaient formés dans les villes de Chemnitz et Pilsen. A

---

6. On sait que d'autres Soviétiques que le journaliste Koltsov furent employés en Espagne par Staline pour combattre les courants fidèles à la révolution socialiste et qu'ils furent liquidés, entre autres Antonov Dyseanko. On a pu également remarquer qu'après la Deuxième Guerre mondiale, les nouveaux procès — Rajk, etc. — visèrent de nombreux membres des brigades internationales qui avaient compris, après coup, la trahison stalinienne de la révolution espagnole.

Wilhelmschaffen, les matelots avaient proclamé le pouvoir des Soviets. En Haute-Bavière, le 17 mars, le pouvoir des Soviets était proclamé.

Sous la pression des grévistes et des insurgés, Von Luttwitz à son tour renonça au pouvoir et le 21 mars s'enfuit avec Kapp de Berlin. En même temps parurent les proclamations de réactionnaires appelant aux progromes contre les juifs et les militants spartakistes.

Dès que la défaite de Varsovie fut connue, le gouvernement de coalition (le traître social-démocrate Ebert et les réactionnaires) déclencha la répression contre les Soviets qui avaient réussi à s'implanter dans plusieurs villes allemandes et reçu l'ordre de désarmer les détachements de Spartakus.

Voilà les conséquences de la trahison de Staline, de ses intrigues contre Trotsky, de sa désobéissance aux ordres du commandement de l'Armée Rouge.

Malgré la victoire temporaire de la réaction, l'Allemagne restait jusqu'à 1922-23 en ébullition.

Pendant ce temps le Parti Communiste allemand affermit sa structure organisationnelle, élargit son influence. La victoire de l'insurrection armée en 1923 semblait assurée.

Malheureusement, en 1923, surgit le « secrétaire général » Staline dont les intrigues, cette fois-ci beaucoup plus dangereuses, frisaient à la diversion politique contre la révolution allemande<sup>7</sup>.

Au sein du Komintern apparurent des divergences et des flottements. La démoralisation qui se propageait chez les dirigeants du P.C.A., dans les rangs des spartakistes et parmi les travailleurs révolutionnaires favorisa l'apparition sur la scène politique des national-socialistes.

La Révolution en Allemagne fut brisée.

Qui en est coupable ? Qui dirigea la politique de diversion contre l'élargissement de la révolution mondiale ?

Personne d'autre qu'un provocateur, son ennemi le plus acharné.

2) La seconde preuve de la trahison de Staline est le rôle qu'il joua en Espagne.

Les brigades internationales, les communistes du monde entier, les éléments les plus précieux et les plus convaincus des partis communistes de tous les pays, furent exterminés dans cette guerre civile.

Au fond de son âme, il se délectait de ce massacre sanglant, alors qu'il voyait clairement le soutien apporté à Franco par le fascisme allemand dans l'extermination des

---

7. En 1923, Staline était partisan de « freiner » les communistes allemands (voir sa lettre à Zinoviev et Kamenev dans le livre de Trotsky, *L'Internationale communiste après Lénine*).

internationalistes : la livraison de matériel perfectionné, d'avions, de bombardiers et face à cela, l'éparpillement des forces de la révolution espagnole.

3) La troisième preuve, c'est son rôle dans la mort de Lénine, dans son isolement. Avec l'aide de ses compagnons de route Staline put s'opposer à Lénine qui insistait sur la nécessité de l'écartier de la direction du C.C.

L'histoire apportera encore de nouvelles preuves de la trahison de cet ennemi de la révolution qui s'éleva par la provocation, le poison et le poignard.

Lui aussi, il avait des « amis » : Ses compagnons de route qui ne soupçonnaient pas en lui leur futur bourreau. Ils l'avaient soutenu contre Lénine et Trotsky pour tomber plus tard sous son couteau de boucher.

L'amitié de Staline était celle du loup pour les agneaux.

Notre littérature devrait fournir aux jeunes des exemples d'amitié qui liait les femmes de générations passées, comme celle qui existait entre les femmes décembristes et qui nous émeut aujourd'hui encore.

Les époques suivantes apportèrent d'autres noms inoubliables : Sophie Perovskaïa, Laura Lafargue, Rosa Luxembourg, Nadeïda Kroupskaïa et beaucoup d'autres.

Les tragiques années trente de notre xx<sup>e</sup> siècle sont particulièrement riches en exemples d'exploits accomplis par des femmes au nom de l'amitié et des idées révolutionnaires.

Les noms de ces femmes-martyres ne sont connus aujourd'hui que de leurs proches et de leurs parents. Mais leur destin extraordinaire commence déjà à tourmenter la conscience humaine. Elles sont mortes sous la torture ou fusillées. Où reposent-elles maintenant, personne ne le sait.

« Ni tombe, ni nom, ni date. » Mais le peuple en parlera. Le temps viendra où l'on ouvrira les archives des prisons et tous connaîtront les noms de ces femmes martyres.

Je vais citer quelques unes de ces communistes qui furent fusillées et dont les noms sont inscrits dans ma mémoire : Pacha Kounina, femme d'une grande élévation morale, communiste qui croyait profondément au triomphe de l'idée de la révolution mondiale. Amie et femme de Kossior (aîné) elle passa avec lui par les épreuves de la prison, de l'exil et des camps. Elle fut fusillée avec son mari durant l'hiver 1937 à Vorkouta. Rosa Maguidova, femme et amie du communiste Mark Simkhovitch, morte en 1938 dans le camp pour femmes « Kotchmes ».

C'est aussi Grounia Bogatova, femme du communiste Guenkine, devenue folle dans le camp de Vorkouta, Luda Karadja, femme du communiste Khotimsky, fusillé en 1938. Elle vint à Vorkouta avec son mari et ses deux fils, ceux-ci

sont morts, l'un au front, l'autre comme cheminot ; elle resta seule à Oukhta. Les noms de Faina Yablonskaïa, de Rosa Radek, Luba Kheifits, Guissa Tchoukovskaïa, Ida Choumskaïa et de nombreuses autres qui furent fusillées ou périrent à Vorkouta, ne s'effaceront jamais de notre mémoire. Elles étaient les femmes et les amies des communistes qui ont donné leur vie à la cause du prolétariat.

Nous n'oublierons jamais les noms de ces trois femmes : Sedova, la femme de Trotsky, Lilina, femme de Zinoviev, Maria Joffé, femme de Joffé. Elles sont encore en vie<sup>8</sup>. Sur le chemin révolutionnaire, elles sont allées jusqu'au bout, elles ont supporté des souffrances surhumaines.

Ma mémoire garde encore le souvenir d'une autre femme-martyre, mais dont le nom s'est effacé de ma mémoire.

Je l'ai rencontrée dans la prison de Verkhne-Ouralsk en 1935. Elle était vieille, ses cheveux étaient déjà blancs. On l'avait condamnée à dix ans pour un acte de terrorisme dont elle ignorait tout. C'était une victime des « erreurs » juridiques, fabriquées à l'époque par dizaines de milliers pour terroriser le parti et le peuple.

Sa biographie est celle d'un héros. Dès le lycée, elle entra dans le parti social-révolutionnaire (S.R.), arrêtée plusieurs fois par la police tsariste, elle fut jugée pour activité terroriste et condamnée aux travaux forcés en Sibérie. Elle fut libérée par la Révolution de Février.

Après la Révolution d'Octobre elle rompit avec le parti S.R. et renonça à toute activités politiques. Elle retourna dans sa ville natale, Voronej, et commença à enseigner. Les organes de la Tcheka et du Guépéou la laissèrent tranquille, elle tint fidèlement son engagement de ne plus participer à des activités politiques.

Un jour, par hasard, elle rencontra un vieil ami du temps de la clandestinité sous le tsarisme qu'elle revoyait pour la première fois depuis seize ans. Elle le rencontra dans la rue, à Voronej, où il cherchait une parente éloignée. Il paraissait très malade et toussait tout le temps. Il voulut lui demander quelque chose mais une quinte de toux l'empêcha de prononcer un seul mot et ils se quittèrent sans se dire rien d'important. Avant de se séparer, elle lui donna tout l'argent qu'elle avait sur elle — 60 roubles (en rouble de 1934) —. Il prit l'argent avec reconnaissance, les larmes aux yeux. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'on vint l'arrêter.

Au cours de l'instruction on lui demanda : « depuis quand connaissait-elle ce vieux terroriste à qui elle avait donné 60 roubles pour ses activités terroristes ? »

---

8. La date exacte où ces Mémoires furent écrites nous est inconnue. Actuellement, aucune de ces femmes n'est en vie.

Elle répondit qu'elle connaissait ce vieil homme d'avant la révolution, lorsqu'en 1917 elle avait été envoyée avec lui aux travaux forcés.

A la question suivante « Pourquoi fut-il condamné ? ». Elle répondit « Il était membre d'un groupe terroriste du parti S.R. et il liquidait les bourreaux du peuple russe. Mais il fut toujours honnête et propre. Durant notre trajet pour le bagne il m'aida comme un frère aux heures difficiles. Je ne l'oublierai jamais. Maintenant c'est un vieillard, malade, sans retraite ni travail. Je lui ai donné 60 roubles pour sa misère et non 60 pour le terrorisme. Quel terroriste peut-il être aujourd'hui ? »

Il a renoncé à toute activité politique, comme moi, en 1918. Laissez-moi le voir. Ce n'est qu'un malentendu qu'on dissipera immédiatement. »

Elle était très émue et croyait pouvoir sauver son vieil ami. Le juge d'instruction répondit sèchement qu'on l'avait fusillé la veille. Au mot fusillé la femme éclata en sanglots et s'écria : « Pourquoi l'avez-vous tué ? Quel mal vous a-t-il fait ? Vous êtes cruel, sans cœur... »

Le juge d'instruction sonna et on l'emmena.

Deux mois après on lui annonça que par décision du Département Spécial du Guépéou elle était condamnée à dix ans de prison. Voilà le prix que les staliniens faisaient payer à tous les gens honnêtes, à tous ceux qui plaçaient haut l'amitié et qui avaient su la conserver sans tache pendant des dizaines d'années.

## **DANS LES PRISONS ET LES CAMPS, AUX TRAVAUX FORCES (REMARQUES, EPISODES, SOUVENIRS — ANNEES 1940 ET 1950)**

### **Le tchékiste de Kalouga**

Il dirigeait la section chargée des enquêtes au M.G.B. de Kalouga. Ses yeux étaient toujours excités, comme ceux d'un drogué. Son nom Kaliabine.

Une fois il me questionna à propos d'une lettre que nous avions envoyée à Trotsky à Alma Ata et de la réponse de Trotsky.

Je n'avais pas d'envie d'en parler à Kaliabine et j'essayais d'éviter ce sujet.

« Pourquoi voulez-vous le savoir ? » lui demandais-je.

« Pour l'histoire » dit-il, avec l'assurance de quelqu'un qui prétend savoir beaucoup de choses.

« C'est aux historiens d'écrire l'histoire et non aux employés de la section d'enquête du M.G.B. » dis-je.

Visiblement piqué au vif, il sortit de son tiroir le *Précis d'Histoire du Parti Communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S.* « La voilà, notre histoire. Elle est déjà écrite. » Il lança cette tirade debout, levant sa main droite, qui tenait le livre. Ses yeux brillaient comme ceux d'un fou, un mauvais sourire contracta ses lèvres.

Je ne pus me retenir et je dis :

« Ce n'est pas l'histoire que vous tenez dans vos mains mais sa falsification. »

Il me regarda méchamment et dit d'une voix menaçante : « N'oubliez pas où vous êtes. Ce n'est pas un goûter chez votre belle-mère. »

Il cacha nerveusement son livre et sonna :

« Fourrez-le pour deux heures au « trou » dit-il à l'adjudant. On me jeta dans une cellule en bois noir, étroite et sans air. A partir de ce jour cela se répéta quotidiennement.

Pendant deux semaines, deux fois par jour, on me faisait venir à l'instruction puis on m'enfermait dans le « trou ». Par la suite j'appris que pendant ce temps Kaliabine était absent de Kalouga. Il était à Moscou. Avant son départ, il laissa des instructions pour que chaque jour, pendant deux semaines, on me fourre au « trou ». Voilà quel geôlier c'était.

## Au bagne

Je suis enfermé derrière sept rangées de barbelés, entourés d'une palissade de bois. Sur les tours il y a les gardiens armés de mitraillettes et des projecteurs. Autour de la palissade il y a des chiens attachés à un fil de fer. Sous l'escorte de ces chiens on nous conduit aux carrières de pierre. Le travail est dur, épuisant. Pour emmener les prisonniers dans les carrières éloignées, on utilise des camions avec vingt prisonniers par camion. On ne peut pas se tenir debout, il faut rester assis au fond de la caisse. On ne peut pas bouger car on risque d'être fusillé pour « tentative de fuite ». On a appelé ce trajet « la mort à crédit ». Les gardiens du camp sont tous des Kazaks ou des Tartares, ils sont très cruels et nous considèrent comme du bétail. On nous a mis des numéros sur nos habits de camp : sur un carré blanc en toile cinq chiffres précédés d'une lettre d'alphabet. Ils sont cousus à nos casquettes, à nos cabans, douillettes, pantalons et vareuses. On ne nous appelle plus par nos noms mais par nos numéros. On nous nourrit très mal, nous avons faim cons-

---

9. Cet ouvrage, plusieurs fois réécrit, était le livre de base du temps de Staline. Au XX<sup>e</sup> Congrès, Khrouchtchev déclara qu'il comportait des « erreurs » et que les éloges de Staline qu'il contenait avaient été écrits par Staline lui-même.

tamment. Nous travaillons dix heures tous les jours de la semaine. Après le travail nous restons enfermés dans nos baraques dont les fenêtres sont fermées par des barreaux. Le seau hygiénique se trouve à l'intérieur de la baraque. C'est ça le baignoire. C'est ça le visage actuel du « socialisme dans une seule baraque » au baignoire de Karaganda.

Ma femme m'écrit de Sibérie qu'on fait peur aux enfants en leur parlant de nos « sables ». Effectivement, notre « camp spécial dans les sables » est un lieu horrible. Les camps de la Sibérie comparés à lui paraissent bien doux. L'air d'ici est empoisonné par le gaz, aux alentours tout est recouvert de poussière noire. Les gens ne vivent pas longtemps ici — tous meurent de la tuberculose.

Il n'y a pas de verdure mais des centaines de kilomètres de sable. Quand la tempête arrive on ne peut plus sortir — le vent vous emporterait. Les milliers de grains de sable entrent dans les yeux, dans les oreilles, dans le cou, collent au corps comme les moucherons à Vorkouta.

Les seuls oiseaux ici sont les corneilles, les autres oiseaux évitent notre camp.

« Ici la corneille ne vole pas, et la bête sauvage ne s'aventure pas. »

Un jour, le camp apprit une nouvelle atroce : sur nos dossiers scellés étaient imprimés ces mots menaçants : « ouvrir sur ordre de Moscou ».

Chaque dossier contenait « une décision 050 » : « condamné à mort. Verdict à exécuter immédiatement ». On devait nous fusiller dans deux cas : 1) en cas de désordres intérieurs. 2) en cas de guerre.

Un de nos gardiens laissa échapper un jour : « Vous êtes déjà rayés de la liste. »

Dieu merci ! Le baignoire se termina brusquement. Notre camp fut soumis au règlement habituel des autres camps.

Le régime du camp s'adoucit considérablement. Les barreaux des fenêtres et les verroux des portes furent enlevés. Depuis hier, les seaux hygiéniques ne se trouvent plus à l'intérieur des baraques, on ne ferme plus les portes à clef pour la nuit. Le travail forcé sera payé pour moitié en espèces. Les camps de la mort s'éloignent dans le passé.

Radio-Moscou annonça l'exécution du ministre de la sécurité intérieure — Abakoumov<sup>10</sup> —. Cette nouvelle suscita chez tous les prisonniers le sentiment d'une reconnaissance profonde pour le nouveau gouvernement qui avait puni ce crime contre l'humanité et la dignité humaine.

Il y avait parmi nous au baignoire un camarade qui était toujours gai, il avait été condamné pour rien, à 25 ans. Il envoyait partout des plaintes et recevait toujours la même

---

10. Exécuté en même temps que Béria.

réponse « condamnation justifiée ». Quand il eut épuisé toutes les possibilités, il envoya une plainte au Pape de Rome. Il y joignit une lettre adressée au président de la Croix Rouge de l'U.R.S.S. où il expliquait la raison qui l'avait contrainte à s'adresser au Pape. Il écrivait « Selon le vieux dicton populaire : 'S'il n'y a plus personne pour te secourir va te plaindre au Pape' ».

Deux semaines à peine s'étaient écoulées depuis cette épisode comique quand un ordre vint de Moscou annonçant sa libération...

Maintenant il est sûrement chez lui, plein de gratitude pour son sauveur inattendu, le Pape de Rome.

(Evidemment, il s'agit d'une coïncidence avec le « dégel »).

## Annexes

Nous reprenons ici les textes les plus significatifs de l'opposition qui ont déjà été publiés dans *Samizdat I* aux éditions du Seuil. Ils nous apparaissent comme un complément utile pour situer le climat et le contexte politique dans lesquels prend place le document du vieux bolchevik-léniniste. Le texte de Yakhimovitch, intitulé *Levons-nous* avait par ailleurs été publié dans le n° 24 de *Rouge*, le 18 juin 1969.

### 1. Les fils et filles de vieux bolcheviks assassinés s'adressent à la direction du P.C.U.S.

Le 24 septembre 1967.

AU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE DE L'U.R.S.S.

De la part des enfants survivants de communistes, victimes innocentes de Staline.

*Aujourd'hui, les discours, la presse, la radio, la télévision vantent les « mérites » de Staline. C'est là une révision politique des décisions des XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S.*

*Cela nous inquiète. Et pas seulement parce que nos parents et nous-mêmes avons été, comme des millions d'autres, victimes de la machine criminelle de Staline. Il nous est douloureux de penser que les masses, trompées, ont été contraintes en leurs temps d'approuver l'arbitraire.*

*Cela ne doit pas se répéter. La renaissance du passé met en cause les idées du communisme, jette le discrédit sur notre système et légalise l'assassinat de millions d'innocents.*

*Toutes les tentatives faites pour blanchir les noires actions de Staline portent en elles le danger de voir se répéter l'effroyable tragédie qui a frappé notre Parti, notre peuple tout entier et le mouvement communiste dans son ensemble.*

*Les tragiques événements de Chine nous obligent tous à élaborer les garanties nécessaires contre la répétition de semblables catastrophes. C'est seulement en faisant totalement la lumière sur les crimes de Staline et de son entourage que l'on pourra engendrer dans la société tout entière l'émotion, les sentiments et l'indignation propres à anéantir toutes les conséquences du culte de la personnalité de Staline et à rendre impossible le retour à de nouveaux cultes et à un nouvel arbitraire.*

*Comment peut-on louer Staline, après tout ce que notre peuple et l'ensemble du mouvement communiste international ont subi par sa faute ? Ces louanges entravent nos progrès, affaiblissent nos rangs, ruinent nos forces et rendent impossible le triomphe du communisme.*

*Nous devons fêter le cinquantième anniversaire de la grande Révolution d'Octobre sous les drapeaux du Parti portant comme mots d'ordre : le nom immortel de Lénine, la démocratie la plus large, direction collective, autodirection de la société. Déployer ces drapeaux, c'est rendre le meilleur hommage aux hommes écrasés par la machine infernale du culte de la personnalité. Sur certains d'entre eux, on laisse encore aujourd'hui la marque d'une flétrissure injustifiée, d'autres sont voués à l'oubli. L'histoire les réintégrera au sein du Parti et au sein du peuple.*

*Le monument aux victimes de l'arbitraire, promis par le XXII<sup>e</sup> congrès du Parti, doit être érigé pour marquer ce demi-siècle d'existence de l'Etat soviétique. En ces jours de fête, ceux qui se battent pour un Octobre mondial seront avec nous. Leur nombre ne peut se compter : depuis les dirigeants éminents du Parti jusqu'aux soldats du rang de la révolution. Il n'y a pas de place pour le nom du despote sur les drapeaux du Parti.*

*Nous vous demandons de tenir compte de tout ce qui est écrit ci-dessus et d'examiner notre lettre comme une partie constituante de la lutte pour le communisme. Nous espérons que cette lettre permettra d'empêcher une faute irréparable.*

A. ANTONOV-OVSÉENKO, fils de V. A. Antonov-Ovséenko.

G. AKOULOV, fils d'I. A. Akoulov.

A. BOKI, fille de G. I. Boki.

Piotr IAKIR, fils d'E. A. Iakir.

Iou. JIVLIOUK, fils de communiste.

L. PETROVSKI, fils de P. G. Petrovski et petit-fils de G. I. Petrovski.

G. POLECHTCHOUK, fille de N. I. Mouralov.

Z. SEREBRIAKOVA, fille de G. Serebriakova.

S. V. STANAKOVA (OSSINSKAIA-OBOLEVSKAIA), fille de communistes.

V. TERLINE, fille de M. S. Gorb.

G. TROITZKAIA, fille de Ia. Livchitz.

*Les crimes très graves de Staline rendent tout jugement positif de son activité proprement immoral. Je signe précisément ce point :*

Iou. AIKHENWALD, fils de communiste.

Larissa BOGORAZ, fille de communiste.

V. CHMIDT, fils de V. V. Chmidt.

N. N. DEMTCHENKO, fils de N. Demtchenko.

S. FEDOROVA, fille de G. F. Fedorova.

A. GASTEV, fils de A. Gastev.

I. IAKIR, petite-fille de I. E. Iakir et fille de P. I. Iakir.

J. KRIAPIVIANSKI, fils de N. G. Kriapivianski.

Iou. LARINE (BOUKHARINE), fils de N. I. Boukharine et petit-fils de Iouri Larine.

N. NETCHINCHTCHIKOV, fils de communiste.

N. N. POPOV, fils de N. Popov.

S. K. RADEK, fille de Karl Radek.

A. VSESVIATSKAIA, fille de communistes.

*Il est impossible d'oublier et de justifier les crimes de Staline au nom d'un quelconque de ses « services ».*

T. BAEVA, fille de communiste.

K. BELETSKI (OUSSIEVITCH), fils de communiste et neveu de G. A. Oussievitch.

A. A. BERZINE, petit-fils de R. I. Berzine.

V. BLIOUMFELD (SVITCHIS), fils de communiste.

I. A. CHLIAPNIKOVA, fille de l'ami de Lénine, A. Chliapnikov.

Aria Reingoldovna DIMZE-BERZINE, fille de R. I. Berzine.

V. ENOUKIDZE, au nom de huit personnes de la famille des vieux bolcheviks A. et T. Enoukidze, anéantis par Staline.

S. GUENKINE, fils de communiste.

R. IANSON, fille de communiste.

M. IVANOV (KALININE), petit-fils de M. I. Kalinine.

Iou. KIM, fils de communiste.

I. PIATNITSKI, fils d'O. A. Piatnitski.

Iou. SAPRONOV, fils de T. V. Saprionov.

V. SCHWARTZSTEIN, fils de communiste.

T. SMILGA-POLOUIAN, fille de communistes.

S. SVETLOV, fils de communiste.

Iou. N. VAVILOV, fils de l'académicien Nicolas Vavilov, président du Vaskhnil.

L. ZAVADSKI, fils de communiste.

K. ZONBERG, fils de communiste.

## 2. Discours prononcés au repas de funérailles

PIOTR IAKIR :

*On a déjà dit beaucoup de choses justes sur le défunt. Moi aussi, j'étais tout simplement épris d'Alexis Kosterine, et je voudrais maintenant — et je le pourrais — parler de lui sans m'arrêter, je voudrais rappeler mes rencontres et mes discussions avec lui, qui me paraissent aujourd'hui avoir été bien rares. Lors de mon dernier rendez-vous avec lui, je suis même arrivé en retard. J'étais venu le voir sur son invitation, alors qu'il n'était déjà plus possible d'avoir une conversation avec lui. Mais je ne volerai pas leur temps à ceux qui attendent leur tour pour épancher leur douleur devant leurs amis. C'est pourquoi je ne décrirai qu'un trait de caractère d'Alexis Kosterine, trait de caractère que, personnellement, je ne découvre chez personne de sa génération. Je veux parler de sa fidélité à ses idéaux.*

*Il a conservé une fidélité inébranlable et sans tache à ces idéaux, depuis sa prime jeunesse jusqu'à son dernier soupir, jusqu'au dernier moment, où il serra le poing pour demander de l'oxygène, alors qu'il ne pouvait déjà plus parler. Je sais que, parmi les millions d'hommes impitoyablement anéantis par la machine d'extermination stalinienne, il y en a eu beaucoup (et peut-être la majorité) qui ont franchi le Styx en gardant leur foi dans le*

marxisme-léninisme. Mais de nombreux représentants de cette génération ont survécu. Et la majorité de ces survivants n'ont même pas été victimes de la répression. Et pourtant, tous, j'insiste bien TOUS, ONT TRAHI LEURS IDEAUX. Quelques isolés, tapis dans leur coin et gardant leur foi au fond de leur cœur, ne peuvent modifier cet effrayant tableau de la dégénérescence d'une génération tout entière. Ceux qui représentent effectivement cette génération parlent, bien entendu, d'« idéaux sacrés » auxquels ils jurent fidélité, mais ils servent fidèlement les staliniens, qui se moquent en général des idéaux, quels qu'ils soient. Nombreux sont les larbins qui espèrent recevoir quelques restes des bons morceaux qui tombent de la table du festin de nos dirigeants. La morale chrétienne a très judicieusement qualifié des individus de cette sorte de PHARISIENS. D'autres se conduisent de la même manière par peur. Il s'agit là d'une espèce répugnante de tartufes et d'hypocrites, qui, lors des réunions, disent une chose — ils louent et encensent le pouvoir — et retournent leur veste pour critiquer ce dernier dans les conversations entre gens de confiance. Puis, après s'être ainsi défoulés, nombre d'entre eux, sentant le danger, ne manquent pas de dénoncer leurs interlocuteurs conjoints.

La majorité est composée de fanatiques et de petits-bourgeois. Ces gens, qui n'ont jamais rien lu des œuvres des créateurs de la théorie marxiste-léniniste, sont truffés de préjugés jusqu'au cou, et prêts à décorer du nom de marxisme-léninisme, de socialisme, de communisme et d'autres « ismes » n'importe quelles balivernes, pourvu qu'elles soient ainsi qualifiées par les autorités. Ces gens-là sont toujours prêts à soutenir le pouvoir dans toutes ses entreprises, même celles qui sont dignes des Cent-Noir, et même à aller plus loin que lui. Ce sont eux qui criaient à Ponce-Pilate : « Crucifie-le ! ». Ce sont eux aussi qui, inondant comme un raz de marée les rues des villes et des villages, exigeaient en hurlant l'exécution des « ennemis du peuple ». Ils ont également sévi contre Kosterine, dans l'organisation du Parti à laquelle il appartenait comme au présidium de l'Union des écrivains.

Comment ne pas être frappé par la force d'âme d'un homme qui a conservé ses convictions au beau milieu de cette masse obscure de gens gangrenés de préjugés et d'idées préconçues, des tortures de la « maison de Vaskov », l'effroyable prison de Magadan, dans laquelle Alexis Kosterine s'est vu enfermé en mai 1938, du camp de Kolyma et de l'action « éducatrice » des pharisiens, des tartufes et des hypocrites, des hululements des fanatiques et des petits-bourgeois ? En considérant l'exemple que nous donne la vie de cet homme, on ne peut pas ne pas dire : « Vraiment, c'était une génération vigoureuse que celle des hommes d'Octobre ! »

J'aimais Alexis Kosterine, et comme un homme ayant une grande âme, et comme CITOYEN. Une certaine communauté dans notre destinée a sans doute joué quelque rôle dans la formation de ce sentiment. Mais je l'aimais tout particulièrement pour la clarté de sa pensée, pour sa fidélité à ses idéaux. Ce n'est pas un secret que nombre de ceux qui ont subi les mêmes épreuves qu'Alexis Kosterine ont perdu la foi dans les idéaux pour lesquels ils s'étaient battus dans leur jeunesse. Ils ont rendu responsables

de ce qui leur est arrivé, non seulement les hommes, mais les idées.

Alexis Kosterine en avait tiré d'autres leçons. Au cours d'une de nos conversations, il m'a dit à peu près ce qui suit :

« Pas plus qu'aucun autre système d'idées, le marxisme-léninisme n'est idéalement pur, homogène comme du cristal, ni vrai dans tous ses détails et dans toutes ses parties. Il porte en lui la marque de l'individualité de ses créateurs (qui étaient des hommes et non des dieux) et de l'époque où il a été créé (et, nous le savons, les époques changent). Il n'y a donc rien d'étonnant si des hommes qui se spécialisent dans ce travail trouvent dans les œuvres de Marx, d'Engels et de Lénine toutes les citations nécessaires pour justifier les actions les plus noires de tous les Staline, de tous les Khrouchtchev et de tous les Brejnev. C'est une opération très facile à réaliser chez nous, étant donné la méthode de citation qu'on y emploie, méthode qui consiste à châtrer la pensée qui s'y exprime en tête comme en queue et même au milieu du passage cité, l'opération pouvant se répéter plusieurs fois. Il est même assez fréquent que l'on complète la citation par des propos parfaitement étrangers au texte original. Et cette opération s'effectue impunément, car, dans notre pays, aucun organe de presse n'oserait se dresser contre de telles falsifications. L'on y trouve d'ailleurs à la pelle des volontaires prêts à se charger de distribuer cette cuisine toute préparée.

C'est précisément cette spéculation sur des idées et sur des noms sacrés pour notre peuple qui a créé la base « morale » sur laquelle se sont développés dans le passé le stalinisme, et aujourd'hui le néo-stalinisme. Même à moi, il m'a été difficile de me débarrasser de cette hallucination. J'ai, moi aussi, considéré longtemps la politique menée consciemment afin d'implanter la dictature personnelle de Staline comme une série de fautes de détail des organismes locaux et centraux du Parti et des soviets. Et je me battais contre ces « erreurs » et ces « déviations » de « détail ». Le plus souvent, je me tirais de ces combats avec des « plaies et des bosses », mais parfois la chance me souriait, et je me lançais de nouveau à l'assaut des « moulins à vent », absolument persuadé que c'était en cela précisément que consistait mon devoir de membre du Parti. Ce n'est qu'à partir de 1934, tout particulièrement à partir de l'assassinat de Kirov, que j'ai commencé à avoir des doutes. Mais le voile n'est définitivement tombé de mes yeux que dans la « maison de Vaskov ». C'est alors seulement que j'ai enfin compris que le marxisme-léninisme avait été enterré dans notre pays et que le parti de Lénine était anéanti. »

*Je laisse de côté le problème de savoir si sa conclusion finale est juste ou non. Mais je ne peux pas ne pas m'incliner devant l'intégrité de cet homme, devant sa pureté de cristal, devant son courage et sa force d'âme incroyables, tout simplement colossaux. Représentez-vous donc un homme persuadé que, sous le masque de la doctrine qu'il professe, des hommes, pour qui rien n'est sacré, dirigent le pays. Représentez-vous que cet homme sait que ces dirigeants ne reculeront devant rien pour fermer la bouche à quiconque tente de les démasquer. Et si l'on ajoute que, non*

*content de savoir cela, il a encore subi les tortures de la « maison de Vaskov » et de nombreuses années de camp à Kolyma !*

*Si vous vous êtes représenté tout cela, alors inclinez une fois encore la tête devant Alexis Kosterine. Sans avoir eu littéralement le temps de reprendre ses esprits de tout ce qu'il avait subi, il intervient en faveur des Tchetchènes et des Ingouches. Et, aussitôt, la meute des pharisiens et des tartufes, des hypocrites et des fanatiques lui tombe dessus, toute la petite-bourgeoisie militante et les autorités lui tombent dessus. On l'exclut de nouveau du Parti et il attend son arrestation d'une minute à l'autre. Quelle épreuve à peu près incompréhensible pour quelqu'un qui n'aurait pas passé par la « maison de Vaskov » et par Kolyma, ou par d'autres de ces camps qui se sont tant multipliés chez nous ! Mais Kosterine a supporté cette nouvelle épreuve. Il s'est trouvé des communistes pour prendre sa défense, lui éviter la prison, et obtenir sa réintégration dans le Parti. A tous ces militants, et surtout à une communiste, dont je ne cite pas le nom, car je ne suis pas autorisé à le faire, il a gardé reconnaissance jusqu'à son dernier jour.*

*Même après cette terrible épreuve morale, Alexis Kosterine est de nouveau entré en lutte pour ses idéaux. Il est intervenu pour la défense des Allemands de Basse-Volga, des Tatares de Crimée et d'autres petits peuples, il est intervenu contre la renaissance du stalinisme... mais comment pourrais-je énumérer tout ce que cet homme au cœur à demi brisé, mais à l'âme forte, a pu faire ? Il a tenté de nous faire partager sa foi, à nous, ses amis et ses compagnons d'armes. Je me souviens que, dans l'une de nos conversations, il opposa à nos objections les arguments suivants :*

*« Bien sûr, les prétendus pays capitalistes avancés nous ont devancés d'une époque entière sur la voie du développement social. Ils satisfont beaucoup mieux que nous les besoins matériels et spirituels de leurs citoyens, ils garantissent mieux le libre développement de la personnalité. Mais est-ce qu'ils ont réalisé un idéal ? Est-ce que là-bas, l'homme qui se trouve dans des conditions de vie insatisfaisantes par la naissance ou du fait des circonstances malheureuses peut espérer s'arracher au cercle vicieux dans lequel il est enfermé ? Est-ce que l'on a créé là-bas des conditions égales pour le développement de chacun ? Est-ce que là-bas, la misère et les vices ont complètement disparu ? Est-ce que là-bas, on a liquidé l'inégalité sociale, nationale et raciale ? Alors, que proposez-vous donc comme alternative à ce régime, qui, nous le voyons, est loin d'être parfait ? »*

*Il resta silencieux quelques minutes, puis répondit lui-même :*

*« La seule alternative à ce régime et au « socialisme » stalinien, c'est le socialisme marxiste-léniniste, épuré de la boue, régénéré et se développant dans la liberté. »*

*Quelle ne fut pas sa joie lorsque commença le renouveau démocratique de la Tchécoslovaquie ! Recevant des nouvelles sur le processus de démocratisation sociale dans ce pays, il s'exclamait à tout bout de champ : « Ah, vous voyez ! Qu'est-ce que je vous*

avais dit ! La voilà, l'alternative, et au capitalisme, et au stalinisme ! » *Il avait une confiance sans réserve dans le P.C. tchécoslovaque et dans le peuple tchécoslovaque. Il répétait : « Ah, la Tchécoslovaquie, ce n'est pas la Russie ! Là-bas, le peuple sait ce que c'est que la démocratie ! Il ne supportera pas éternellement la barbarie qu'on lui a imposée. Staline a fait une gaffe — ajoutait-il ironiquement, après une pause — il a avalé un morceau que son estomac de barbare ne peut pas digérer. La Tchécoslovaquie, ce n'est pas Trouva ou la Mongolie ! C'est un pays européen avancé, aux traditions démocratiques les plus riches. Je pense que la petite Tchécoslovaquie aura assez de forces morales pour entraîner sur sa voie le grand monde socialiste tout entier. »*

*L'intervention soviétique en Tchécoslovaquie en marqua terriblement. Je crois que cette intervention a considérablement rapproché l'issue fatale en chargeant son cœur d'un poids trop lourd. Il a suivi toute l'évolution des événements en Tchécoslovaquie. Il voulait, semble-t-il, barrer la route à la maladie qui le clouait sur son lit pour voler vers ce peuple, en lequel il croyait, et devenir un soldat dans ses rangs. Jusqu'à sa mort, jusqu'à son dernier souffle, il a cru en la victoire du peuple tchécoslovaque, parce qu'il croyait en la force des idées qui éclairent la route sur laquelle s'est engagé ce peuple et qui ont éclairé toute sa vie.*

*Je m'incline une fois encore devant cette force d'âme incroyable, stupéfiante, devant ce courage et devant cette fidélité à ses idéaux. Je vous demande de m'imiter.*

*C'était un homme comme j'aimerais en être un, et comme je désirerais que soient mes proches et mes amis.*

●

KHALID DOUDAIEVITCH OCHAEV :

(écrivain, membre du P.C.U.S.; citoyen de la République des Tchetchènes-Ingouches)

*Chers camarades,*

*On ne peut que s'incliner devant la vie et la mort d'Alexis Kosterine. Moi aussi, je souhaiterais achever ma vie sur cette terre comme il a achevé la sienne, et je souhaiterais que l'on m'accompagne à mon ultime demeure avec la même chaleur.*

*De tous ceux qui prennent ici la parole je suis, hélas, le plus vieux; une amitié de cinquante ans m'a lié à Alexis Kosterine. En 1918, il fut envoyé de Bakou à Grozny dans un détachement de soixante militants, composé pour moitié de matelots, pour y renforcer le travail du Parti et des soviets. C'était l'un des vingt-six commissaires du peuple de Bakou, Ivan Fioletov, qui l'avait envoyé. J'ai fait la connaissance de Kosterine après une certaine de jours de combats ininterrompus qui s'achevèrent en novembre 1918. La plus profonde amitié naquit bientôt entre nous; elle dura jusqu'à ses derniers jours; elle dura cinquante ans.*

*Que peut-on dire de lui en quelques mots, et que toute mon expérience de cinquante années confirme? C'était un combattant*

léniniste courageux et inflexible. Tel il était le jour où nous fîmes connaissance, et tel il fut pour affronter la mort. J'en apporterai quelques exemples tirés de notre jeunesse commune. En février 1919, les armées de Denikine occupèrent Grozny. Alexis était alors cloué au lit par le typhus. Il réussit cependant à se dresser « comme le vent » sur ses propres jambes, et à se replier avec tout le monde sur la Tchetchénie. Plus de 5.000 hommes, bolcheviks, responsables des soviets de Grozny, soldats rouges, cadres ouvriers, se replièrent de la sorte. Ils formèrent, dans les montagnes de Tchetchénie, un fort détachement de partisans. Alexis fut désigné comme adjoint au commandant du détachement pour les problèmes opérationnels. Cette responsabilité l'amena à participer à de nombreuses escarmouches avec les Blancs. Alors que les Blancs occupaient la moitié de l'Ukraine, tout le sud de la Russie et qu'ils avançaient déjà sur Toula, il subsistait dans les montagnes tchetchènes une petite tache, un territoire sur lequel était préservé le pouvoir soviétique. Le drapeau rouge ne cessa jamais d'y flotter. Dans la mer démontée de l'offensive de Denikine, les partisans tchetchènes et le détachement de partisans russes défendirent le drapeau rouge, et repoussèrent l'ennemi qui les attaquait de tous côtés. C'était Alexis Kosterine qui dirigeait alors les actions militaires du détachement de partisans russes. Je me souviens fort bien d'une grande bataille qui se déroula dans le bourg de Vosdvijenski, le 31 janvier 1920. Un détachement de Blancs de douze cents baïonnettes et sabres encercla un groupe de partisan d'environ trois cents baïonnettes, qui se tenait en avant-poste à l'entrée du défilé d'Argouni.

Les trois cents se battirent de l'aube jusqu'au plus profond de la nuit. Leur destin paraissait scellé. Mais, venant du sud, les montagnards tombèrent sur les Blancs. La ligne des Blancs fut rompue, et les combattants rouges qui avaient survécu s'engouffrèrent dans cette brèche, emportant avec eux leurs blessés (environ 40) et 33 morts. N.-F. Guikalo, l'Ingouche Soutlan Doudaev, qui trouva la mort dans ce combat, et Alexis Kosterine dirigèrent cette opération. Kosterine y fut sérieusement blessé (une balle lui arracha la racine du nez), mais il n'abandonna jamais la première ligne. Le groupe se replia dans l'ancienne forteresse tsariste de Chatoï. Des témoins m'ont raconté que, lorsque le détachement entra par le portail de la forteresse, Alexis Kosterine marchait en tête, au pas cadencé. Sa tête était entourée d'un chiffon sanglant, et ses pieds, sans chaussures, étaient enveloppés dans des bandes sales cerclées de bouts de ficelle. Et le détachement entra en chantant. Voilà ce qu'était le jeune Kosterine.

Bientôt, le pouvoir soviétique s'installa dans le Caucase du Nord. Alexis Kosterine fut nommé commissaire à la guerre de la Tchetchénie. Puis il travailla à Vladicaucase, puis à Kabarda. Il se mit à écrire des essais, des récits. C'est alors qu'il écrit son premier livre : Dans les montagnes du Caucase (1919-1920). Puis il fit partie de ce que l'on appela l'armée rouge perse, que les Anglais boutèrent hors de la Perse. Jusqu'en 1937, Alexis Kosterine et moi, nous restâmes liés de façon permanente et vivante.

En 1937, la trombe mortelle du stalinisme m'enveloppa. En 1940, je fus déporté à Kolyma où je restai dix ans. Là, j'appris qu'Alexis se trouvait lui aussi dans les camps, près du pôle du

froid, sur la rivière Nera. Dans les camps staliniens, il était impossible à un déporté d'un camp d'avoir des relations avec un déporté d'un autre camp. Toute tentative d'établir de telles relations nous valait le cachot. Je réussis cependant à faire parvenir deux lettres à Alexis et à en recevoir une de lui.

En 1957, mon petit peuple des Tchetchènes-Ingouches réussit à revenir de son exil en Asie Centrale dans sa petite patrie, et j'appris qu'Alexis était à Moscou. Nous renouâmes aussitôt nos liens amicaux, qui se maintinrent jusqu'au jour tragique où nous sommes. Si les Tatares de Crimée aiment et respectent en Alexis Kosterine l'homme qui a élevé, avec courage et audace, la voix pour le rétablissement des règles léninistes de la politique des nationalités envers le peuple des Tatares de Crimée, qui a beaucoup souffert, il faut ajouter que, dès la première année du retour du peuple des Tchetchènes-Ingouches, Alexis manifesta, en authentique combattant de l'internationalisme, son amitié inébranlable pour les petits peuples. Il écrivit, à propos des Tchetchènes et des Ingouches, une lettre qui se répandit avec la vitesse de l'éclair au sein de ces deux peuples. Il y appelait le Parti et le gouvernement à prêter attention à la situation misérable de ces montagnards revenant dans leur patrie. Mais Khrouchtchev, qui dirigeait alors le pays, non content de ne prêter aucune attention à ce cri sorti de l'âme d'un écrivain russe, commença à le persécuter jusqu'à ce qu'un infarctus le terrasse.

Nous avons aujourd'hui fait à jamais nos adieux à Alexis Kosterine. Piotr Grigorievitch Grigorenko, son ami et son compagnon de lutte, a prononcé près de son corps un discours courageux. Je n'oublierai jamais ce discours, car il dépeint avec beaucoup de vigueur la personnalité d'Alexis Kosterine, le communiste, l'homme, l'internationaliste, le combattant pour les droits de l'homme et pour la justice. Grigorenko a affirmé qu'une fois rétablie la République socialiste soviétique autonome de Crimée, dès la renaissance du peuple des Tatares de Crimée et son retour sur la terre de ses ancêtres, on transférerait les cendres de Kosterine en Crimée et on en ferait don au peuple de la République ressuscitée. Je me suis dit alors : « Mais cette urne, elle devrait être chez nous, sur le territoire des Tchetchènes-Ingouches. » Et puis j'ai compris que les souffrances des Tatares de Crimée sont infiniment plus grandes que les nôtres ; j'ai compris clairement que, cette fois encore, c'était lui qui avait raison, notre Aliocha. Il faut donner l'urne contenant ses cendres au peuple des Tatares de Crimée. Ils ont énormément souffert et ils ont gagné, par leur lutte courageuse, le droit de conserver ses cendres, chères à tous les petits peuples.

Camarades ! La République socialiste soviétique autonome de Crimée a été créée par un décret signé de Lénine, et je crois, que tôt ou tard, la cause et la volonté de Lénine triompheront, sur ce problème aussi. Le peuple des Tatares de Crimée retournera dans sa magnifique patrie et il y construira un avenir communiste heureux en étroite amitié avec tous les peuples qui habitent la Crimée. Je crois que les fondements léninistes de la politique des nationalités, foulés aux pieds par Staline, seront rétablis. Et si je vis jusqu'à cette minute merveilleuse, moi, Tchetchène, qui ai goûté aux fruits amers de la déportation hors de ma patrie et

*de l'injustice, j'irai fêter cet événement avec les Tatares de Crimée. Et nous tous, ses amis, nous nous rappellerons le défunt, nous verserons de nouveau des larmes sur ses cendres et nous mentionnerons son nom avec des mots d'amitié.*

*Que sa mémoire vive éternellement, car il a combattu pour la JUSTICE ET L'HUMANITE LENINISTES !*



SERGUI PETROVITCH PISSAREV :

(collaborateur scientifique à Moscou, membre du P.C.U.S. depuis 1920)

*C'est avec un sentiment de vive douleur et avec un profond chagrin que nous accompagnons notre cher ami Alexis Evgrafovitch Kosterine sur son dernier chemin de douleur. J'ai travaillé avec lui dès les premières années de la révolution, et je suis fier d'être son ami ; il a toujours été dévoué au Parti, à la cause de Lénine, toujours été fidèle à ses principes. Lorsque commença, après la mort de Lénine, le processus d'abandon de la politique léniniste, Alexis Kosterine fut soumis à des persécutions cruelles et continues parce qu'il luttait contre cet abandon. Il lutta contre toutes les formes d'abandon de Lénine, mais surtout, avec beaucoup de vigueur et de courage, contre l'abandon de la politique léniniste des nationalités. Il lutta constamment pour les droits des petits peuples, pour le retour des Tatares de Crimée dans leur patrie millénaire, pour la restauration de l'autonomie nationale de ce peuple, ainsi que de celle des Allemands de la Basse-Volga.*

*Alexis Kosterine a posé devant deux congrès du Parti le problème de la restauration de l'autonomie nationale de ces peuples. Il considérait que l'abandon de Lénine, la violation des droits des petits peuples sapait l'autorité et la puissance de notre Etat tout entier et déshonoraient, aux yeux de toute l'humanité, les grandes idées prônées par Marx, Engels et Lénine. La perte d'Alexis Kosterine est pénible et poignante pour ses parents, pour ses proches, pour tous ses amis, mais elle est pénible aussi pour les petits peuples de notre pays, pour tous les Soviétiques d'avant-garde.*

*Alexis Kosterine a immortalisé son nom, non seulement en tant qu'écrivain-bolchevik d'avant-garde, mais plus encore, en tant que combattant pour les droits des petites nations. Nos enfants et nos petits-enfants ne retiendront pas les noms de quatre-vingt-dix-neuf sur cent des écrivains d'aujourd'hui, mais il se rappelleront Kosterine, et ils seront éternellement fiers de lui. Et la cause pour laquelle il s'est tant battu, à la bolchevique, remportera une victoire totale. Tous les honnêtes gens d'avant-garde du pays — et au premier rang, nous tous, ses amis — nous continuerons cette œuvre : la lutte pour la restauration de l'autonomie nationale léniniste des Tatares de Crimée et des Allemands de la Basse-Volga. C'est un problème qui ne concerne pas seulement*

*les nationalités déshéritées ! Non ! C'est notre affaire à nous tous, c'est une affaire d'honneur pour notre pays tout entier. C'est pourquoi la politique nationale léniniste triomphera inévitablement dans notre pays. Et ce sera là le meilleur monument — et un monument véritablement éternel — en souvenir de notre bon Alexis Kosterine. Son souvenir, comme la cause à laquelle il a consacré sa vie entière, ne mourra jamais !*

### 3. Léonid Pliouchtch

(Lettre à la *Komsomolskaia Pravda*)

*J'ai devant moi votre journal du 18 janvier de cette année et la lettre de protestation de la mère d'Alexandre Guinzbourg contre l'article calomniateur, pour reprendre sa propre expression, contenu dans ce numéro. Combien de fois se retrouvent face à face la presse soumise à la censure, « frétilant de la queue comme un chien » (selon l'expression de Marx), et le Samizdat qui échappe à la censure ! Cela pose un problème : qui croire ? Il est difficile de vérifier directement. Comment avoir accès aux documents du procès de Guinzbourg et Galanskov ? Il ne reste qu'une chose à faire, procéder par vérifications indirectes. Je vais tenter de vous expliquer pourquoi, dans ce cas précis, je ne crois pas à la version officielle.*

#### PREMIER ARGUMENT

*Depuis très longtemps, notre presse n'inspire aucune confiance. On a vu se succéder les articles tapageurs et ronflants sur les « ennemis du peuple » et les modestes petits articles sur les « héros de la révolution et de la guerre civile injustement frappés » ; les roulements de tambour sur l'épanouissement du village et le rappel craintif des millions de paysans volontairement affamés pendant les années trente en Ukraine (c'est ainsi, en tout cas, que le héros de la révolution et de la guerre civile, l'amiral Fiodor Raskolnikov, apprécie ces événements) ; les « portraits » de « l'agent de la Gestapo » I. B. Tito et les excuses furtives à l'adresse du parti communiste yougoslave ; les persécutions contre Pasternak, qui ont hâté sa mort ; le déchainement insensé au moment de la croisade contre la culture, en 1963 ; l'encensement de « notre cher » N. S. Krouchtchev, favori du jour, et les piqures d'épingles empoisonnées sous forme d'allusion au volontarisme, à l'inculture, etc. ; les mensonges contre « l'antisémite Siniavski », qui aurait pris en haine jusqu'à Tchekhov (j'ai lu *Les graphomanes* et me suis personnellement convaincu du caractère mensonger des attaques portées contre l'auteur) ; les puantes falsifications de la revue Peretz à l'encontre d'un des meilleurs critiques ukrainiens, Dzioub. Notre presse, même quand elle exprime des pensées justes, le fait d'une façon tellement indigne qu'elle discrédite ces idées mêmes (par exemple la « polémique unilatérale » avec Stein-*

beck). C'est à flot que coulent les mensonges dévoilés ou non de notre presse ; les tyrans et les larbins sont encensés et nos meilleurs représentants couverts de boue, l'histoire est falsifiée (par exemple B. Khmel'nitski s'est « miraculeusement » transformé de traître au peuple ukrainien — voir l'édition d'avant-guerre de la Grande encyclopédie soviétique — en héros de ce même peuple), etc. Ce flot de mensonges, qui a pris sa source à la fin des années vingt, ne s'est jamais totalement tari. Même à l'époque du dégel, du XX<sup>e</sup> au XXII<sup>e</sup> congrès ou un peu plus, quand Khrouchtchev faisait de l'équilibre avec des demi-vérités.

A ce flot s'oppose le Samizdat.

Est-on fondé de croire la lettre de la mère de Guinzbourg, l'Adresse à l'opinion publique mondiale de L. Bogoraz et P. Litvinov, l'Adresse aux représentants de la science, de la culture et de l'art de Gabai, Kim et Iakir (Iakir est le fils du célèbre commandant d'armée torturé dans les geôles staliniennes et calomnié par cette même presse) ?

A mon sens, oui.

Ou bien sont-ils eux aussi « insuffisamment informés » et « induits en erreur par la propagande bourgeoise » ? Ou achetés par le N.T.S., le T.S.R.O.U., la B.B.C. et la Voix de l'Amérique ? J'espère que vous n'en viendrez pas à de telles absurdités.

S'ils mentaient, le K.G.B. et ses filiales monteraient contre eux, avec le plus grand plaisir, un procès pour calomnies, il n'y aurait même pas besoin pour cela d'avoir recours à des lois exceptionnelles, comme le tristement célèbre article 190 du code pénal de la R.S.F.S.R. Et puis, on n'achète pas le courage.

## DEUXIEME ARGUMENT

Si le procès de Guinzbourg et de ses amis avait été régulier, on n'aurait pas craint de le rendre public. Ovtcharenko déclare, il est vrai, que des « représentants des entreprises et des organisations auxquelles les accusés avaient eu affaire à divers moments » assistaient au procès. Mais Litvinov et Iakir affirment qu'il ne s'agissait là que d'une clique. Je les crois, et non Ovtcharenko, car j'ai vu de mes propres yeux un procès analogue, celui des soi-disant « nationalistes ukrainiens », en 1965, et j'ai entendu les explications incroyablement stupides sur le caractère « à la fois public et non public » du procès fournies par les magistrats.

Si le procès avait été régulier, la Komsomolskaia Pravda publierait la lettre de la mère de Guinzbourg ; et publiquement, en donnant les faits, les faits attestés par Iakir ou Litvinov (on n'osera pas réfuter des faits comme le procès-verbal de perquisition ou celui du jugement), elle démontrerait que l'auteur de la lettre a tort.

Mais — hélas ! — il est passé, le temps où les bolcheviks proclamaient fièrement : « Nous n'avons pas peur de la vérité, car elle travaille pour nous. » Leurs héritiers bâtards (les héritiers légitimes ont été exterminés dans les geôles staliniennes de Beria),

les thermidoriens d'Octobre, ont peur de la vérité. Tout ce dont ils sont capables, c'est de trafiquer et de rogner des citations, arbitrairement amalgamées.

Mais, seule, la vérité pourrait convaincre l'opinion publique mondiale et celle de notre pays de la légalité et de l'impartialité du jugement. Il est passé, le temps où le naïf Feuchtwanger trouvait le moyen, en assistant au procès de Radek, Piatakov, Sokolnikov, etc., d'ajouter foi à cette comédie (il ne se l'est jamais pardonné).

### TROISIEME ARGUMENT

La fausseté de l'article est visible même pour un œil que n'aurait pas instruit l'expérience du passé. Le journal affirme que Guinzbourg et Galanskov sont les « agents à gage du N.T.S. », qu'ils ont trempé dans une sombre conspiration, comme il convient aux agents d'une organisation antisoviétique. Et ce même journal, dans ce même article, explique que leurs « œuvres » paraissent à l'étranger signées de leur nom. Et la conspiration ? Est-ce croyable ? Quarante ans après Thermidor, ils auraient pu, au moins, apprendre à mentir !

Ovtcharenko ne s'est pas résolu à citer, parmi les noms des signataires de la Lettre des quinze à Litvinov et Bogoraz-Daniel « ayant mordu à l'appât » de la propagande bourgeoise, celui de Bertrand Russell, conscience personnifiée de l'Europe, d'Igor Stravinski, etc., mais n'a pas craint de falsifier la dernière déclaration de Iouri Galanskov, où il explique qu'il lui importe peu d'être connu.

Une fois seulement, semble-t-il, Ovtcharenko dit vrai : « Ces noms ne disent absolument rien aux Soviétiques. » De la même façon que, voici quelques années, le jeune lecteur ignorait le nom de Boulgakov et qu'il ignore encore celui d'Ivanovo-Pazoumnik et de bien d'autres. Je plains ceux qui ignorent que vit et écrit sur la terre russe le grand écrivain Soljenitsyne, auteur des romans Le pavillon des cancéreux, Le premier cercle, et des pièces La bougie au vent, L'élan et l'aiguille de pin. Je plains les signataires des lettres parues dans la Komsomolskaïa Pravda du 28 février de cette année. C'est qu'ils n'ont rien compris. Peut-être auront-ils honte plus tard, comme ont honte aujourd'hui ceux qui ont suivi la foule et exigé « avec indignation » l'exécution des compagnons de Lénine. C'est qu'ils ne sont pas tous des Cent-Noirs ; plutôt les descendants de cette vieille qui vint apporter son fagot au bûcher de Jean Huss. Dieu fasse qu'ils soient guéris de cette « saine simplicité » ! Il n'y aura plus alors de bûchers...

Je plains ceux qui ne savent pas et ne veulent pas savoir ce qui s'est passé et ce qui se passe dans leur pays. Raskolnikov écrivait, dans sa lettre à Staline, que le peuple le jugerait pour tout ce qu'il avait fait avec notre révolution. J'espère que viendra le temps où Staline et ses laquais seront jugés selon les lois de notre pays, sans qu'il soit besoin de fouler ces dernières aux pieds. Comme tous les falsificateurs, on vous jugera, rédacteurs de la Komso-

molskaia Pravda, selon les lois de l'honneur. Selon ces lois, comme laquais et faux témoins de notre temps, vous avez déjà mérité le mépris de tous les gens honnêtes.

LEONIDE PLIOUCHTCH,  
mathématicien, ingénieur,  
Kiev.

P.S. — Pour éviter toute calomnie du journal, j'envoie copie de cette lettre à des personnes de confiance.

février 1968.

#### 4. Appel de Piotr GRIGORENKO et d'Ivan IAKHIMOVITCH aux citoyens de l'Union soviétique

VIVE L'HEROIQUE PEUPLE TCHECOSLOVAQUE !

*La campagne de suicides par le feu en Tchécoslovaquie, commencée le 16 janvier 1969, avec le suicide de l'étudiant pragois Jan Palach, en signe de protestation contre l'ingérence dans les affaires intérieures de la République socialiste de Tchécoslovaquie, ne cesse pas. Le 21 février, une nouvelle « torche vivante » — la dernière pour l'instant ! — s'est enflammée place Venceslas.*

*Cette protestation, qui a pris une forme si effroyable, était dirigée d'abord contre nous, Soviétiques. C'est la présence non sollicitée et absolument injustifiée de nos troupes qui provoque une telle colère et un tel désespoir chez les Tchécoslovaques. Ce n'est pas par hasard que la mort de Jan Palach (le premier à s'être fait brûler, le 16 janvier) a bouleversé tous les travailleurs tchécoslovaques.*

*Nous portons tous le poids de la responsabilité de sa mort, comme de la mort des autres frères tchécoslovaques qui se sont suicidés. C'est en approuvant, en justifiant l'intervention militaire, ou simplement en nous taisant, que nous permettons que des torches vivantes continuent de brûler sur les places de Prague et d'autres villes.*

*Les Tchèques et les Slovaques nous ont toujours considérés comme leurs frères. Est-ce que nous allons donc laisser le mot « soviétique » devenir pour eux synonymes d'« ennemi » ?*

CITOYENS DE NOTRE GRAND PAYS,

*La grandeur d'un pays ne réside pas dans la puissance de ses armées lancées sur un petit peuple épris de liberté, mais dans sa force morale.*

*Allons-nous donc continuer à voir périr nos frères en silence ?*

*Il est maintenant clair pour tous que la présence de nos troupes sur le territoire de la République socialiste de Tchécoslovaquie n'est exigée ni par les intérêts de la défense de notre pays ni par les intérêts de la communauté socialiste.*

*N'aurons-nous donc pas assez de courage pour reconnaître qu'une erreur tragique a été commise et pour faire tout ce que nous pouvons pour la rectifier ? C'est notre droit et c'est notre devoir !*

*Nous appelons tous les citoyens soviétiques — en évitant toute action hâtive et inconsidérée — à obtenir, par tous les moyens légaux à leur disposition, le retrait des troupes soviétiques de Tchécoslovaquie et l'engagement de ne plus s'ingérer dans les affaires intérieures de ce pays. C'est de cette manière seulement que peut être rétablie l'amitié entre nos peuples.*

**VIVE L'HEROIQUE PEUPLE TCHECOSLOVAQUE !  
VIVE L'AMITIE SOVIETO-TCHECOSLOVAQUE !**

28 février 1969.

## **5. Iakhimovitch : « Levons-nous »**

*Mes jours de liberté sont comptés. Du seuil de ma captivité, je m'adresse à ceux dont je ne puis oublier les noms. Ecoutez-moi !*

*J'ai trente-huit ans. Je suis né à Daugavpils, dixième enfant d'une blanchisseuse et d'un travailleur journalier. Après l'école du niveau secondaire, j'ai étudié à l'Université d'Etat de Lettonie Pyotrstuchka. J'ai ensuite enseigné à la campagne comme professeur de lycée ; j'ai été inspecteur dans l'enseignement puis président de la ferme collective Jeune Garde dans le district de Kraslava. A présent, je suis employé comme chauffeur au sanatorium Belorussio à Yormala, en République de Lettonie. J'ai été membre du komsomol (Ligue des jeunes communistes) pendant dix ans et membre du parti pendant huit ans.*

*J'ai été élevé parmi des gens qui respectaient le nom de Lénine plus qu'aucun autre, pour lesquels ce nom était le signe même de la vérité. Au début de 1942, mon frère, Kasimir Yakhimovitch, porteur de l'Ordre de l'Etoile Rouge, est tombé devant Moscou. Mon beau-frère, Nikolai Kirkhenstein, un neveu du président actuel du Soviet Suprême de la République Soviétique de Lettonie, a perdu la vie dans la défense de Léninegrad. Mon oncle, Ignat Yakhimovitch, un vieux révolutionnaire, a passé huit ans en prison sous le régime bourgeois de Lettonie.*

*En 1956, je suis parti comme volontaire Komsomol dans les terres vierges. C'est là que j'ai rencontré ma future femme bien que chez nous j'aie fréquenté la même école qu'elle, l'Ecole d'histoire et de philosophie. Elle en était à sa première année d'études, j'en étais à ma cinquième. Nous nous sommes mariés en 1960.*

*Je dois raconter toute mon histoire parce qu'un torrent de mensonges et de calomnies va être déchaîné contre moi au tribu-*

nal. Je dois parler de moi parce que mon sort est celui de mon peuple et mon honneur est le sien.

Je suis accusé au nom du paragraphe 183, section 1 du Code criminel de la République de Lettonie d'avoir répandu des inventions calomniatrices sur l'Etat soviétique et son système social. Les peines maximum pour ces délits sont de trois ans de privation de liberté, un an de travaux forcés dans une colonie pénitentiaire ou une amende de 100 roubles.

Ma lettre à Souslov, que j'ai envoyée au bureau du P.C. et qui fut aussi connu à l'Ouest est, prétend-on, antisoviétique. L'appel à l'opinion mondiale de P. Litvinov et L. Bogoraz (la femme de l'écrivain Yuri Daniel, en prison depuis 1966), que j'ai aidé à diffuser, est accusé d'avoir été calomniateur.

Le 27 septembre, au cours d'une fouille dans mon appartement, des journaux, des périodiques, des extraits des œuvres de Lénine, deux carnets contenant mes notes sur les événements de la République Soviétique de Tchécoslovaquie, le journal de ma femme, une lettre pour la défense de P. Litvinov qui n'avait pas encore été envoyée et un rapport de P. G. Grigorenko sur le commencement de la guerre 1941-1945 ont été confisqués. Il était procédé à cette fouille sous le prétexte que j'avais volé 19.000 roubles à ma banque alors que le véritable voleur avait déjà été arrêté à ce moment et que tous les postes de police avaient reçu ordre de mettre fin à leurs recherches.

Le 5 février, ainsi que le 19 et le 24 mars, j'ai été appelé à comparaître devant E. Kakitis, le juge d'instruction du district Lénine, à Riga, et cela en dépit du fait que je vive à Yormula. A partir du rapport négatif fait par le premier secrétaire du district de Kraslava, G. M. Kirilov, et par le chef de direction de la production, A. I. Oralov ; à partir du rapport du doyen de l'Ecole d'agronomie de Yelgava, le camarade Pakalnetis (qui a soutenu que j'avais admis avoir rendu visite à P. Litvinov à Moscou et que j'avais enregistré sur bande ma lettre à Souslov pour l'envoyer à l'étranger) et à partir de toute une série d'indications semblables, une chose m'est apparue clairement. Auparavant, l'alternative était si oui ou non je serais entraîné devant un tribunal et, dans le cas où je le serais, si oui ou non je serais envoyé en prison. Mais maintenant, il n'y a plus qu'un seul projet : celui de me faire un procès et de me boucler...

Bertrand Russel, vous êtes un philosophe, pourriez-vous peut-être comprendre mieux sur quoi leurs accusations sont basées ? A partir de quelle position ils en viennent là ? Est-ce d'un point de vue de classe ? De par mes origines sociales, je suis un travailleur et je suis encore un travailleur aujourd'hui en fonction du travail que je fais actuellement.

Quelle loi ai-je enfreint ? La Constitution de la République de Lettonie et la Déclaration universelle des Droits de l'Homme garantissent la liberté que l'on a d'écrire, de diffuser ses idées, de manifester et ainsi de suite.

Est-ce qu'ils craindraient que je sois sur le point de devenir un capitaliste ? Mais comme président d'une ferme collective, je ne possédais aucune fortune personnelle, ni même une vache ou un mouton, même pas une poule, je vivais tout juste de mon salaire. Je n'ai pas de maison en ma possession, pas de voiture, pas

d'économies. Tout mon capital, c'est mes livres et mes trois enfants. Pendent-ils que je n'aie pas travaillé et que je ne travaille pas pour le socialisme ? Si ce n'est pas vrai, alors pour quel système est-ce que je travaille ? A l'égard de quoi ma liberté constitue-t-elle une menace et pourquoi faut-il qu'elle me soit enlevée ?

Camarade Alexandre Dubcek : quand sept personnes sont sorties sur la Place Rouge le 25 août avec le slogan « Retrait de Tchécoslovaquie ! » et « Pour votre liberté et pour la nôtre », elles furent cruellement battues, elles furent appelées « calomniateurs antisoviétiques », « sales Juifs ! » et autres choses semblables. Je n'aurais pas pu me trouver à leurs côtés mais je me trouvais du vôtre comme je le serai toujours aussi longtemps que vous servirez honnêtement votre peuple. « Reste ferme et le soleil se lèvera à nouveau ! »

Alexandre Isaïevitch Soljenitsyne : J'ai été heureux de pouvoir lire vos livres. « Le don du cœur et du vin » puisse-t-il être vôtre !

Pavel (Litvinov) et Larissa (Bogodraz-Daniel) : Nous saluons votre courage comme les gladiateurs de jadis : « Ave Cesar, ceux qui vont mourir vous saluent. » Nous sommes fiers de vous. « Au fond de la mine sibérienne, prenez patience... Ce n'est pas en vain que vous avez souffert, ni que votre pensée aura volé bien haut ! »<sup>2</sup>

Yevgenii Mikhailovich, vieil ami et compagnon de lutte des jours de la deuxième guerre mondiale : Mon arrestation ne constituera pas une surprise pour toi. Ne les crois pas ! Je ne peux pas être un ennemi du pouvoir des soviets.

Paysans de la ferme collective Jeune Garde : j'ai travaillé avec vous pendant huit ans. C'est assez pour connaître quelqu'un. Jugez par vous-mêmes et puisse votre jugement servir la vérité. Ne vous laissez pas tromper.

Travailleurs de Léningrad, Moscou et Riga, dockers d'Odessa, Liepâi et Tallinn : En allant sur la Place Rouge pour dire : « Non » aux occupants de la Tchécoslovaquie, l'ouvrier Vladimir Dremlivga a sauvé l'honneur de sa classe. Il a été jeté en prison.

Sous le prétexte qu'il avait enfreint les règlements de police sur les passeports, l'ouvrier des transports Anatole Matchenko a été jeté en prison. Sa lettre exposait la duplicité des groupes dirigeants — leur intervention dans les affaires intérieures de la République socialiste de Tchécoslovaquie. Auparavant, il avait languï six ans dans les camps de Moldavie à cause du témoignage d'un dénonciateur, perdant là-bas l'ouïe et la santé.

Qui aiderait un ouvrier sinon un autre ouvrier ? Un pour tous et tous pour un !

Camarade Grigorenko, camarade Yakir<sup>1</sup>, défenseurs endurcis de la vérité ! Puisse la vie vous préserver pour la juste cause !

Tatars de Crimée ! Celui qui a ravi à tout un peuple sa patrie, celui qui a diffamé tout un peuple depuis ses enfants sous les ar-

---

1. Pavel Yakir, historien dissident, fils d'un général assassiné sous le régime stalinien, qui dans un ouvrage expose la responsabilité de Staline dans les lourdes pertes subies par l'Armée Rouge au cours de la guerre.

2. Extrait d'un poème de Pouchkine à la gloire des Décabristes de 1825 : « La Pologne n'est pas perdue aussi longtemps que nous sommes en vie. »

*mes jusqu'aux vieillards est l'ennemi de tous les peuples. A votre patrie, la République socialiste autonome des Soviets des Tatars de Crimée ! A vos fils et à vos filles qui ont été jetés en prison. A vos droits qui sont foulés aux pieds !*

*Je m'adresse moi-même à mes compatriotes, aux Polonais quel que soit l'endroit où ils vivent et où ils travaillent. Ne restez pas silencieux quand l'injustice a lieu !*

*Je m'adresse aux Lettons dont le pays est devenu ma patrie, dont je connais la langue aussi bien que le polonais ou le russe... N'oubliez pas que dans les camps de travail de Moldavie ou de Sibérie des milliers de nos compagnons paysans se morfondent. Réclamez leur retour en Lettonie. Faites bien attention au sort de ceux qui sont privés de leur liberté pour des raisons politiques.*

*Académicien Sakharov : J'ai entendu parler de vos « Réflexions »<sup>3</sup>. Je regrette de ne pas avoir pu m'arranger pour vous écrire. Je suis votre débiteur. « Il y a tellement de torts sur terre et il y a tellement peu de gens que cela fait enrager. »*

*Communistes de tous les pays, communistes d'Union Soviétique : Vous n'avez qu'un seul seigneur, un seul souverain : le peuple. Mais le peuple est fait de personnes vivantes, d'existences réelles. Quand les droits de l'individu sont bafoués, surtout quand c'est au nom du socialisme et du marxisme, il ne peut y avoir d'hésitations. Votre conscience et votre honneur doivent passer d'abord.*

*En avant, communistes, en avant communistes ! Le plus grand péril pour le pouvoir soviétique c'est que des gens soient privés de leur liberté en raison de leurs convictions politiques. Car, il ne tardera pas à perdre lui aussi sa liberté.*

*Les grands de ce monde ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Allons, levons-nous !*

## **6. Ivan Iakhimovitch : Léninisme, oui ! Stalinisme, non !**

*Un spectre hante l'Europe, celui de la catastrophe.*

*Depuis la fin de la Grande guerre patriotique, notre peuple n'a jamais connu de conditions aussi pénibles que celles dans lesquelles l'ont plongé les événements du 21 août 1968. Occuper un pays socialiste allié pour le seul motif qu'on le soupçonne de contre-révolution, occuper un pays où le rôle dirigeant revient au parti communiste sans l'accord de ce dernier, au mépris de sa volonté, voilà qui va à l'encontre des conceptions morales des Soviétiques, gens épris de paix, désintéressés, et qui savent apprécier l'amitié et la confiance des peuples. Une vieille maladie : la peur, une stupeur semblable à la paralysie, s'est abattue sur l'âme de millions d'hommes, comme une renaissance de la peur servile et avilissante de la nuit sanglante du stalinisme.*

*Toute cette confrérie de staliniens qui n'avaient et qui n'ont toujours rien à voir avec le marxisme-léninisme, mais qui, au*

---

3. Essai circulant clandestinement en U.R.S.S. qui comporte une défense de la liberté d'expression.

contraire, tendent vers le fascisme, et qui utilisent bien souvent les méthodes du fascisme, ces staliniens, relégués par Krouchtchev dans les greniers et les coulisses de l'histoire, ont jugé que l'heure de la revanche avait sonné. Comme ils ressemblent aux assoiffés de revanche d'Allemagne de l'Ouest ! Eux aussi, ils se camouflent sous des mots d'ordre de parade ! Eux aussi, ils aspirent à la revanche !

De pareils actes d'ingérence grossière dans les affaires d'un Etat socialiste peuvent-ils consolider le mouvement communiste ?  
NON !

Peuvent-ils renforcer l'autorité de l'Union soviétique ? NON !

Le stalinisme est devenu le principal danger qui menace l'unité et la solidarité des ouvriers de tous les pays, le principal danger qui menace le progrès et la paix.

Il est indubitable que tous les marxistes-léninistes doivent unir leurs efforts pour détruire le stalinisme, ce révisionnisme fieffé, ce non-socialisme, avant que le danger qu'il représente n'ait engendré une catastrophe.

Que les staliniens en aient ou non conscience, ils craignent plus leur propre peuple qu'ils ne craignent les impérialistes. C'est cette peur seule qui permet d'expliquer l'intoxication permanente de larges couches de la population, l'emploi de méthodes d'intimidation et de chantage, la violation grossière de la Constitution, la bureaucratisation extrême du pouvoir, l'immense réseau d'espionnage, de mouchardage, de prisons et de camps de concentration.

Est-ce que tout cela est le socialisme ?

Où est-ce qu'ils ont pris ça ?

Le marxisme-léninisme n'a pas élaboré ce type de « socialisme », il ne contient pas de pareils principes ; il ignore ces idées, voilà ce qu'il faut admettre si l'on balaye tout leur paravent de pelure verbale et si l'on met les faits sous la lumière du réel. Non ! mille fois non !

Voilà pourquoi le XX<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S. a affirmé la nécessité de restaurer les normes et les principes léninistes. Voilà pourquoi le monde communiste tout entier a suivi avec tant d'attention et d'espoir le processus de démocratisation en Tchécoslovaquie. Et voilà pourquoi les staliniens ont attaqué avec tant de fureur le P.C. tchécoslovaque. Ce n'est pas par hasard qu'ils y ont vu un danger mortel pour eux-mêmes, personnellement ; ils se moquent bien du socialisme et du communisme et de tous leurs principes pour sauver leur propre peau. N'est-il pas significatif que, le 25 août 1968, on ait arrêté et passé à tabac des camarades qui manifestaient sur la place Rouge sur des mots d'ordre de soutien à la Tchécoslovaquie, à son gouvernement et à son peuple ? Cela se passait l'année des droits de l'homme, et, qui plus est, sur la place Rouge.

Il faut en arriver aux limites de la peur et de la panique pour s'en prendre à ses propres concitoyens, à des Soviétiques. Ces manifestants, Pavel Litvinov, Larissa Bogoraz et les autres, ne soutenaient-ils pas un Etat socialiste ? Ces manifestants ne soutenaient-ils pas le parti communiste de Tchécoslovaquie ? Peut-être qu'ils soutenaient, après tout, Franco, Salazar ou la junte militaire grecque ?

**NON !** Les staliniens sentent que le sol glisse sous leurs pieds, que l'heure mortelle, que l'histoire a fixée pour eux, approche. Leur panique, c'est la panique des condamnés, c'est la panique des cadavres vivants. Mais il faut être vigilant ! Ils ont entre les mains une arme aujourd'hui puissante, ils ont entre les mains les leviers du pouvoir, mais leurs mains sont frêles. Ce sont des mains de criminel. Communistes du monde entier, arrêtez-les, tant qu'il n'est pas trop tard !

Nous savons quel est le sort qui attend Pavel Litvinov et ses camarades. Nous savons quelles accusations mensongères et infamantes seront portées contre eux.

Je ne dis pas cela à partir de simples hypothèses, mais à partir de mon expérience personnelle.

Le 27 septembre, cinq individus sont venus perquisitionner chez moi parce que j'étais « suspect d'avoir dérobé 19.000 roubles » à la banque d'Etat de la ville de Iourmala !

Ils ont fouillé mon appartement, ils y ont trouvé de la littérature politique, tout ce qui concernait les événements de Tchécoslovaquie, même la Pravda et les Izvestia, étant donné que j'avais porté quelques commentaires personnels en marge de certaines prises de position. Vous pouvez ne pas avoir le moindre doute sur le fait que, désormais, « on » trouvera matière à une intervention directe du K.G.B. et à mon arrestation.

Le juge d'instruction m'a demandé pourquoi j'étais resté si longtemps (depuis le 1<sup>er</sup> avril de cette année) sans travailler... Or on m'a licencié pendant mes vacances (pour la lettre que j'ai écrite à Souslov et adressée au Comité central). On ne me donne d'ailleurs pas de billet d'enregistrement me permettant de rejoindre ma famille. Or, qui ignore qu'en U.R.S.S., sans billet d'enregistrement, on ne peut même pas trouver de travail comme portier et que l'on ne vous admet pas à l'hôpital ? Quelle dose d'hypocrisie faut-il avoir pour poser à un chômeur la question : « Mais pourquoi ne travaillez-vous pas ? », lorsque l'on sait sur l'ordre de qui et pourquoi tout ce que je viens de signaler a été décidé !

Lorsqu'un torrent de calomnies inonde tous nos journaux, lorsque l'on calomnie le parti communiste frère de la République socialiste de Tchécoslovaquie, qu'est-ce que cela peut bien faire, une calomnie supplémentaire contre un ancien président de kolchoze ?

Les partis communistes qui soutiennent les erreurs grossières du P.C.U.S. lui rendent, qu'ils le veuillent ou non, le pire des services ; ils contribuent à tromper le peuple soviétique, ils affaiblissent dans la pratique notre pays, car ils favorisent le renforcement des éléments aventuristes au sein de la direction du parti et l'affaiblissement des éléments progressistes sains.

**Nous répétons : REPRENEZ VOS ESPRITS !**

**Nous répétons : BAS LES PATTES DEVANT LA TCHECOSLOVAQUIE !**

**Nous répétons : LIBERTE AUX DETENUS POLITIQUES !**

**Nous répétons : LENINISME, OUI !  
STALINISME, NON !**

Novembre 1968.

Ce livre n'est pas un témoignage supplémentaire sur les crimes de la réaction stalinienne. A travers lui, le passé révolutionnaire d'Octobre secoue les décombres accumulés de l'Histoire. C'est l'un des tout premiers textes qui ne se contente pas de décrire et de narrer, mais qui repose sur une interprétation politique du stalinisme et se revendique ouvertement — par les geôles et les camps de Vorkouta ou Verkhné-Ourask — de la tradition trotskyste.

Ce livre donne le ton à la collection qu'il inaugure. A une époque de renaissance de la Révolution, il s'agit d'affirmer que les littérateurs, les compilateurs et les autorités académiques ont fait leur temps. Il s'agit de rendre la plume comme la parole aux militants qui se sont réellement donnés à la tâche révolutionnaire. Le bolchevik-léniniste dont nous publions ici les mémoires est digne de les représenter.

Ce qu'il a vécu — l'Epopée révolutionnaire du premier Etat ouvrier puis la contre-révolution la plus sanglante de l'Histoire — a été enfoui sous l'imposture et la simplification grotesques des textes staliniens. Mais nul ne peut empêcher ce qui a été ait été. Peu à peu, après quarante ans, la vérité se fait jour. Des archives s'ouvrent, des témoins parlent. En racontant ce qu'il a vu, l'auteur de ce livre entend participer, dans la mesure de ses moyens, à la redécouverte de la vérité, premier pas vers la révolution politique qui mettra fin à la dictature de la bureaucratie.

Il symbolise le renouveau de la littérature militante à laquelle sera consacrée notre collection : elle présentera les écrits de révolutionnaires aujourd'hui engagés dans la lutte, à côté de certains « classiques » délibérément « oubliés » lors d'une sombre période où les directions traditionnelles du mouvement ouvrier ont davantage couru à la préservation de l'ordre établi qu'à son renversement révolutionnaire à l'échelle internationale.

